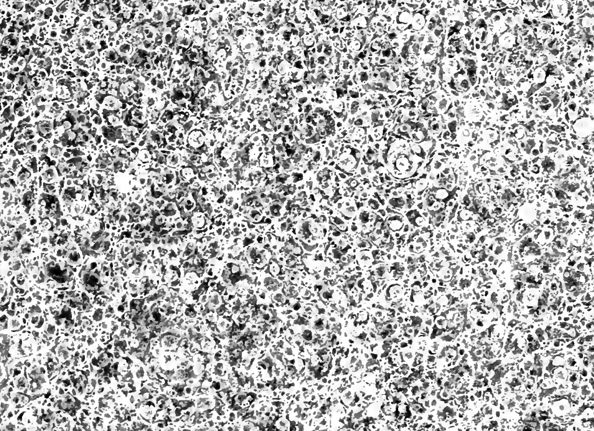
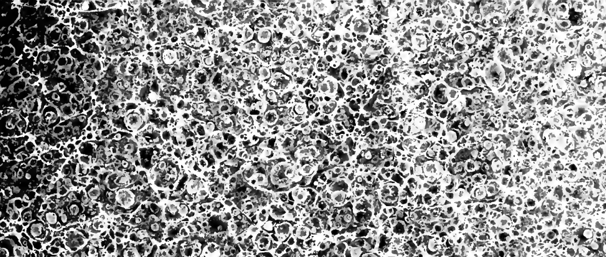






ITINÉRAIRE INSTRUCTIF
DE ROME A NAPLES
ET À SES ENVIRONS

TIRÉ DE CELUI

DE FEU M. VASI

ET

DE LA SICILE

TIRÉ DE CELUI

DE M. DE KARACZAY

REVUS ET CORRIGÉS D'APRÈS L'ÉTAT ACTUEL DES MONUMENS

À ROME 1826

DE L'IMPRIMERIE POGGIOLI

Chez Louis Nicoletti à l'ancien Atélier de Vasi
rue du Babouin n. 122.

Avec Privilège

Prix douze pauls broché

AU TRÈS-SAVANT SEIGNEUR

M. LE MARQUIS

LOUIS MARINI

CHEVALIER
DES ORDRES DES SAINTS MAURICE ET LAZARE
DE LA LÉGION D'HONNEUR
DE LÉOPOLD - DE LA COURONNE DE FER
DIRECTEUR GÉNÉRAL DES CADASTRES ec. ec. ec.

LE PROFESSEUR ANTOINE NIBBY.

Je cherchais depuis long-tems l'occasion de pouvoir vous donner, Monsieur le Marquis, un témoignage public de mon estime et de mon sincère attachement. Elle se présente aujourd'hui que je suis chargé de diriger la nouvelle édition de cet ouvrage, de le corriger d'un grand nom-

bre de fautes et d'inexactitudes, et de le mettre en accord avec l'état actuel des monumens; j'y ai ajouté aussi un petit Itinéraire de la Sicile extrait de celui de M. Karaczay, qui vient de paraître. Comme il s'agit de lieux qui renferment des monumens classiques de la plus haute importance, et sur-tout de très-beaux exemples de l'architecture ancienne, tels que les édifices superbes de Paestum, les temples de la Sicile et les ruines incomparables de Pompeïi, je ne pouvais mieux adresser cet ouvrage qu'à Vous qui après avoir rendu à l'Italie son illustre Architecte Militaire, travaillez depuis plusieurs années, avec autant d'assiduité que de dépenses à donner au public savant et aux artistes la plus belle, et la plus parfaite édition du Prince des Architectes Latins, qui recevra de cette manière une nouvelle vie, et qui est tant illustré par ces mêmes monumens que cet Itinéraire rappelle.

AVANT-PROPOS.

La lecture des auteurs classiques nous fait prendre intérêt aux lieux que ces grands hommes ont habités ; et c'est ce qui augmente le plus la curiosité et le plaisir d'un voyage en Italie. En allant de Rome à Naples, tout littérateur ne peut s'empêcher de se rappeller de la description qu'en fait Horace dans la cinquième satyre de son premier livre, à l'occasion de son voyage de Rome à Brindes, suivant la voie Appienne ; parcequ'en passant par une partie des lieux que ce grand poëte décrit, on prend intérêt à cette géographie, pouvant comparer leur état actuel avec la narration d'Horace, et les noms qu'ils portent aujourd'hui avec ceux qu'ils avaient de son tems.

Voici l'histoire relative à ce voyage. L'an 712 de Rome, ou 41 ans avant l'ère chrétienne, Marc-Antoine venait de quitter Cléopatre pour s'opposer aux progrès d'Octavien, à qui rien ne résistait en Italie. Domitius Ænobarbus se joignit à Marc-Antoine, et celui-ci vint mettre le siège devant Brindes, tandis que Sextus Pompée faisait une descente en Italie. Les amis communs, Mécène, Pollion, et Cocceïus Nerva, allèrent à Brindes, pour traiter l'accommodement de Marc-Antoine avec Octavien ; il eut lieu en effet, aussi bien que le mariage de Marc-Antoine avec Octavie, sœur d'Octavien. Horace fut du voyage, mais il partit d'abord de Rome avec Héliodore pour aller attendre Mécène à Terracine.

La première station fut *Aricia*, qui est aujourd'hui la *Riccia*, petit bourg, situé sur l'ancienne voie Appienne, à 16 milles de Rome. C'est la route actuelle de Naples. Voici les vers d'Horace:

Egressum magna me excepit Aricia Roma
Hospitio modico ; rhetor comes Heliodorus,
Græcorum longe doctissimus. Inde Forum Appî
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

Le bourg appellé *Forum Appii* était à environ 43 milles de Rome, dans les marais Pontins, car on en a trouvé les restes près de là : il est probable qu'il avait été fondé par Appius Claudius Caecus, sur le grand chemin qu'il fit construire vers l'an 311 avant l'ère chrêtienne.

Horace marchait, comme on lit, à petites journées; on croit même qu'il fit la route à pied, depuis Rome jusqu'à l'endroit dont nous parlons: cela arrivait souvent aux Romains, à ceux même qui étaient très-riches; et l'histoire en fournit plusieurs exemples; Horace paraît l'indiquer dans ces deux vers:

Hoc iter ignavi divisimus, altius ac nos
Præcinctis unum: minus est gravis Appia tardis.

Ce bourg appellé *Forum Appii* étant situé sur le bord des marais Pontins, il n'est pas étonnant que l'eau y fût mauvaise : Horace qui la craignait ne voulut pas y souper :

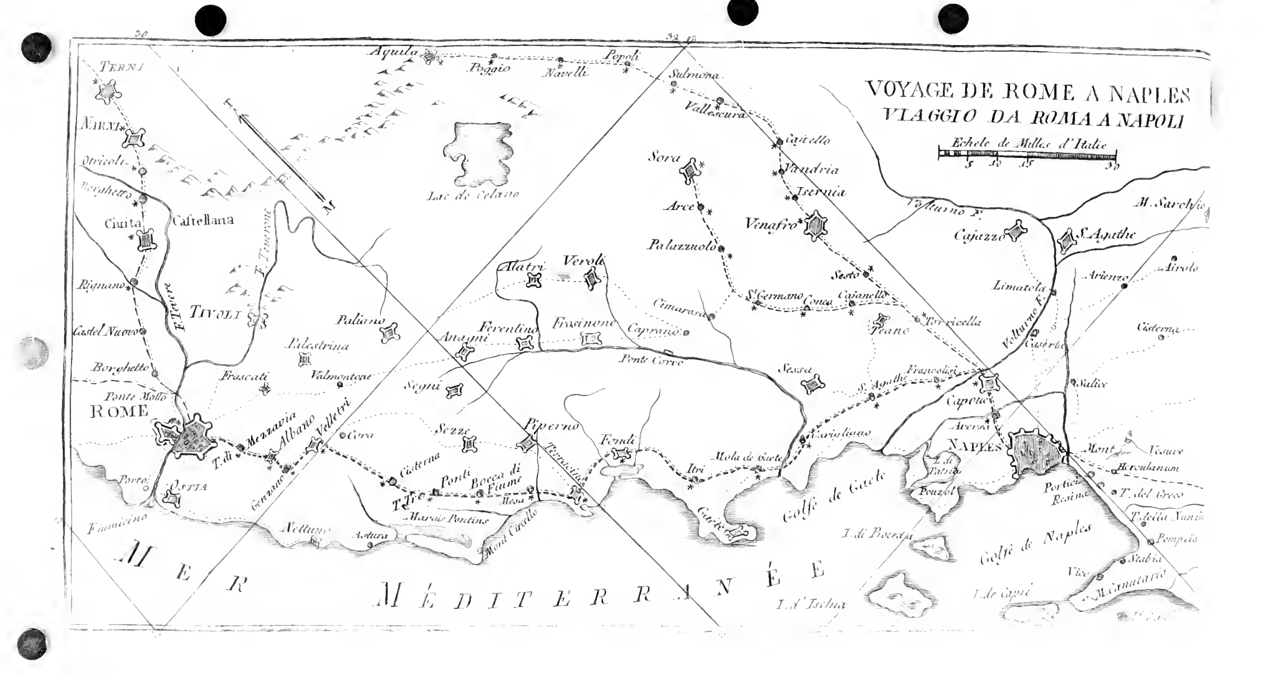
Hîc ego, propter aquam, quod erat deterrima, ventri
Indico bellum; cœnantes haud animo æquo
Expectans comites....

Nous passons la description du voyage qu'il fit sur les marais Pontins, depuis le *Forum Appii* jusqu'à trois milles de Terracine, et de la mauvaise nuit qu'il passa : il debarqua le lendemain, quatre heures après le lever du soleil.

.... quarta vix demum exponimur hora.
Ora, manusque tua lavimus, Feronia, lympha.
Millia tum pransi tria repimus, atque subimus
Impositum saxis late candentibus Anxur,
Huc venturus erat Mæcenas optimus, atque
Cocceius....

Le temple et le bois sacré de la déesse *Feronia* étaient à trois milles de Terracine ou d'*Anxur*, ville des Volsques, qui est à 69 milles de Rome.

De Terracine Horace passa à Fondi qui est à 12 milles au de-là. C'est-là qu'il y eut la scè-


VOYAGE DE ROME A NAPLES
VIAGGIO DA ROMA A NAPOLI
Echele de Milles d'Italie
5 10 15 30
Terni
Narni
Otricoli
Borghetto
Civita Castellana
Rignano
Castel Nuovo
Borghetto
Ponte Mollo
ROME
Porto
Ostia
Fiumicino
Tivoli
F. Tevere
F. Teverone
Aquila
Poggio
Navelli
Popoli
Sulmona
Vallescura
Castello
Vandria
Isernia
Venafro
Sora
Arce
Palazzuolo
Lac de Celano
Paliano
Palestrina
Frascati
Valmontone
T. di Mezzavia
Albano
Genzano
Velletri
Cora
Cisterna
T. Tre Ponti
Bocca di Fiume
Mesa
Marais Pontins
Mont Circello
Nettuno
Astura
Anagni
Ferentino
Frosinone
Alatri
Veroli
Segni
Sezze
Piperno
Terracina
Fondi
Itri
Mola de Gaete
Gaete
Cimarosa
Caprano
Ponte Corvo
S.t Germano
Conca
Cajanello
Sesto
Teano
Torricella
Sessa
Cariglianо
S. Agathe
Francolisi
Capoue
Aversa
NAPLES
Volturno F.
Cajazzo
S. Agathe
M. Sarchio
Limatola
Caserta
Arienzo
Airolo
Cisterna
Salice
Mont
Vesuve
Herculanum
Portici
Resine
T. del Greco
T. della Nunzia
Pompeia
Stabia
Vico
M. Canutario
Golfe de Gaete
Golfe de Naples
L. di Patria
Pouzol
I. di Procida
I. d'Ischia
I. de Capri
MER MÉDITERRANÉE



30
32
42
TERNI
Sulmona
LES
LI
Vallescuro
NARNI
Otricoli
Borghetto
Arce
Sarchio
Ciuita
Castel
Rignano
F. Tevere
Airolo
TI
Castel Nuovo
Borghetto
Ponte Mollo
ROME
Mola de
Vesuve
Itri
Porto
OSTIA
Greco
Fiumicino
Gaete
Pompeia
M
E
N
Galli
30

ne plaisante de ce juge de village qui portait la robe bordée de pourpre, et qui se faisait rendre tous les honneurs de sa charge, avec pompe et avec cérémonie:

Fundos Aufidio Lusco praetore libenter
Linquimus, insani ridentes praemia scribae;
Prætextam, et latum clavum, prunæque batillum.

De-là il arriva à *Formie*, aujourd'hui *Mola de Gaeta*:

In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus.

On croit communément que c'est la ville de Formie qui était appellée aussi *Urbs Mamurrarum*, parce que Mamurra chevalier romain y eut sa naissance; malgré qu'il y a des auteurs qui croient que c'est la petite ville d'*Itri* qui était *Urbs Mamurrarum*, et non pas celle de Formie.

Horace continuant son voyage, rencontre à *Sinuessa* Virgile, Plotius, et Varius, ses amis intimes; il témoigne toute la joie qu'il ressentit à cette entrevue:

Postera lux oritur multo gratissima: namque
Plotius et Varius Sinuessæ, Virgiliusque
Occurrunt: animæ, quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter.
O qui complexus, et gaudia quanta fuerunt!
Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

La ville où il eut tant de plaisir, et qu'il appelle *Sinuessa* correspond à Mondragone d'aujourd'hui, village qui se trouve au de-là du Liris ou Garigliano.

De là, Horace va au Pont Campanien *(Pons Campanus)* et de-là il passe à Capoue:

Proxima Campano ponti quæ villula tectum
Præbuit; et parochi, quæ debent, ligna salemque.
Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.

La voie Appienne retournait à l'orient de Capoue, du côté de Bénévent, et passait à *Caudium.*

Hinc nos Cocceii recipit plenissima villa,
Quæ super est Caudî cauponas...

Cette ville de *Caudium* est célèbre par la défaite des Romains, arrivée l'an de Rome 432, dans le défilé appellé les *Fourches Caudines*: les Romains furent surpris par les Samnites, vaincus, et obligés de subir le joug avec ignominie. Cette défaite causa une si grande consternation à Rome, qu'on ferma les tribunaux et les marchés comme dans la dernière disgrace; on livra aux ennemis les consuls et les officiers qui avaient eu part à la reddition de l'armée; mais les Samnites qui ne voulaient pas que les Romains pussent être par là dégagés de leur parole, renvoyèrent à Rome ces prisonniers volontaires. Un village qu'on appelle Forchia au de-là d'Arienzo semble par son nom avoir conservé la mémoire de ce fameux événement. Voyez l'ouvrage de François Daniele *Le Forche Caudine illustrate. 2 ed. Napoli Trani 1812 in fol. fig.*

De *Caudium* Horace passa à Bénévent, puis à *Canusium* ou *Canosa.*

Nous ne suivrons pas plus avant le voyage d'Horace, et nous allons reprendre la route que l'on suit actuellement, et voir les lieux que l'on trouve en allant à Naples, de même que ceux de leurs environs.

ITINÉRAIRE DE ROME A' NAPLES ET A' SES ENVIRONS.

L'ancienne route de Naples était autrefois la célèbre voie Appienne faite par Appius Claudius l'aveugle, lorsqu'il était censeur, l'an de Rome 442 : elle commençait à Rome à la porte Capène, passait par les marais Pontins, et s'étendait jusqu'à Brindes, ville sur la mer Adriatique, dans le royaume de Naples, où il y avait un magnifique port, et où l'on s'embarquait pour la Grèce. On dit que cette voie s'étendait dans son origine jusqu'à Capoue, et que ce futTrajan qui la fit continuer jusqu'à Brindes. Elle était formée de gros blocs de pierres et décorée de magnifiques tombeaux : elle réunissait tant d'avantages sur les autres voies romaines, que Stace l'appelle *Regina Viarum*, la reine des voies. La route moderne de Naples n'est pas tout-à-fait la même que la voie Appienne, parce qu'en sortant de Rome par la por-

te St. Jean, on la laisse sur la droite pour la rejoindre près d'Albano.

Voici l'état actuel des postes, qui sont, a peu près, de huit milles romains chacune (trois milles font presqu'une lieue de France): de même que l'état des pays et des villes que l'on trouve sur la route de Naples et dans les environs.

De Rome à *Tor di mezza via*, auberge, il y a une poste.

De *Tor di mezza via* à Albano, ville, une poste.

D'Albano à Gensano, village, trois quarts de poste.

De Gensano à Velletri, ville, une poste.

De Velletri à Cisterna, bourg, une poste.

De Cisterna à *Torre Tre Ponti*, auberge, une poste et demie.

De *Torre Tre Ponti* à *Bocca di Fiume*, auberge, une poste.

De *Bocca di Fiume* à Mesa, auberge, une poste.

De Mesa à Ponte Maggiore, une poste.

De Ponte Maggiore à Terracine, ville, une poste.

De Terracine à Fondi, ville, une poste et demie.

De Fondi à Itri, bourg, une poste.

D'Itri à *Mola di Gaeta*, bourg, une poste.

De *Mola di Gaeta* au Garigliano, fleuve, une poste.

Du Garigliano à Ste. Agathe, bourg, une poste.

De Ste. Agathe à Sparanisi, bourg, une poste.

De Sparanisi à Capoue, ville, une poste.

De Capoue à Aversa, ville, une poste.

De Aversa à Naples, une poste.

Il y a dix-neufs postes et trois quarts de Rome à Naples, ce qui correspond à 154 milles romaines ou en environ 51 lieues de France.

Nous allons donner un détail des villes et des bourgs que l'on trouve sur la route de Naples et dans son voisinage, en commençant par la

PORTE SAINT JEAN.

Aujourd'hui, pour aller à Naples, on sort de Rome par cette porte qui est tout à fait moderne: elle a ce nom à cause de la basilique de St. Jean de Latran qui est près de-là. A' gauche du chemin on voit des tombeaux qui bordaient l'ancienne voie latine, et plus loin des re-

stes magnifiques de l'aqueduc de Claude, et de celui des eaux Julie, Tepula et Marcie : ils traversent une plaine agréable et produisent un très-bel effet dans le paysage. On trouve aussi, sur la droite, environ cinq milles hors de cette porte, une vaste ferme du duc Torlonia, vulgairement appellée *Roma Vecchia*, où l'on voit une grande quantité de restes d'anciens édifices. On croit que c'était l'ancien *Pagus Lemonius* c'est plutôt un ancienne *villa* des tems de Septime Sévère. Dans les dernières fouilles, on y a trouvé des statues, des bustes, des sarcophages et d'autres marbres d'un grand mérite.

A sept milles de la porte St. Jean, est

TOR DI MEZZA VIA, AUBERGE.

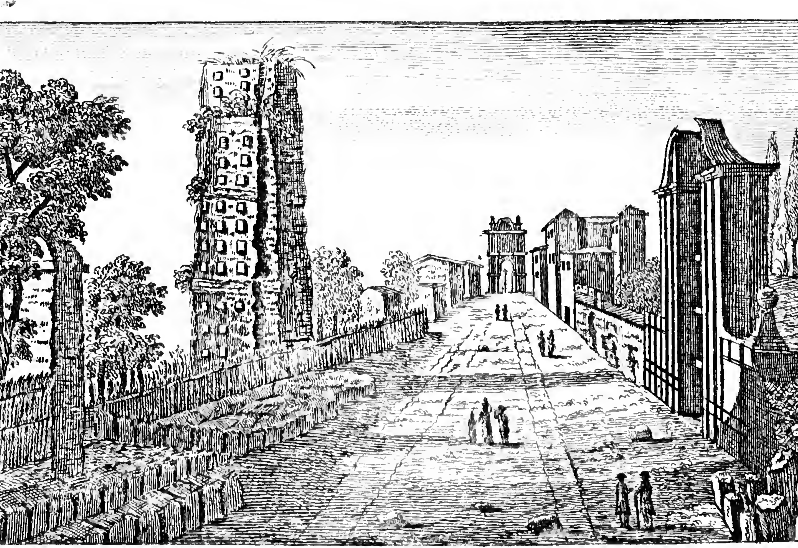
Première Poste.

De *Tor di mezza via*, on passe à

ALBANO, VILLE.

Seconde Poste.

Cette petite et délicieuse ville, située sur la voie Appienne, près du lac Albano, a été substituée à l'ancienne ville d'*Alba Lunga*, bâtie par Ascagne, fils



Sepolcro di Ascanio ||| Tombeau d' Ascagne

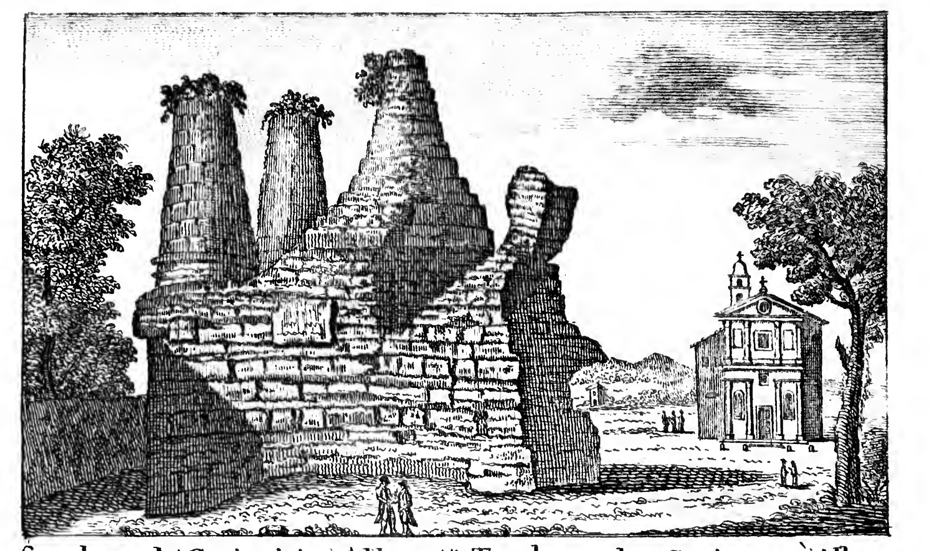
d'Enée, entre le lac et le mont, 400 ans avant la fondation de Rome. Elle fleurit pendant l'espace de 500 ans; Tullus Hostilius la détruisit ensuite.

Avant d'entrer dans cette ville, on voit, sur la gauche, un ancien tombeau, dépouillé de ses ornemens, que l'on appelle vulgairement le sepulcre d'Ascagne; mais on en ignore tout-à-fait l'origine. Hors de l'autre porte, sur la route de la Riccia, on trouve un mausolée carré de 55 pieds parisiens de circuit, sur lequel se trouvaient quatre pyramides coniques aux quatre coins, dont aujourd'hui il n'en reste que deux. Presque tout le peuple, sans aucun fondement, l'appelle le tombeau des Curiaces; mais plusieurs écrivains, l'attribuent à Pompée le Grand, qui dans ces environs avait sa maison de campagne. Audessus de la ville on voit encore les restes d'un amphithéâtre et d'une conserve d'eau, que l'on croit de Domitien.

A environ un mille d'Albano, est Castel Gandolfo, petit village, où mène une allée très-délicieuse, appellée, la Galérie. Ce pays est si agréable et si riant, par sa situation, et par la salubrité de l'air, que les souverains pontifes y ont fait bâtir un grand palais avec un jardin,

pour y passer l'automne. En entrant à Castel-Gandolfo on voit, dans la *villa* Barberini, les restes de la maison de campagne de Domitien. On fait remarquer, au bas de Castel-Gandolfo, l'endroit où Milon allant à *Lanuvium* sa patrie, tua Clodius, tribun du peuple, qui revenait à cheval d'Aricia, ce qui a fait le sujet d'une des plus belles harangues de Cicéron.

Tout près de Castel-Gandolfo, se trouve le lac, d'Albano, qui était le cratère d'un volcan : il a douze milles de circuit et 480 pieds de profondeur. Sur le bord de ce lac on trouve deux grottes ou nymphées, c'est-à-dire, des salles ornées de statues des nymphes, destinées à prendre le frais. Le canal de ce lac est un des plus singuliers ouvrages des Romains : c'est un déchargeoir, ou émissaire, par où les eaux vont se rendre au de-là du mont. Il fut fait 393 ans avant l'ère chrêtienne, a cause d'une grande crûe d'eau, dans le même tems que les Romains faisaient le fameux siège de Veïes. Rome prit le parti d'envoyer des députés à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon qui leur répondit que les Romains ne subjugueraient les Véiens qu'après avoir donné un écoulement au



Sepolcro de'Curiazj, in Albano || Tombeau des Curiaces à Albano

lac d'Albano : ce qui les engagea à percer la montagne ; de manière qu'au bout d'un an, ils firent un canal de la longueur à peu près de deux milles, de la largeur de 3 pieds et demi, et de la hauteur de 6. Cet ouvrage percé dans le roc à coups de marteau, fut fait avec tant de solidité qu'il sert encore au même usage, sans avoir jamais eu besoin d'aucune réparation.

A' un mille d'Albano est la Riccia anciennement appellée *Aricia*, où Horace fit la première station dans son voyage à Brindes. C'est un bourg situé sur la voie Appienne, dont la position est délicieuse, et l'air très-sain. Vis-à-vis le palais Chigi, est une belle église faite sur les dessins du chev. Bernin. A deux milles de la Riccia, se trouve

GENSANO, VILLAGE.

Troisième Poste.

Ce village est situé près du lac de Némi : il est très-agréable, non seulement par sa plaine et par de grandes allées qui forment une belle promenade, mais encore par la salubrité de l'air et par les bons vins qu'il produit. On voit des ruines d'anciens édifices au bord oriental du

lac, et la maison de Charles Maratta, qui est un réduit assez simple, mais dans lequel on voit, sur la muraille, quelques dessins de cet habile peintre.

A' quelque distance de-là est Némi, petit bourg. Il y a dans son territoire des vignes qui produisent des vins excellens et de bons fruits. Ce qui contribue à son aménité c'est le lac, qui est au devant : il a huit milles de tour, et un émissaire, ou canal d'écoulement. Selon Strabon, vers cet endroit il y avait un bois consacré à Diane, et un temple de Diane Taurique, si fréquenté par les peuples latins, qu'il fut l'origine du bourg. Le lac était appellé *le miroir de Diane*, parce que l'on dit que cette déesse de son temple se mirait dans ces eaux.

A' environ trois milles de Némi, est *Civita Lavinia*, petit château placé dans le même lieu de l'ancienne ville de *Lanuvium* qui fut la patrie de l'empereur Antonin le Pieux et de Milon. Les deux célèbres peintures rapportées par Pline, l'une d'Athalante et l'autre d'Hélène, étaient dans cette ville.

Il ne fant pas confondre cette ville avec celle de *Lavinium* aujourd'hui Pratica, bâtie par Enée à l'honneur de Lavinie sa femme.

Tous ces lieux ne sont à présent que de petits villages ; mais si on a lu l'histoire romaine, ou le septième livre de l'Eneïde de Virgile, on ne peut les voir sans éprouver le plus vif intérêt et sans rappeller à sa mémoire les événemens et les actions d'un grande nombre de héros.

A environ six milles de Gensano, on trouve

VELLETRI, VILLE.

Quatrième Poste.

Cette ville qui était une des plus célèbres ne conserve aucun reste de sa grandeur ancienne. Le palais Lancellotti est un grand édifice, bâti sur les dessins de Martin Lunghi. Son escalier en marbre est un des plus remarquables de l'Italie: il conduit à trois étages de portiques, où sont des appartemens. Les jardins de ce palais qui avaient presque six milles de tour, ont été reduits à culture. Les eaux qui servaient pour fontaines, ont été amenées à grands frais depuis la montagne de la Faïola, qui est à cinq milles de distance, et par des aqueducs, dont une partie à été creusée dans la montagne.

En sortant de la route, à neuf milles de Velletri, on trouve un petit village

appellé *Cora*, qui était anciennement une ville du *Latium*, pareillement habitée par les Volsques. Elle est remarquable par ses murailles qui étaient formées de grands blocs de pierre. On y voit les vestiges de deux temples : on croit que le premier avait été consacré à Hercule : il reste huit colonnes doriques du vestibule : sur la frise est une inscription qui parle des magistrats qui firent bâtir cet édifice : l'orthographe de cette inscription fait juger que ce temple fut érigé du tems d'Auguste. L'autre temple était dédié à Castor et Pollux : il n'en reste que deux colonnes corinthiennes, et l'inscription qui est sur la frise de l'entablement.

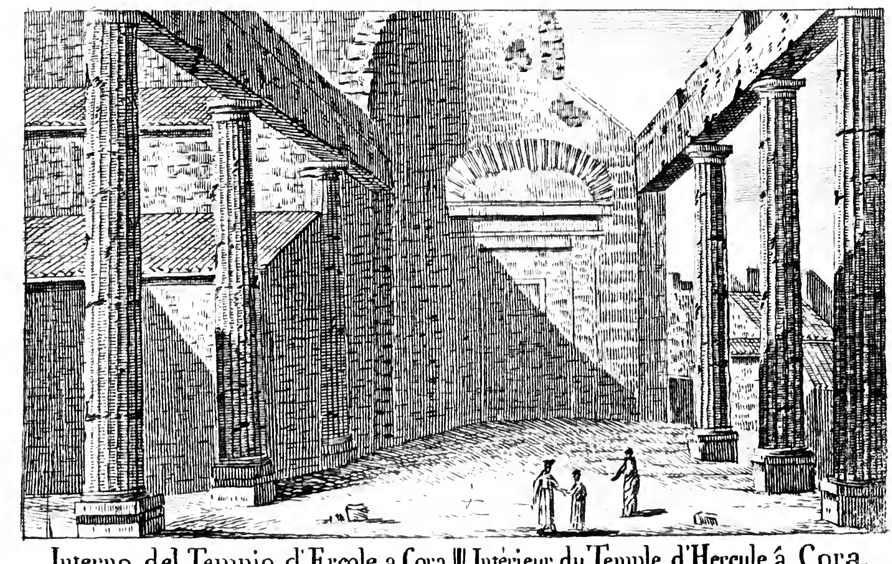
A huit milles de Velletri, après avoir passé le fleuve Astura, on trouve.

CISTERNA, BOURG.

Cinquième Poste.

Quelques antiquaires prétendent que c'est le lieu appellé dans les actes des apôtres, *Tres Tabernæ*, les trois tavernes, où les chrétiens furent à la rencontre de l'apôtre St. Paul ; mais la distance de Rome ne s'y accorde pas.

En quittant la route de Naples, on pent aller à Sermoneta, anciennement *Sulmo-*



Interno del Tempio d'Ercole a Cora ||| Intérieur du Temple d'Hercule á Cora.

na qui est un village, où l'on ne voit que les restes d'anciennes fortifications.

A six milles de Sermoneta, est la ville de Sezze, nommée par les anciens *Setia*, située sur la hauteur, en face des marais Pontins. Tite-Live en parle à l'occasion d'une révolte d'esclaves carthaginois ; et Martial pour ses vins. On y voit des restes considérables d'un ancien édifice qu'on appelle le temple de Saturne, dont l'entrée est fermée par des ruines ; mais audessus de la voûte on a reconnu qu'il a environ 135 pieds de hauteur.

A sept milles et demi de Sezze est Piperno, petite ville, située aussi sur la hauteur. Une inscription placée sur la porte nous apprend que cette ville est l'ancienne *Privernum*, un des chef-lieux des Volsques ; cependant l'ancienne ville qui conserve encore des restes considérables, était à la distance de plusieurs milles de là.

En revenant à Cisterna, après huit milles de chemin, on arrive à

TORRE TRE PONTI, AUBERGE.

Sixième Poste.

C'est ici que commencent les marais Pontins qui ont environ vingt quatre mil-

les de long sur six, et dans quelqu'endroit jusqu'à douze milles de large. Le nom de marais Pontins, ou *Pomptina Palus*, vient de *Pometia*, qui était une ville peuplée et considérable, même avant la fondation de Rome, située d'après quelques auteurs modernes à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Mesa*.

Dans les tems plus anciens ce pays fut si peuplé, qu'on y compta jusqu'à 23 villes, suivant le témoignage de Pline. Du nombre de ces villes étaient *Sulmona* ou Sermoneta, *Setia* ou Sezze, *Privernum* ou Piperno, et *Antium*. Indépendamment de ces villes il y avait, dans ces environs, un grande nombre de maisons de campagne, qui étaient si considérables, que les noms de quelques-unes se sont conservés jusqu'à présent: on nomme parmi les plus célèbres celle de Titus Pomponius Atticus, dans les environs de Sezze; celle de la famille Antonienne, auprès de la montagne appelée *Antignano*, où l'on voit encore des ruines nommées *le Grotte del Campo*; celle de Mécène, près de Pantanello, où il reste de vieux murs; et celle d'Auguste qui était près du palais de la maison Cornelia, dans l'endroit appelé *Maruti*.

Les eaux qui descendent des montagnes voisines, et qui coulent avec peu de pente, formaient dans cet endroit des marécages, de sorte qu'on ne le pouvait ni cultiver, ni habiter. Elles produisaient en été des exhalaisons si dangereuses, qu'on les regardait comme la cause du mauvais air que l'on souffrait à Rome même, quoiqu'éloignée d'environ 40 milles. On était déjà dans cette persuasion du tems de Pline qui dit dans le livre 3, c. 5. *Ob putridas exhalationes harum paludum, ventum Syrophœnicum Romæ summopere noxium volut nonnulli.* C'est pourquoi les Romains prirent soin de procurer l'écoulement des eaux, et d'empêcher les débordemens qui rendaient malsaines leurs plus belles habitations: aussi voyons-nous qu'ils y travaillèrent dans tous les tems.

On croit qu'Appius Claudius, l'an de Rome 442, a été le premier qui fit travailler aux marais Pontins, lorsque faisant passer sa fameuse route au travers, appellée Appienne par son nom, il y fit faire des canaux, des ponts, et des chaussées, dont il reste encore des parties considérables. Les guerres qui survinrent aux Romains, les détournèrent long-tems du soin et de l'entretien que ce canton exigeait:

les inondations recommencèrent, et 158 ans avant l'ère chrétienne, il fallut y faire de très-grandes réparations.

Ces travaux avaient été long-tems négligés, lorsque Jule César forma les plus vastes projets pour la bonification de ces campagnes: il voulait porter l'embouchure du Tibre vers Terracine, pour rendre le commerce de Rome plus facile, donner un écoulement aux marais Pontins, et dessécher les campagnes. Plutarque, Suétone et Dion parlent de ce dessein, dont sa mort empêcha l'exécution. Ce fut Octavien Auguste qui reprit le projet du desséchement; il fit faire dans différentes directions plusieurs canaux qui portaient les eaux à la mer. L'empereur Trajan fit paver le chemin qui traversait les marais Pontins, au rapport de Dion, et y fit bâtir des ponts et des maisons; on en voit la preuve par l'inscription qui est sur une pierre à la Tour *de' Tre Ponti*, sur la voie Appienne. L'inondation des marais recommença dans le tems de la décadence de l'empire: on lit dans les lettres rapportées par Cassiodore, que Théodoric roi d'Italie les fit dessécher par Basilius Decius: et il parait que l'entreprise de Decius eut tout le succès qu'on pouvait en espérer. L'inscription qui fut gravée à

ce sujet, se voit repetée à Mesa et près de la cathédrale de Terracine.

On prétend que Boniface VIII fut le premier des papes qui s'occupa du desséchement des marais Pontins: il fit faire un très-grand canal et dégagea toute la partie supérieure de la campagne; mais les eaux de la partie basse n'ayant pas assez de pente, et les canaux se remplissant peu-à-peu, l'inondation recommença. On attribue à Martin V un autre canal qui subsiste encore, et qu'on appelle *Rio Martino*: c'est un ouvrage si considérable par sa largeur et sa profondeur, qu'il y a des personnes qui croient que ce canal était ancien, et qu'il portait le nom de *Rio Martino* long-tems avant le pontificat de Martin V.

Sixte V, en 1585, reprit le même projet pour purifier l'air, et augmenter la fertilité de l'état romain: il fit faire un autre grand canal qu'on appelle *Fiume Sisto*, où il rassembla une grande partie des eaux dispersées, et les fit décharger dans la mer au pied du mont Circello: il profita des canaux anciens faits par Appius Claudius, Auguste, et Trajan, pour conduire les eaux dans son nouveau canal; et il fit faire des digues sur les deux côtés pour les contenir: mais ces digues

étant un peu faibles se rompirent après la mort de Sixte V, et son ouvrage devint presqu'inutile.

Ses successeurs, pendant l'espace de deux siècles, ne s'occupèrent qu'à faire visiter et à former des projets pour le desséchement de ces marais; mais la difficulté de l'ouvrage et les grandes dépenses, empêchèrent toujours le succès de cette entreprise. Enfin le grand Pie VI, aussi ardent que Sixte V, à suivre des projets, considérant qu'il pouvait rendre à l'agriculture vingt mille *rubbia* de terrain, ou cent huit mille arpens de Paris, fit faire par Cajétan Rapini de nouveaux nivellemens de ces marais dans tous les sens: cet ingénieur reconnut qu'on pouvait rassembler toutes les eaux dans un canal contigu à la voie Appienne qui marquait leurs anciennes directions, et les faire aboutir dans la mer à *Torre di Badino*; et c'est ce qu'on appelle *Linea Pia*, du nom de ce pontife, qui en entreprit l'exécution en 1778 avec beaucoup de chaleur. Divers petits canaux conduisent les eaux dans deux autres canaux plus grands, ce qui en empêche la stagnation. Plusieurs fois Pie VI s'y porta en personne; et sans épargner des soins, ni des dépenses, il conduisit l'ouvrage à tel état,

qu'aujourd'hui presque toute cette vaste campagne est rendue à la culture, l'air est plus purifié, et la voie Appienne, qui était autrefois sous les eaux, est rétablie. Pour aller à Terracine il fallait passer par les montagnes de Sezze et de Piperno, voyage très-incommode; au lieu qu'à-présent on y va par une route plaine et droite d'environ vingt-cinq milles de longueur. A environ trois milles de *Tor Tre Ponti*, on a trouvé de fort beaux restes de monumens antiques, qui sans doute servaient d'ornement au *Forum Appii*, et à la célèbre voie Appienne.

A' l'extrémité du cap occidental des marais Pontins, et à l'embouchure de la rivière Astura est la tour du même nom, où il y avait un petit port, dans lequel Cicéron s'embarqua pour aller à sa maison de campagne de Formie, le jour qu'il fut assassiné. C'est aussi là que fut trahi et arrêté le jeune Conradin, roi de Naples, par un Frangipani, seigneur d'Astura, chez qui il s'était réfugié.

Quand on est à l'extrémité des marais Pontins, vers *Torre d'Astura*, il ne reste que six milles pour aller à Netttuno, ville maritime des états romains: elle prit son nom du temple de Neptune, où l'on fai-

sait les sacrifices pour obtenir une heureuse navigation.

A un mille et demi de Nettuno et à 37 de Rome, on trouve *Capo d'Anzo*, autrefois *Antium*. C'était une ville des Volsques, qui fut célèbre par ses guerres contre les Romains. Il y avait un port qui fut détruit par Numicius, l'an de Rome 284. Cette ville fut très-fameuse par ses magnifiques temples de la Fortune, de Vénus et d'Esculape, et par la maison de plaisance des empereurs : aussi y a-t-on trouvé plusieurs statues, entr'autres le célèbre Apollon du Vatican, et le Gladiateur de Borghèse. L'empereur Néron fit rétablir *Antium*, et il y construisit un port vaste, où il dépensa, selon Suétone, des sommes immenses. Ensuite étant ruiné, le pape Innocent XII en fit construire un autre beaucoup plus petit et moins sûr. On y voit les maisons de campagne Corsini, Doria et Albani.

A l'autre extrémité occidentale des marais Pontins, on trouve le *Monte Circello*, ou cap de la fameuse Circé, qui est une presqu'île formée par un rocher élevé, où est la ville de *San Felice* : c'est là qu'était le palais de la fille du Soleil, et les prisons redoutables où Homère dit,

que les compagnons d'Ulysse furent enfermés après leur métamorphose.

En retournant dans la voie Appienne, à huit milles de *Torre Tre Ponti*, on trouve

BOCCA DI FIUME, AUBERGE.

Septième Poste.

Il y a en ce lieu un pont bâti pour le passage d'un canal.

De *Bocca di Fiume*, on va à

MESA, AUBERGE.

Huitième Poste.

De *Mesa*, on passe à

PONTE MAGGIORE, AUBERGE.

Neuvième Poste.

De *Ponte Maggiore*, à

TERRACINE, VILLE.

Dixième Poste.

C'est la dernière ville des états romains. Elle fut bâtie par les volsques et appellée en leur langue *Anxur*, o *Axur*, d'où prit son nom *Jupiter Anxur*, ainsi

appellé par Virgile, c'est-à-dire, Jupiter adoré à Anxur. Les Grecs ensuite l'appelèrent *Trachina* ou l'*escarpée*, d'où est venu le nom de Terracine. On y voit encore un reste considérable du temple qu'on croit d'Apollon orné de colonnes cannelées, en marbre. L'ancien Anxur était situé sur le sommet de la colline. Horace l'a très-bien indiquée dans ce vers: *Impositum late saxis candentibus Anxur.* On monte à l'église cathédrale par plusieurs marches divisées en deux parties: sur le premier repos est une urne de granit, avec son couvercle orné de palmes, et surmonté d'une couronne; sur la base est une inscription, où l'on voit que cette urne servit autrefois à tourmenter les chrêtiens, et ensuite à se laver les mains quand on entrait dans l'église. La nef de cette église est soutenue par six colonnes de différens marbres. Le baldaquin de l'autel est supporté par quatre belles colonnes cannelées. La chaire est carrée en compartimens de mosaïques, supportée par cinq petites colonnes de granit.

Le climat de cette ville est doux, et les vues des environs sont pittoresques. Le palais que Pie VI a fait bâtir, mérite d'être vu, ainsi que plusieurs autres monumens de la munificence de ce pape.

La chaîne des montagnes où Terracine est placée, est comme séparée du reste de l'Apennin par la grande vallée du *Sacco* : elle est remplie de sources qui sortent du pied de la montagne, et dont une partie va se jeter dans les marais Pontins.

Les anciens Romains avaient sur la colline de Terracine beaucoup de maisons de campagne. L'empereur Galba y en avait une près de l'enceinte où sont d'anciennes grottes creusées dans le rocher. On y apperçoit aussi les ruines des substructions qu'on attribue faussement au palais de Théodoric roi des Ostrogots, qui fut le premier roi d'Italie en 489, et en même tems le plus puissant monarque de l'Europe. On voit enfin, sur la colline, l'ancienne enceinte des murailles d'Anxur, les ruines de plusieurs tombeaux antiques, et des réservoirs d'eaux.

Le port de cette ville, construit par Antonin le Pieux, devait être considérable, à en juger par les restes qui subsistent encore : on y reconnaît très-bien la forme du bassin; les anneaux de pierre qui servaient à amarrer les vaisseaux, se voient encore; mais ce port s'étant rempli de sable, la mer s'est éloignée du bassin. Plusieurs papes ont eu le projet de

faire nettoyer ce port, et l'entreprise mérite d'être suivie.

La fameuse voie Appienne passait à Terracine, et l'on en voit un beau reste au bas de la ville, quand on entre dans les magasins des chanoines: ce fragment étant renfermé dans des espèces d'écuries, a été mieux conservé que le reste: les blocs de pierres, en forme de pentagones irréguliers, y sont encore unis avec toute l'exactitude d'un ouvrage récent.

En sortant de Terracine pour aller à Naples, il faut remarquer que le corps-de-garde qui en est proche, est creusé dans le roc, de même que des cavernes profondes qui sont en plusieurs endroits de la montagne; il y a aussi une échelle de cent vingt divisions marquées par des numéros qui sont gravés sur le rocher; sans doute pour marquer la hauteur de l'escarpement qu'on y a fait.

De Terracine à Naples il y a neuf postes. On trouve à six milles de Terracine une tour appellée *Torre de' Confini* ou *dell'Epitafio* qui sépare le royaume de Naples des états du pape: il y a un corps-de-garde, où il faut montrer ses passeports, qu'on doit avoir fait signer au ministre de Naples à Rome: on les montre ensuite à l'officier de garde dans la tour

dite *di Portella*, qui donne la permission de passer.

On fait plusieurs milles sur l'ancienne voie Appienne qui est très-ruinée. Les bords de ce chemin sont couverts, en bien des endroits, par des arbres qui défendent les voyageurs des ardeurs du soleil. On voit aussi dans la campagne, à la fin de décembre, des fleurs de toute espèce qui y croissent naturellement en abondance.

A cinq milles de la tour *dell'Epitafio*, on trouve

FONDI, VILLE.

Onzième Poste.

C'est une petite ville située sur la voie Appienne, qui forme elle-même la principale rue de la ville. C'était autrefois une des villes des *Aurunci*, peuples du *Latium*. Elle fut presque ruinée en 1534 par une flotte de Turcs, qui voulaient enlever Julie de Gonzague, comtesse de Fondi, célèbre par sa beauté. Strabon, Pline, et Martial parlent des vins de Fondi: ils sont encore estimés. Au de-là de cette ville on trouve la grotte où, suivant Tacite, Séjan sauva la vie à Tibère.

On va voir dans une maison des dominiquains, la chambre qu'habitait St. Thomas d'Aquin, et la salle où il enseignait la théologie. Le lac de Fondi est très-poissonneux; les anguilles en sont grosses et excellentes, mais ce lac rend l'air mal sain. Les environs de Fondi abondent en orangers et en citronniers.

A huit milles de Fondi est

ITRI, VILLAGE.

Douzième Poste.

C'est un grand village situé à six milles de la mer, sur la voie Appienne. Quelques auteurs disent, que c'est l'ancienne ville, appellée dans Horace *Urbs Mamurrarum.* Ce village est placé entre des collines, où il y a beaucoup de vignes, de figuiers, de lauriers, de myrthes et de lentisques, qui est l'arbre d'où coule la résine précieuse du mastic: la position en est si agréable, les campagnes si riantes, les productions si variées, qu'on ne peut faire cette route sans un extrême agrément.

En avançant vers *Mola di Gaeta*, on voit, sur la droite du chemin, une ancienne tour, qui passe pour avoir été le tombeau de Cicéron: on croit qu'il a été

érigé par ses affranchis, dans le lieu même où il avait été tué. C'est un édifice rond élevé sur un basement carré: la partie circulaire a deux étages voûtés, qui sont portés dans le milieu, par un massif rond en forme de colonne: près de ce monument passe un chemin qui pourrait bien avoir été celui par lequel Cicéron allait du côté de la mer lorsqu'il fut assassiné. Près de-là, sur le bord de la mer, est une fontaine, où l'on croit reconnaître la fontaine d'Artachia, vers laquelle Ulysse, d'après Homère, rencontra la fille du roi des Lestrigons.

A huit milles d'*Itri*, se trouve

MOLA DI GAETA, BOURG.

Treizième Poste.

C'est un gros bourg situé près de la mer et du golfe de Gaëte. Il est bâti sur les ruines de l'ancienne Formie, ville des Lestrigons, habitée ensuite par les Laconiens, dont parle Ovide dans le XIV livre de ses métamorphoses. Cette ville était célèbre chez les anciens par la beauté de sa situation. Horace mettait les vins de Formie avec ceux de Falerne au premier rang. Cette ville fut détruite par les Sarrasins, l'an 856.

Il n'y a point de port à Mola, mais beaucoup de pêcheurs; la plage en est délicieuse; on voit d'un côté la ville de Gaète qui, en s'avançant dans la mer, forme une vue charmante, de l'autre, les îles d'Ischia et de Procida, qui sont du côté de Naples.

A Castellone, entre Mola et Gaète, on voit des ruines qu'on assure être celles de la maison de campagne de Cicéron, qu'il appellait *Formianum*, où Scipion et Lélius allaient souvent se récréer, et auprès de laquelle il fut assassiné, lors de la grande proscription, pendant qu'il fuyait dans sa litière pour se dérober aux fureurs de Marc-Antoine, 44 ans avant l'ère chrêtienne, à l'âge de 64 ans.

On a ramassé ces ruines dans la ville du duc de Marrano, à présent du prince de Caposele, décrite par l'ab. de Chaupy; l'on doit aux soins de ce dernier possesseur le récueil de plusieurs monumens, d'inscriptions anciennes etc. qu'on y admire.

A cinq milles de Mola est Gaète, ville de dix-milles âmes, située sur le penchant d'une colline. Elle est très-ancienne, car on croit qu'elle a été fondée par Enée en l'honneur de Cajeta sa nourrice, qui y mourut, selon Virgile, Æn. 7. 1.

Tu quoque littoribus nostris Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Cajeta, dedisti:
Et nunc servat honos sedem tuus, ossaque nomen
Hesperia in magna, si qua est ea gloria, signat.

La position de Gaète est sur un golfe, dont le rivage est délicieux: il était couvert autrefois de belles maisons, et l'on apperçoit, même dans la mer, des ruines d'anciennes constructions, comme dans le golfe de Baïes: ce qui prouve le goût que les Romains avaient pour ces rivages, qui sont véritablement délicieux. Cette ville est isolée et ne tient au continent que par une langue de terre; on n'y entre que par deux portes, qui sont gardées avec soin. On y trouve un port commode qui fut construit, ou du moins réparé par Antonin le Pieux, et près duquel est un fauxbourg considérable.

On voit sur le sommet de la colline de Gaète une tour appellée vulgairement *Torre d'Orlando*, tour de Roland, qui est le monument le plus remarquable de cette ville: il paraît, selon l'inscription

qu'on voit sur la porte, que c'était le mausolée de Lucius Munatius Plancus, qu'on regarde comme le fondateur de Lyon, et qui engagea Octavien à préférer le surnom d'Auguste à celui de Romulus, que quelques flatteurs voulaient lui donner, comme au restaurateur de la ville de Rome. Ce mausolée doit avoir été fait seize ans avant l'ère chrêtienne. On voit aussi une superbe colonne à douze faces, sur lesquelles sont gravés les noms de divers rumbs de vents, en grec et en latin.

Dans le faux-bourg de cette ville est une tour appelée *Latratina*; elle est ronde, presque semblable à la première, que Gruter estime avoir été un temple de Mercure: ses oracles sortaient d'une tête de chien; ce qui a pu faire nommer son temple *Latratina*, de *latrando*.

Le fort de Gaète fut fait par Alphonse d'Aragon, vers l'an 1440, et augmenté par le roi Ferdinand et Charles V qui fit entourer la ville de fortes murailles, et on la regarde comme une des meilleures forteresses du royaume de Naples. Dans une chambre de ce château on a conservé long-tems le corps du connétable Charles de Bourbon, général des troupes de Charles V: il fut tué au siège de Rome qui fut

mise au pillage par son armée, l'an 1527, après avoir assiégé long-tems le pape Clément VII. Le corps de ce connétable se voyait encore il y a quelques années; mais on assure que le roi Ferdinand I le fit enterrer avec des funérailles dignes de son rang. Le fort de Gaète resista il n'y a pas long-tems à deux sièges, l'un dans le 1806 contre les Français, l'autre contre les Autrichiens dans le 1815.

L'église cathédrale est dédiée à St. Erasme évêque d'Antioche protecteur de la ville de Gaète. On y voit un beau tableau de Paul Véronèse, et l'étendard que St. Pie V donna à don Juan d'Autriche, général de l'armée chrétienne contre les Turcs. Vis-à-vis de l'autel du St. Sacrement, est un monument symbolique qui paraît se rapporter à Esculape. Le clocher de cette église est remarquable par sa hauteur et par son travail; on dit qu'il fut fait par l'empereur Frédéric Barberousse.

L'église de la Trinité est la plus célèbre de Gaète: elle est hors de la ville, près d'un rocher qui d'après une tradition du pays se fendit en trois parties en l'honneur de la très-sainte Trinité, le jour de la mort du Sauveur: un gros bloc tombé dans la principale fente du rocher et qui

s'y est arrêté, a servi pour base à une chapelle du Crucifix, fort petite à la vérité, mais fort élevée, et sous laquelle passe la mer qui baigne le bas de cette fente de rocher. Cette chapelle était fort ancienne, mais elle a été rebâtie en 1514 par Pierre Lusiano de Gaète. Il faut convenir que la chose est très-singulière, et qu'on ne voit pas d'exemple ailleurs d'une situation semblable à celle de cette chapelle. On reconnaît aisément que cette fente a été faite par une rupture violente, car les angles saillans qui paraissent sur un des côtés, répondent aux angles rentrans qui sont sur l'autre.

Nous reprendrons maintenant la route de Naples, que nous avons quittée pour aller de Mola à Gaète. Au sortir de Mola on côtoye la mer sur un mille de chemin: on la perd ensuite de vue pendant le même espace, et on la retrouve à Scavali, petit village où elle forme une anse. On fait encore un mille sur le bord de la mer, et à trois milles de-là on voit les restes d'un amphithéatre, d'un aqueduc, et d'autres ruines de l'ancienne ville de *Minturnæ*. Peu après on arrive au

GARIGLIANO, FLEUVE.

Quatorzième Poste.

Il était appellé anciennement *Liris*, et il séparait le *Latium* de la Campanie. On passe ce fleuve sur un pont construit avec des barques. Sur la porte qui conduit au pont on lit une belle inscription de Q. Junius Sevérianus, jadis décurion à *Minturnæ*. En cet endroit on quitte la voie Appienne qui côtoyait la mer presque jusqu'à l'embouchure du Volturne, où commençait la voie Domitienne.

Les marais que le Garigliano forme dans ces environs, rappellent le sort déplorable de Marius, de ce fier Romain, si souvent victorieux dans les combats, sept fois consul, et qui se vit obligé de s'enfoncer jusqu'au cou dans ce bourbier, pour se soustraire aux poursuites des satellites de Sylla: découvert cependant, il les fit trembler et s'en dégagea par son air et son regard menaçant.

A huit milles du Garigliano, on trouve Sesse, petite ville, qui est regardée comme l'ancienne *Suessa Auruncorum*, une des principales villes des Aurunci, la patrie de Lucilius, qui fut le premier poëte satyrique de Rome. Les restes d'un

pont très-ancien, que les paysans appellent *Ponte Arunco*, semblent donner des renseignemens bien sûrs de cette opinion.

En revenant sur la route de Naples, à huit milles du Garigliano, se trouve

SAINTE AGATHE, VILLAGE.

Quinzième Poste.

Ce village est dans une situation délicieuse, au milieu de divers jardins, entourés de collines riantes.

A huit milles de sainte Agathe, se trouve

SPARANISI, AUBERGE.

Seizième Poste.

A environ huit milles de Sparanisi, est

CAPOUE, VILLE.

Dix-septième Poste.

Cette ville, nommée en italien *Capua*, est placée à trois milles de l'ancienne Capoue, et à 15 milles de Naples, elle occupe la place de l'ancien *Casilinum*, sur le fleuve Volturne, douze milles au-dessus de son embouchure. Elle

est entourée de fortifications, et l'on y entretient une garnison considérable. C'est ici que les voyageurs sont obligés d'envoyer au gouverneur leurs passeports, pour avoir la permission de passer outre.

Strabon dit que Capoue fut bâtie par les Tyrrhéniens, chassés des bords du Pò par les Gaulois, environ 542 ans avant l'ère chrétienne. D'autres prétendent qu'elle existait plus de 300 ans auparavant qu'elle avait été fondée par Capys, l'un des compagnons d'Enée; ce qui la fit appeller *Capua*. Strabon dit que ce nom venait de *Caput*, parce que c'était une des capitales du monde. Florus comptait Rome, Carthage et Capoue pour les trois premières villes : *Capua quondam inter tres maximas numerata* lib. 1. c. 16. Les Tyrrhéniens furent chassés de Capoue par les Samnites, et ceux-ci par les Romains : elle fut célèbre de leur tems par les agrémens de sa situation; elle était en effet dans une plaine riante et fertile de la Campanie, dont elle fut la capitale, et que Cicéron appella le plus beau domaine du peuple romain.

Annibal pour attirer dans son parti la ville de Capoue, avait promis à ses habitans d'en faire la capitale de l'Italie. Les romains se vengèrent cruellement con-

tre ce peuple, car ayant pris cette ville, à la suite d'un long siège, il fut fait esclave, vendu à l'encan, et les sénateurs battus de verges et décapités.

Genséric roi des Vandales, causa des grands degâts à Capoue en 455, et enfin après d'autres ravages il n'en resta plus que le nom, qu'on a donné à une ville nouvelle qui s'est formée l'an 856. Cette ville était défendue par un château et des fortifications, qu'on détruisit en 1718 pour les rétablir, suivant les nouveaux principes, et Capoue est devenue une place un peu plus importante.

L'église cathédrale de Capoue est soutenue par des colonnes de granit de différentes proportions, et prises des anciens édifices. Dans la troisième chapelle à droite, est un tableau de Solimène, représentant la Vierge avec l'enfant Jésus, et St. Etienne. Le maître autel est décoré d'une Assomption du même peintre. Dans l'église souterraine dont l'enceinte est décorée également par des colonnes anciennes de marbre fort belles, on voit sur l'autel une demi-figure en marbre de notre Dame de la Piété, par Bernin. Dans le milieu de cette l'église souterraine est un Christ de grandeur naturelle, couché sur un linceul, sculpté

par le même Bernin. En arrière est un ancien bas-rélief représentant une chasse. Le Baptistère, le Clocher, et d'autres curiosités peuvent aussi bien rappeller l'attention du voyageur.

Il est bon de voir aussi l'église de l'Annonciation : elle est décorée à l'extérieur d'un ordre corinthien, d'architecture très-simple : son intérieur a une décoration moderne qui est fort riche. On croit que c'était un ancien temple bâti auparavant à quelque distance de l'ancienne Capoue ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a que le socle, qui soit vraiment antique, le anciens n'ayant point connu les pilastres groupés tels qu'on les trouve à l'extérieur de cet édifice.

On voit beaucoup de marbres et d'inscriptions de l'ancienne Capoue, incrustées dans les murs des maisons de cette nouvelle ville, ainsi que quelques têtes en bas-rélief de marbre dans la place du tribunal. Au-dessous de l'arc, qu'on nomme de St. Eloi, il faut marquer la célèbre inscription de l'amphithéâtre, dont nous allons parler, laquelle, étant mutilée, fut supplée et commentée par le célèbre Mazzocchi, et lui donna l'occasion de publier son estimable ouvrage :

De amphitheatro Campano. Vis-à-vis de la même l'on voit un curieux bas-rélief, trouvé dans la fouille du théâtre de la même ville, avec l'inscription suivante:

Lucceius Peculiaris Redemptor
Proscenii Ex Biso Fecit.

L'ancienne Capoue était située à trois milles de la nouvelle, et l'on en voit encore des restes considérables à la ville de sainte Marie, entre le Volturne et le Clanius, du côté de Caserte, qui en est éloignée de quatre milles, où il y a un superbe et magnifique palais du roi de Naples, dont nous parlerons dans la suite. On y voit deux arcades sur le chemin du côté de *Casilino*; on prétend que c'était une porte de la ville. Mais le monument le plus considérable que l'on trouve dans ces ruines, est un amphithéâtre ovale de 250 pieds de long intérieurement, sur 150 de largeur, sans compter l'épaisseur du bâtiment, qui est de plus de 130 pieds. Il en reste quelques parties assez bien conservées, telles que de grands corridors, des voûtes, des gradins et des loges pour les spectateurs. Ce monument est bâti en briques et revêtu de travertin. L'arène est si enterrée

que l'on ne découvre pas même le *podium*, ou l'enceinte qui garantissait les spectateurs des bêtes féroces : le roi actuel vient de donner des ordres pour la déterrer. Cet amphithéâtre était formé de quatre ordres d'architecture ; on voit encore une des portes, dont il reste deux arcades également d'ordre toscan, ayant à leurs clefs une tête de Junon et une de Diane, en bas-rélief. Un chapiteau de colonne dorique tombé sur cette porte, fait presumer que le second ordre, qui décorait l'extérieur de l'édifice, était dorique. Du haut des ruines de cet amphithéâtre, on jouit d'une très-belle vue, fort étendue, et l'on apperçoit le mont Vésuve dans le lointain.

La voie Appienne passait aussi à Capoue, comme nous l'avos remarqué dans l'avant propos, en décrivant le voyage d'Horace de Rome à Brindès. Dans les environs de Capoue on remarque plusieurs villages et des temples, dont les noms indiquent leur ancienne origine. *Marcianise* était un temple de Mars : *Ercole*, un temple d'Hercule : *Curtis*, un palais ou *Curia* : *Cassa Pulla*, un temple d'Apollon, mais il n'en reste plus rien, non plus que du temple de Jupiter Tiphatin qui était près de Caserte, et

celui de Diane Lucifere, dite Tiphatine, dont l'abbaye de St. Ange a pris la place. On appelle encore *Monti Tifatini* les montagnes des environs de Capoue et de Caserte : cette dénomination est dérivée du volcan *Tifata* qui s'éteignit. On a trouvé vers l'an 1753, à neuf milles de Capoue, une carrière d'albâtre blanc, avec des veines de couleur jaune : on en a fait tirer des colonnes pour le grand pala·· de Caserte, qui mises en place ne coutent que 300 livres l'une.

La distance de Capoue à Naples est de quinze milles, ou de deux postes. Cette route traverse une campagne fertile et riante : on y voit le myrte, le laurier et d'autres plantes odoriférantes ainsi que des arbres fruitiers verts et fleuris, au cœur même de l'hiver. A moitié chemin, on trouve

AVERSA, VILLE.

Dix-huitième Poste.

Cette ville était peu loin de l'ancienne *Atella*, célèbre chez les Romains, autant par les bons mots et les fines plaisanteries, que par ses spectacles obscènes et ses débauches : ayant été ruinée par les barbares, Aversa, vers l'an 1130 fut

bâtie par les Normands, qui firent la conquête de Naples et de Capoue. On l'appella *Aversa*, parce qu'elle servait à tenir en respect ces deux villes. Charles I, de la maison d'Anjou, roi de Naples, détruisit Aversa de fond en comble, parce que ses habitans s'étaient révoltés, soutenus par la maison de Rebursa qu'il vint à bout d'exterminer. Mais la ville ne tarda guère à être reparée, à cause de la beauté du climat et de la fertilité du terrein.

La ville d'Aversa est petite, mais jolie et bien bâtie : elle est située dans une plaine délicieuse, et à la tête d'une avenue large et droite, qui conduit jusqu'à Naples. On arrive dans cette belle ville par une route bordée de grands arbres qui font un ombrage agréable, et qui sont liés par des guirlandes de vignes. Il y a de belles églises, des palais et autres beaux édifices. Un des plus admirables instituts dans son genre est l'hôpital des foux, qui existe, depuis deux lustres, non loin de cette ville, et donne des résultats toujours plus satisfaisans, sous la direction du respectable abbé Linguiti. Rien de plus humain que la manière dont ces êtres malheureux y sont traités, rien de plus ingénieux que quelques moyens

dont on se sert pour leur guérison. On leur fait cultiver la musique, et ils exécutent des concerts entiers avec une justesse surprenante : ils ont aussi une imprimerie à eux, et ils apprennent à en manier parfaitement toutes les parties. L'abbé Linguiti est auteur de plusieurs ouvrages estimés, entre autres il faut marquer celui intitulé : *Recherches sur l'aliénation de l'esprit humain.* Il ne vit maintenant que pour ses pauvres malades, dont il ne cesse de rendre bon nombre à la société.

Les alentours d'Averse présentent l'aspect le plus charmant : ce sont des prairies, des terres cultivées avec soin, et des villages bien peuplés, dont le dernier est *Capo di Chino* ; et c'est ici que commence la nouvelle et magnifique route, dernièrement construite, qui va jusqu'à Naples. Déjà tout annonce l'approche de la capitale d'un royaume considérable. Mais ce qui la distingue des autres, c'est le bruit qu'on entend lorsqu'on est à trois ou quatre milles de Naples : éloigné d'abord et confus, il augmente insensiblement à mesure qu'on avance : on entend le chant des uns, les cris aigus des autres qui vont en ville, ou qui en reviennent en troupe, le bruit des carrosses, des diligences et des cabriolets.

Quand on n'est plus qu'à un mille, le tintamarre du dehors et le fracas du dedans, frappent tout à la fois les oreilles: à en juger du mouvement, et de l'agitation dont on est témoin, on croirait que c'est un jour de fête extraordinaire: c'est cependant ce qui se fait tous les jours depuis l'aurore jusqu'au soir; et c'est ce qui annonce de suite une ville plus peuplée que toutes les autres villes d'Italie.

D'Aversa à Naples il n'y a qu'une poste. Sur le penchant de la colline de Capo di Chino, au-dessus de l'ancien grand-chemin à la droite en descendant, est, une belle maison de campagne, entourée d'un parc à l'anglaise, qui fait honneur au bon goût du premier propriétaire, Heigelin. Il y possédoit aussi une bonne collection de paysages de Hackert, Reinhardt, Denis, Péquignon, Kniep et autres, ainsi que des vases étrusques. Après la mort du vieux Heigelin, son héritier, le consul de Dannemarck, fit transférer ces collections dans sa maison en ville; mais le site unique de la dite *villa*, les marbres antiques et autres objets intéressans, qu'elle renferme, enfin la vue pittoresque et étendue, dont on y jouit, attireront toujours l'étranger venu dans ce pays pour en admirer toutes les beautés.

HISTOIRE

DE LA VILLE

DE NAPLES.

Cette métropole est si ancienne que son origine est enveloppée dans l'obscurité des fables de la première antiquité. Selon les uns, Falère, l'un des Argonautes, en a été le fondateur, environ 1300 ans avant l'ère chrétienne; selon les autres, Parthénope, l'une des Syrènes célébrées par Homère dans son Odyssée, ayant fait naufrage sur cette côte, y aborda, et y construisit une ville, à laquelle elle donna son nom : d'autres en attribuent la fondation à Hercule, quelques uns à Enée, et d'autres à Ulysse. Laissons ces opinions : elles tiennent à la vanité des peuples qui veulent faire rémonter leur origine à quelque circonstance remarquable ou merveilleuse. Il est probable que Naples doit sa fondation à des colonies grecques, comme l'indique son nom de *Néapolis*, de même que celui de *Paléopolis*, autre ville qui lui

était contiguë : la réligion, la langue, les mœurs, les usages des Grecs, qu'elle conserva très-long-tems, sont une indication suffisante de ses premiers habitans. Strabon dans le V livre de géographie, parle de ces colonies grecques, auxquelles ces villes durent leur première origine : il nous apprend aussi que les peuples de la Campanie, et ensuite ceux de Cumes, s'emparèrent de Naples. La ville de Cumes était bien plus ancienne et plus puissante : ses habitans furent jaloux de la grandeur et de la beauté de Naples ; ils la ruinèrent, mais elle fut bientôt reconstruite par les ordres de l'oracle ; et ce fut alors qu'on lui donna le titre de *Neapolis*, c'est-à dire ville neuve, nom qu'elle a toujours conservé depuis.

Les accroissemens de cette ville furent lents et faibles. On ne commence à en faire mention dans l'histoire, que l'an 433 avant l'ère chrêtienne, où l'on voit qu'elle fut au nombre des villes confédérées. Un siècle après, pendant la guerre d'Annibal contre les Romains, elle fit présent à ces derniers d'une somme considérable d'argent, et rejeta les propositions de ce général : il tenta de s'emparer de cette place ; mais effrayé de la hauteur de ses murailles, il n'osa en entreprendre le siège.

Ce trait de générosité, ou plutôt de prévoyance, de la part des Napolitains, qui avaient très-bien jugé que la Fortune se rangerait du côté des Romains, leur procura l'amitié constante de ceux-ci. Attirés par les délices d'un séjour enchanteur, plusieurs habitans riches et distingués de de Rome s'y établirent, pour y jouir d'une vie honnête et tranquille. *Cic. pro Rab.* Ensuite la ville de *Paleopolis* fut unie à Naples; et on dit que sous les empereurs elle devint colonie des romains. Cette ville, embellie et augmentée par Adrien vers l'an 130, et par Constantin en 308, fut regardée comme une des plus considérables de l'empire romain.

Sa force et sa puissance la firent d'abord respecter par les premiers barbares, qui portèrent le ravage et la désolation en Italie. Alaric roi des Goths, l'an 409 de l'ère chrétienne, après avoir saccagé la ville de Rome, passa dans la Campanie; Nola fut presque détruite, cependant ces barbares passèrent près de Naples, sans qu'elle ressentît les effets de leur fureur. Genséric roi des Vandales, y vint en 455: il détruisit Capoue jusques dans ses fondemens: Nola ne fut pas épargnée: les environs de Naples furent dévastés; mais la ville fut respectée. Naples eut enfin le

sort de toute l'Italie; elle fut soumise à Odoacre qui y confina Augustule dernier empereur d'Occident dans le château *Lucullanum*, puis à Théodoric roi des Goths.

Bélisaire, général des troupes de l'empereur Justinien, fut envoyé en Italie en 536 pour la faire rentrer sous la puissance des empereurs. Naples fut la première ville qui lui fit résistance: il l'assiégea par mer et par terre; ses efforts furent long-tems inutiles, et il se préparait à porter ses troupes d'un autre côté, lorsque ce général trouva des aqueducs souterrains, qui subsistent encore aujourd'hui: il y fit entrer les plus braves soldats de son armée, qui se rendirent maîtres de tous les postes, la livrèrent au pillage et massacrèrent tous les habitans sans distinction d'age, d'état ni de sexe. Touché de l'état déplorable de cette ville, et des reproches du pape St. Sylvere, Bélisaire fut le premier à prendre des mésures pour rétablir Naples, et la repeupler, en sorte qu'elle fut en état de soutenir un nouveau siège contre Totila, l'an 452. Elle éprouva pour lors toutes les horreurs de la famine. Démétrius, envoyé de Constantinople pour la secourir, fut battu à la vue de Naples, et les provisions que portaient ses vaisseaux, tom-

bèrent entre les mains des ennemis. Maximin préfet du prétoire, ne fut pas plus heureux, et Naples fut obligée de se rendre. Totila, devenu moins cruel par les rémontrances de St. Bénoît, traita la ville avec humanité, et se contenta d'en abattre les murs, pour n'être plus exposé à la longueur d'un pareil siège.

Narsès vint en Italie rétablir les affaires de l'empereur d'Orient: Totila fut vaincu et tué: Téja, son successeur sur le trône des Goths, périt aussi bientôt après, dans une autre bataille, livrée près de Naples, au pied du mont Vésuve. Cette province rentra alors sous l'empereur de Constantinople, qui en confia le gouvernement aux exarques établis à Ravenne, dont le pouvoir s'étendait jusqu'à Naples.

Les Longobards firent une irruption en Italie, et y fondèrent, l'an 568, un royaume puissant, qui dura jusqu'au tems de Charles-Magne; mais ils ne possédèrent point la ville de Naples: elle fut assiégée inutilement, et demeura fidèle à l'empereur d'Orient. Elle avait le nom de duché, mais elle choisissait elle-même ses magistrats et ses chefs, et elle jouissait d'une espèce d'indépendance. Les ducs de Bénévent, princes longobards, avaient étendu leur domination jusqu'à Capoue.

L'empereur Constant II fit une tentative, l'an 663, pour prendre la ville de Bénévent; mais il fut obligé de se rétirer à Naples aux approches de Grimoald roi des Longobards. Arigise II, gendre du roi Didier, s'en déclara souverain, l'an 787: ses successeurs assiégèrent Naples plusieurs fois, et parvinrent enfin à la rendre tributaire, vers l'an 830.

Les Sarrasins, habitans de l'Afrique venus en Italie, l'an 836, firent de nouveaux ravages, et causèrent de nouvelles guerres: ils s'emparèrent de Misène, et la détruisirent; ils dévastèrent les environs de Naples, mais ils n'entrèrent point dans la ville. Sergius duc de Naples fit ensuite alliance avec les Sarrasins: il persécuta l'évêque de Naples St. Athanase, s'empara du trésor de la cathédrale; ce qui lui attira une excommunication, l'an 872, et un interdit sur la ville de Naples. A' un autre Athanase évêque de Naples, il fit crever les yeux, et l'envoya prisonnier à Rome, en s'établissant à sa place, l'an 877. Ce duc continuant l'alliance avec les Sarrasins, fut excommunié encore une fois, et pour se soutenir il fit venir de la Sicile des troupes, en 885. Ce fut alors que le Mont-Cassin fut pillé, et l'abbé Bertaire tué à l'autel même de St. Martin. Les Sar-

rasins ne furent chassés du pays qu'en 914, par le moyen du pape Jean X, qui s'étant ligué avec les princes de Bénévent, de Capoue, de Naples et de Gaète, alla lui-même faire la guerre aux Sarrasins, les battit et les obligea de prendre la fuite. Nous passons sur toutes les divisions et les petites guerres arrivées dans ce siècle-là, entre les princes de Bénévent, de Naples, de Capoue, les Grecs, les Sarrasins et les Latins, pour venir au tems où le royaume de Naples commença à prendre une nouvelle forme à l'arrivée des Normands, dans le onzième siècle.

Il n'y a rien de plus singulier dans cette histoire, que de voir un nouvel état formé par quarante gentils-hommes normands, qui revenaient, l'an 1016, de visiter l'église de St. Michel au mont Gargan dans la Pouille, soutenus par d'autres qui revenaient de la Terre-Sainte, l'année suivante. Les Grecs assiégeaient la ville de Bari; le célèbre Melon, citoyen de Bari, qui voulait délivrer ce pays de la tyrannie des Grecs, eut recours aux Normands, et avec leur secours il en vint à bout. Les Normands délivrèrent aussi Guaïmaire III prince de Salerne, qui était assiégé par les Sarrasins: cette victoire fit qu'on les engagea à rester dans le pays,

et ce furent eux qui dans la suite, aidés par d'autres Normands qu'ils y attirèrent, chassèrent les Sarrasins et les Lombards, et y formèrent un royaume.

L'empereur Henri II, qui était venu en Italie pour s'opposer aux progrès des grecs, fut reconnu pour souverain, l'an 1022, à Naples, à Salerne et à Bénévent, et il donna aux Normands des établissemens dans la Pouille. Ceux-ci aidèrent ensuite le comte de Capoue, Pandolfe, à se rétablir dans ses états: ce comte, pour se venger de Sergius IV duc de Naples, qui lui avait été contraire, prit la ville, la ravagea et pilla jusqu'aux églises. Sergius revint avec le secours des Normands, et reprit sa capitale, l'an 1030: il leur donna un territoire entre Naples et Capoue, où ils s'établirent, et bâtirent la ville d'Aversa, dont Rainulfe fut le premier comte.

Les succès de ces Normands dans leurs nouveaux établissemens, attirèrent leurs compatriotes en Italie: trois des douze fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume Bras-de-fer, Drogon et Onfroi, y arrivèrent l'an 1038; ils se distinguèrent dans toutes les occasions, et furent utiles aux Grecs: mais l'ingratitude de ceux-ci ayant engagé les Normands à leur faire la guerre, Drogon se fit comte de la Pouille. Le

pape St. Léon IX et l'empereur se réunirent pour l'espulser, mais le pape tomba entre les mains de Robert Guiscard, autre fils de Tancrède de Hauteville, qui venait aussi de débarquer en Italie, l'an 1053.

Les Normands rendirent à ce pape, leur prisonnier, toute sorte de respects: ils le conduisirent dans la ville de Bénévent, qui lui appartenait depuis l'année précédente. C'est là que, suivant les historiens, il donna l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile à Onfroi et à ses successeurs, à la charge de l'hommage qu'on en ferait au saint siège. Robert Guiscard prit le titre de duc de Calabre, en 1060, et il continua d'étendre ses conquêtes: ce fut lui qui délivra ensuite le pape Grégoire VII des mains de l'empereur Henri IV, qui l'assiégeait dans Rome; mais il causa plus de dommage à la ville que les ennemis qu'il avait chassés. Il se préparait à faire la guerre aux Grecs, lorsqu'il mourut l'an 1085.

Roger, fils de Robert Guiscard, lui succéda, et fut proclamé duc de Calabre et de Salerne: Boémond et Tancrède, son fils et son neveu, partirent en 1096, pour la croisade: c'est ce Tancrède dont les aventures et les amours furent tant célébrées par les poëtes et surtout par le Tasse.

Dans le tems que le duc Roger était prêt à passer en Sicile, à l'occasion d'une conjuraison faite par un Grec contre le comte de Sicile, le pape Urbain II, charmé de son zèle pour le bien de l'église, le nomma lui et ses successeurs, légats apostoliques dans toute l'île, l'an 1100; il en remplit très-bien les fonctions; il rétablit la réligion en Sicile et y fonda quantité d'hôpitaux, d'églises et d'évêchés.

Roger, second fils du précédent, ayant été fait comte de Sicile, s'empara, dans l'absence de son frère aîné, de la Pouille et de la Calabre; le duc de Naples lui fit serment de fidélité l'an 1129; et étant enfin devenu maître de ce qui forme aujourd'hui le royaume de Naples et de Sicile, il prit le titre de roi, avec le consentement de l'antipape Anaclet; il soumit tous ceux qui voulurent s'y opposer, et força le pape Innocent II à lui confirmer le titre de roi de Sicile, l'an 1139. Il porta ses conquêtes jusqu'en Afrique, se rendit maître de Tripoli, de Tunis, d'Hippone, et il laissa ses royaumes, l'an 1154, à son fils Guillaume le méchant. Guillaume II, surnommé le Bon, succéda à son père, en 1166.

Tancrède, fils du roi Roger, en 1189, fut élu roi de Sicile, à cause de ses grandes

qualités, quoique l'empereur Henri VI prétendît à ce royaume, comme ayant épousé Constance, fille posthume du roi Roger.

Après la mort de Tancrède, l'an 1192, l'empereur Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, s'empara du royaume, et le transmit à son fils. Frédéric II posséda le royaume de Sicile pendant 53 ans; après sa mort arrivée l'an 1250, le pape Innocent IV s'empara de Naples, comme étant dévolu au saint siège. Le fils de Frédéric, Conrade IV, fut excommunié par ce pape: la ville de Naples lui ferma ses portes, mais il l'assiégea, la prit par famine en 1254. Mainfroi ou Manfredi, fils naturel de Frédéric II, s'empara du royaume au préjudice de Conradin, fils de l'empereur Conrad IV, qui aurait dû en hériter, comme petit-fils de Frédéric.

Le pape Urbain IV donna ensuite l'investiture de Naples et de Sicile, en 1265, à Charles comte d'Anjou et de Provence, frère de St. Louis, et celui-ci s'engagea de payer à la cour de Rome un tribut. Conradin vint d'Allemagne pour conquérir ses royaumes avec une armée: les Gibellins d'Italie le reçurent avec joie; mais ayant été défait par les troupes de Charles d'Anjou, il fut pris, de même que le jeu-

ne Frédéric, héritier du duché d'Autriche, et Charles d'Anjou les fit mourir à Naples par la main du bourreau, en 1268.

La maison de Souabe s'éteignit alors, et Naples entra sous la domination d'une nouvelle race de rois. Charles I établit sa résidence à Naples; cela occasionna une révolution en Sicile: les Français y furent passés au fil de l'épée le jour de Pâque, 29 mars 1282, au moment où l'on sonnait les vêpres à Palerme. Jean de Procida, qui fut le principal auteur des vêpres siciliennes, avait été dépouillé par le roi Charles d'Anjou de son île de Procida, pour avoir suivi le parti de Manfredi et de Conradin. Pierre d'Aragon qui avait épousé une fille de Manfredi, se fit roi de Sicile, et ces royaumes furent séparés jusqu'au tems de Ferdinand le Catholique, qui les réunit en 1504.

Charles II succéda à son père Charles I, et transmit le royaume à son fils Robert le Bon, en 1309. Ce prince avait des connaissances, et ce fut sous son règne que les sciences et les lettres furent le plus cultivées à Naples. En 1341 Jeanne I, petite-fille de Robert, fut reine de Naples après lui: elle épousa André, fils du roi de Hongrie; mais il fut étranglé en 1345, probablement de l'aveu de la reine; d'au-

tres disent que ce fut par les intrigues de Charles de Duras, qui peut-être voulait avoir une raison de faire périr cette malheureuse reine.

Le grand schisme d'Occident ayant commencé en 1378, par la double élection que les cardinaux firent successivement d'Urbain VI et de Clément VII, ce dernier fut reconnu par la France et par la reine Jeanne. Urbain excommunia la reine, et la déclarant privée de ses états, il fit venir de Hongrie Charles de Duras, descendant de Charles II, et lui donna le royaume de Naples. La reine pour avoir un défenseur, appella le duc d'Anjou, frère du roi de France Charles V et second fils du roi Jean, et le déclara son successeur; mais elle ne put empêcher Charles de Duras d'entrer à Naples le 16 juillet 1381: la reine assiégée dans le château de l'Oeuf, fut obligée de se rendre: Charles de Duras la fit mourir le 22 mai 1382, lorsque le duc d'Anjou venait d'entrer en Italie pour la secourir. Je passe sous silence, pour briéveté, les successeurs de Charles III, dont la dynastie s'éteignit avec le règne malheureux de Jeanne II.

Alphonse I d'Aragon s'empara enfin de ce royaume, après beaucoup de travaux

et de périls; et l'on doit à ses soins que les sciences et les lettres lui eussent donné cet éclat qui s'accrut sous ses successeurs.

Ferdinand I, son fils naturel, lui succeda. Il regna 35 ans et demi, jusqu'en 1494, lorsque Charles VIII roi de France s'étant trouvé en paix avec l'Espagne, l'Angleterre et les Pays-Bas, en 1493, songea à faire valoir les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Il était vif et ardent; ses favoris l'animèrent à entreprendre cette conquête; il en vint à bout, et il entra à Naples le 21 février 1495: il fit même cette entrée avec les ornemens impériaux, et y fut salué du nom de César Auguste, car le pape Alexandre VI l'avait déclaré empereur de Constantinople, à son passage à Rome. Il est vrai que Charles VIII l'avait assiégé dans le château St. Ange, mais il répara tout, en lui servant la messe, et lui rendant son obéissance filiale de la manière la plus solemnelle.

Peu après, les Vénitiens, le pape, l'empereur et le roi d'Aragon, s'étant ligués contre Charles VIII, il ne put conserver sa conquête, et il aurait eu peine à regagner la France sans la bataille de Fornoue qu'il gagna en 1495. Cependant, après

la mort de Ferdinand, Alphonse II son fils avait été couronné roi de Naples; mais, craignant le sort des armes à l'approche de Charles, il se hâta de ceder le royaume à son fils Ferdinand II, qui, après le revers de Charles, passa paisiblement les vingt mois de son règne sous la protection du roi d'Aragon et de Sicile, Ferdinand le Catholique. Il mourut en 1496 sans enfans.

Son oncle Frédéric II de ce nom, frère de Ferdinand I, lui succeda; mais, pour son malheur, Louis XII voulut alors faire revivre ses droits sur le royaume de Naples, comme successeur des anciens rois de la maison d'Anjou, et en particulier de Charles VIII qui avait été roi de Naples. Ferdinand le Catholique y prétendait aussi comme neveu d'Alphonse roi de Naples, qui était mort sans enfans en 1458: et il y envoya, en 1501, Gonzalve de Cordoue surnommé le grand capitaine, sous prétexte de secourir Frédéric son cousin contre le roi de France, mais effectivement pour partager avec celui-ci le royaume de Naples, en vertu d'une convention secrète faite entre ces deux rois. Frédéric II fut obligé d'abandonner ses états; il se retira à Tours où il mourut en 1504. Louis XII et le roi d'Aragon se

partagèrent le royaume, mais Naples resta aux Français. Ce partage, fait en 1501, occasionna des difficultés : la guerre s'alluma entre les Français et les Espagnols; et Ferdinand au préjudice du traité, parvint à s'emparer du royaume. Gonzalve gagna la bataille de Séminara en Calabre, où il fit prisonnier Mr. d'Aubigné général des Français, et celle de Cérignole dans la Pouille, où Louis d'Armagnac, duc de Némours, vice-roi de Naples, fut tué, le 28 avril 1505. Il en gagna encore une troisième près du Garigliano, et il entra à Naples en 1503. Les Français perdirent alors pour toujours le royaume de Naples, et cette ville fut soumise ensuite pendant plus de deux siècles à des princes étrangers, c'est-à-dire, qui ne résidaient point en Italie.

Charles V devenu roi d'Espagne en 1516, continua d'être roi de Naples, de même que Philippe II et ses successeurs, jusqu'à la conquête de l'empereur Joseph I, en 1707.

Dans le tems que les rois d'Espagne étaient possesseurs de Naples, ils y tenaient des vice-rois qui profitaient souvent de l'éloignement du souverain pour opprimer le peuple. Le duc d'Arcos qui était vice-roi en 1647, sous Philippe IV,

voulut encore ajouter une taxe sur les fruits, aux impôts excessifs dont les Napolitains étaient déjà surchargés. Cette nouvelle charge était si exorbitant, qu'elle excitait les murmures du peuple. Le vice-roi fut souvent importuné par les sollicitations et les clameurs du peuple, en traversant le marché pour aller à l'église des Carmes tous les samedis, suivant l'ancien usage. Dans le même tems le peuple de Palerme avait forcé le vice-roi de Sicile de supprimer les droits sur la farine, le vin, l'huile, la viande et le fromage : cet exemple encouragea les Napolitains, et ce fut la cause de la fameuse conjuration dont Masaniello fut le moteur.

Ce chef de parti, jeune homme de 24 ans, qui s'appellait *Thomas Aniello Visci*, que le peuple prononçait Masaniello, était né à Amalfi, petite ville dans le golfe de Salerne, à 27 milles de Naples ; et il était pêcheur de profession ; le mécontentement général lui échauffa tellement la tête, qu'il résolut de se faire pendre, ou de faire ôter l'impôt sur les fruits. Le 16 juin 1647, il alla dans les boutiques des fruitiers, et leur proposa de venir le lendemain tous au marché, et de déclarer qu'ils ne voulaient

point payer de droit ; l'élu du peuple en fut informé, il s'y rendit de son côté, et faisant espérer au peuple qu'on supprimerait incessamment l'impôt, il parvint à dissiper le tumulte pour cette fois. Mais le 7 juillet, le tumulte ayant recommencé, il ne put venir à bout de le faire cesser, et peu s'en fallut qu'il ne fût tué par la populace. Masaniello en profita pour rassembler les plus déterminés; il les conduisit à l'endroit où étaient les bureaux et la caisse des fermiers, qui furent pillés ; on alla forcer les prisons et délivrer les prisonniers, et de-là au palais du vice-roi, qui fut obligé de promettre la suppression du droit ; il se réfugia ensuite dans le château neuf; le peuple l'y assiégea, et ne se contentant pas de ses promesses, lui fit dire qu'on voulait qu'il s'obligeât à supprimer les impôts, et maintenir les privilèges et les exemptions qui avaient été accordées par les rois Ferdinand I d'Aragon, Frédéric et Charles V, au peuple de Naples, et qu'il fallait que le conseil d'etat et toute la noblesse s'y engageassent.

En même tems le peuple alla piller les maisons des fermiers et de tous ceux qui avaient quelque part à l'impôt des fruits; il allait faire la même chose dans les pa-

lais de plusieurs grands seigneurs, si le cardinal Filomarino, archevêque de Naples, pour qui le peuple avait du respect et de l'affection, n'eût détourné le coup.

Cependant Masaniello fut élu capitaine général du peuple le 9 de juillet : son esprit, sa fermeté, sa bonne conduite rendaient chaque jour son autorité plus considérable : on lui éleva une espèce de trône au milieu de la place du marché, où il montait avec ses conseillers, pour donner audience à tout le monde. Là, avec son habit de marin, il recevait les placets et les requêtes, rendait ses jugemens, et se faisait obéir sur le champ. Il avait à ses ordres plus de cent cinquante mille hommes armés. Le vice-roi entreprit de faire assassiner Masaniello, et de faire empoisonner l'eau de l'aqueduc: mais il ne réussit pas : il n'en fut que plus étroitement resserré dans le château, et on lui coupa les vivres.

Masaniello pour prévenir les surprises, défendit sous peine de la vie, que personne ne portât le manteau : tout le monde obéit, et les hommes, les femmes, les ecclésiastiques ne portèrent plus ni manteau, ni ajustement qui pût cacher des armes. Il fixa le prix des denrées,

établit une police rigoureuse partout, et fit exécuter avec fermeté tous ceux qui se rendirent coupables.

Si Masaniello en fût demeuré-là, son pouvoir aurait peut-être duré long-tems, mais son autorité le rendit fier, arrogant, bizarre et même cruel. Cependant le 13 juillet les négociateurs étant venus à bout de concilier un peu les esprits, le vice-roi alla en grande cérémonie à l'église cathédrale : il y fit lire à haute voix la capitulation que le peuple avait exigée de lui, signée par tout le conseil : ils jurèrent de l'observer, et de la faire confirmer par le roi. Masaniello était auprès du trône de l'archevêque, l'épée nue à la main, et tout fier de ses succès; il envoyait faire au vice-roi, de momens à autres, des propositions ridicules : la première fut de le faire commandant général de la ville ; la seconde de lui donner une garde, avec le droit de nommer les officiers militaires et de donner les congés ; par la troisième, il fallait que son excellence congediât toutes les gardes qui étaient dans les châteaux. Le vice-roi disait toujours oui, pour ne point troubler la cérémonie par des refus. Après le *Te-Deum*, on reconduisit le vice-roi au palais.

Le 14 de juillet, Masaniello continua à faire mille extravagances : il courait à cheval par la ville, faisant emprisonner, donner la torture, et même couper la tête pour les causes les plus légères. Il alla prendre le vice-roi, et l'obligea de venir souper avec lui à Pausilype, où il s'énivra de manière à perdre encore plus la raison. Sa femme faisait de son côté des folies d'une autre espèce : elle alla voir la vice-reine avec la mère et les sœurs de Masaniello, vêtues d'étoffes riches et chargées de diamans, dans un superbe carrosse qu'on avait pris au duc de Maddaloni.

Masaniello avait des intervalles de bon sens : ce fut dans un de ces momens qu'il envoya dire au vice-roi qu'il voulait abdiquer le commandement. Cependant le 15 il continua ses folies : il fit dire à dom Ferrante Caracciolo, grand écuyer du royaume, que pour n'être pas descendu de carrosse lorsqu'il l'avait rencontré, il le condamnait à venir lui baiser les pieds dans le marché. Celui-ci le promit, mais il se sauva dans le château. L'insensé ne ménageait pas même le peuple, à qui il devait toute son existence, et ce fut la cause de sa ruine ; car dès-lors il dut être

facile à la cour de se défaire de lui, et Masaniello s'en apperçut d'avance.

Le 16 juillet, jour de la fête de notre Dame du Mont-Carmel, qui est la plus grande solemnité dans l'église du marché de Naples, Masaniello y alla pour entendre la messe, et lorsque l'archevêque entra, il alla au-devant de lui, et lui dit: monseigneur, je vois que le peuple commence à m'abandonner, et que l'on veut me trahir; mais je veux pour ma consolation et pour celle du peuple, que le vice-roi et tous les magistrats viennent aujourd'hui en pompe dans cette église. Le cardinal l'embrassa, loua sa piété et alla se préparer à dire la messe. Aussitôt Masaniello monta dans la chaire, et prenant un Crucifix à la main, se mit à haranguer le peuple qui remplissait l'église, à le conjurer de ne pas l'abandonner, rappellant tous les dangers qu'il avait bravés pour le bien public, et les succès qu'il avait eus. Puis, tombant dans une espèce de délire, il fit la confession de sa vie passée avec un ton de fanatique et de furieux, et exhorta les autres à imiter son exemple: sa prédication était si ridicule, et il y mêlait des choses si peu catholiques, qu'on ne l'écoutait plus, et l'archevêque engagea les pré-

tres à le prier de descendre. Il le fit et voyant qu'il perdait la confiance publique, il alla se jeter aux pieds de son éminence, le priant de vouloir bien envoyer son théologien au palais, pour porter au vice-roi l'abdication. Le cardinal le lui promit, mais comme Masaniello était tout en sueur, on le conduisit dans une chambre du couvent pour changer de linge : après s'être reposé, il se mit à un balcon qui donnait sur la mer; mais un instant après, il vit venir à lui plusieurs gens qui étaient entrés par l'église, et qui l'appellaient; il alla au devant d'eux, en disant : Mes enfans, est-ce moi que vous cherchez? me voici! On lui répondit par quatre coups d'arquebuse; et il tomba mort. On eut bientôt dissipé une populace qui n'avait plus de chef. L'on porta sa tête au bout d'une lance jusqu'au palais du vice-roi, sans éprouver la moindre résistance de la part du peuple. Mais le vice-roi, ayant voulu abuser de cette heureuse circonstance, Masaniello fut tiré du tombeau, et après deux jours d'exposition, on l'enterra avec les honneurs de capitaine général.

Le peuple de Naples continua de s'agiter pendant plusieurs mois; il publia un

manifeste pour obtenir du secours des puissances étrangères. Henri de Lorraine duc de Guise, avait été obligé de quitter la France, et s'était retiré à Rome au mois de septembre de l'année 1647; il conçut le projet de profiter des troubles de Naples pour en chasser les Espagnols, y établir la forme républicaine de la Hollande, et s'en faire vice-roi, en se mettant à la tête du peuple contre les espagnols. En effet, il fit la conquête du royaume de Naples, et fut quelque tems le général du peuple, après la mort du prince de Massa, arrivée le 21 octobre 1647. C'était dans le *Torrione del Carmine* qu'il logeait, les autres châteaux étant occupés par les Espagnols: il s'établit et se fortifia aussi devant l'église de St. Jean à Carbonara; il avait même attiré à lui beaucoup de noblesse, et ses affaires étaient très-avancées, lorsque les Espagnols, profitant d'une absence qu'il fut obligé de faire, surprirent le *Torrione* et les postes du duc de Guise: il fut même arrêté près de Caserte, en se retirant pour aller joindre d'autres troupes qui étaient dans son parti; on le conduisit en Espagne, et tous les troubles finirent.

Les rois d'Espagne ayant continué à posséder ce royaume, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, alla prendre possession de Naples en 1702 : il le conserva pendant six ans ; mais en 1707, le général comte de Daun s'empara du royaume de Naples au nom de l'empereur Joseph, et la branche de la maison d'Autriche qui regnait en Allemagne, conserva ce royaume, lors même que la maison de Bourbon fut établie en Espagne : car par le traité, signé à Baden le 7 septembre 1714, on céda à l'empereur Charles VI le royaume de Naples et de Sardaigne, les Pays-Bas et les duchés de Milan et de Mantoue, comme partie de la succession de Charles II, roi d'Espagne.

La division regnant toujours entre l'Espagne et la maison d'Autriche, l'empereur Charles VI fut obligé par le traité conclu à Utrecht, de ceder la Sicile à Victor Amedée, duc de Savoie. Philippe V, roi d'Espagne, la reprit sans beaucoup de peine en 1718 ; mais par le traité fait en 1720, il céda à Charles VI tous ses droits sur cette île : l'empereur fut reconnu par toutes les puissances pour roi des deux Siciles, et le roi Victor fut obligé de se contenter de la Sardaigne au lieu de la Sicile qu'il avait eue. Le duc

d'Orléans, régent de France, qui était mécontent de lui, eut beaucoup de part à ce changement peu favorable au roi de Sardaigne.

Mais lorsque la guerre eut été déclarée entre l'empire et la France, en 1733, à l'occasion de la couronne de Pologne, la France ayant pris le Milanais, dom Carlos fils du roi d'Espagne, et déjà duc de Parme, s'empara du royaume de Naples et de Sicile, en 1734; et il lui fut assuré par le traité de Vienne, fait en 1736, comme le duché de Lorraine à la France, Parme et Milan à l'empereur Charles VI, la Toscane au duc de Lorraine, et les villes de Tortone et de Novare au roi de Sardaigne.

Naples commença pour lors à voir son souverain habiter dans ses murs : avantage dont cette ville avoit été privée depuis deux siècles. Dom Carlos, ou Charles III, eut la félicité de jouir de cette nouvelle domination; il réforma les abus, fit des réglemens sages, établit le commerce avec les Turcs, décora sa capitale par de magnifiques édifices, et fit aimer son regne à ses sujets : il a protégé les lettres et les beaux arts, comme on peut en juger par les travaux faits à *Herlanum* et à *Pompei*, et par le soin qu'il

a pris d'en conserver les précieux monumens : il a cherché d'exercer les artistes habiles par l'entreprise immense du palais de Caserte : enfin Naples a été, sous son regne, plus tranquille qu'on ne l'avait jamais vue.

La guerre de 1741 pour la succession de l'empereur Charles VI, ne mit point d'interruption dans ses travaux utiles pour le bonheur de ses sujets. Quoique les Anglais eussent paru devant Naples, en 1742, avec une flotte formidable, et qu'ils eussent forcé le roi de signer sur le champ la promesse de ne point agir contre les intérêts de la reine de Hongrie, il ne crut pas cependant devoir refuser des secours aux Espagnols qui, après la bataille de Campo-Santo, se retirèrent vers ses états. Il se mit lui-même à la tête de l'armée qu'il leur conduisit. Mais le théâtre de la guerre fut bientôt transporté à l'autre extremité de l'Italie, et le roi resta tranquille.

Ferdinand VI roi d'Espagne, et frère aîné du roi de Naples, mourut en 1759; Charles III devant lui succéder de droit, remit le royaume de Naples et de Sicile à son troisième fils Ferdinand, réservant le second pour le trône d'Espagne, (l'aîné étant incapable de regner) et

il s'embarqua pour l'Espagne le 6 octobre 1759.

Ferdinand IV gouvernait paisiblement son royaume depuis 47 ans, lorsque Napoléon Bonaparte vint s'en emparer en 1806, et le donna à son frère Joseph: celui-ci ayant été mis ensuite sur le trône d'Espagne, Joachim Murat, beau-frère de Napoléon, vint le remplacer sur celui de Naples. Mais en 1814 Napoléon étant déchu du trône de France, François II, empereur d'Allemagne, recouvra le royaume de Naples en faveur de Ferdinand, qui reprit heureusement le gouvernement de son peuple et changea son titre de IV en I.

Les autres événemens qui ont marqué le long règne de Ferdinand I, roi du royaume des deux Siciles, sont trop récens, pour qu'on eut besoin de les rappeller à la mémoire des contemporains. Après sa mort arrivée en 1825 son fils François duc de Calabre est monté sur le trône avec le nom de François I.

IDÉE GÉNÉRALE

DE LA VILLE

DE NAPLES.

Il semblerait qu'après avoir vu Rom rien n'est capable, dans aucun endr de la terre, d'exciter la curiosité, et meriter l'attention des voyageurs. En e fet, où trouvera-t-on, en architectur quelqu'édifice comparable à la basiliq de St. Pierre? un ancien monument pl majestueux que le Panthéon d'Agripp et plus superbe que le Colisée? Où tro ver en sculpture tant de chef-d'œuvr anciens que dans les musées Pie Clém tin et du Capitole: dans les maisons campagne Albani et Lodovisi? Quell peintures pourront égaler le mérite celles que l'on admire dans les loges dans les chambres de Raphaël, dans l galeries Farnèse, de la Farnésine, D ria, etc.?

Cependant, quoique la ville de N ples semble n'offrir rien, dans aucun ces genres, qui puisse être mis en para



Pianta della Citta' di Napoli
1. Castel Novo.
2. Pizzo Falcone.
3. Chiesa di S. Maria di Piedigrotta.
4. Grotta di Pozzuoli.
5. Sepolcro di Virgilio.
6. Spiaggia di Mergellina.
7. Chiesa di S. Maria del Parto.
8. Piazza dello Spirito Santo.
9. Accademia Reale degli Studj.
10. Monte Oliveto.
11. Albergo de' Poveri.
12. Cattedrale di S. Gennaro.
13. Vicaria.
14. Chiesa del Carmine.
15. Torrione del Carmine.
16. Porta Capuana.
17. Ponte della Madalena.
Camaldoli
Strada per la Solfatara
Palazzo di Capo di Monte
Strada del Vomero
Castel S. Ermo
Chiesa di S. Martino
Borgo di Chiaja
Posilipo
Strada di Posilipo
Spiaggia di Chiaja
Villa Reale
Piazza delle Pigne
Strada Nova
Strada di Toledo
Strada di Carbonara
Palazzo Reale
Piazza del Castello
Strada di S. Lucia
Castel dell'Ovo
Porto
Molo
Piazza del Mercato
Strada di Poggio Reale
Fiume Sebeto
Strada delle


Palazz
Reale

lèle avec tout ce que je viens de citer ; j'ose néanmoins assurer les lecteurs, que cette ville est une des plus belles, des plus agréables et des plus intéressantes que l'on puisse désirer. C'est la nature même qui lui a fourni ce que l'art a cherché pouvoir donner aux autres. Si les artistes et les gens de lettres aiment à s'occuper des chef-d'œuvres originaux, c'est dans les environs de Naples qu'on trouve des villes entières qui sont tout-à-fait des monumens de la plus noble antiquité : c'est un Muséum en œuvre. Mais, sans oublier la ville, c'est ici que vous trouvez des positions charmantes.

On ne peut rien imaginer de plus beau ni de plus singulier à tous égards, que le coup-d'œil de Naples, de quelque côté qu'on la voie. Cette ville est située, au midi et à l'orient, sur le penchant d'une longue suite de collines, et autour d'un golfe de seize milles de largeur et d'autant de longueur, qui forme un bassin appellé *Cratère* par les Napolitains. Ce golfe est terminé des deux côtés par deux caps ; celui de Misène à droite, et le cap de Minerve à gauche. L'île de Capri semble fermer ce golfe. L'horizon paraît cependant entre elle et les caps, et laisse appercevoir l'immen-

sité de la mer. La ville semble couronner ce bassin superbe. Une partie s'élève au couchant en amphithéâtre sur les collines de Pausilype, Saint-Erme et Antignano; l'autre s'étend au levant dans un terrein plus uni, où l'on voit les maisons de campagne qui se suivent, depuis le pont de la Magdelaine jusqu'à Portici, où est le palais du roi, et, au-de-là, le mont Vésuve. C'est le plus beau coup-d'œil du monde, et tous les étrangers conviennent, qu'il n'y a rien de comparable à la beauté de ce site.

Il faut voir Naples du haut de la colline de St. Erme, où est la Chartreuse, et qui domine toute la ville, quoiqu'elle soit charmante de quelque côté qu'on se place. C'est pourquoi je ne suis point étonné que le peuple de Naples, enchanté de sa situation la plus heureuse, du climat le plus doux, de la fertilité des campagnes, de la beauté des environs et de la grandeur des édifices, dise dans son langage: *vedi Napoli e pò mori*, ce qui signifie, que quand on a vu Naples, on a tout vu.

En parcourant ses environs on va se promener sur le domaine des savants. Les volcans qui sont à gauche et à droite du grand prospectus de cette ville, je veux

dire la Solfatara et le Vésuve, les phénomènes de la nature, les desastres dont ils ont été les causes, les révolutions, les changemens qu'ils occasionnent journellement, les ruines des ville ensévelies sous leurs laves, celles de tant d'endroits fameux par les récits des historiens les plus célèbres, par les fables des anciens et les écrits des plus grands poëtes; tant de restes de la magnificence grecque et romaine; les débris enfin de plusieurs villes autrefois si renommées; tout fait que l'on regarde toute la côte de Naples jusqu'à Pouzol, comme les endroits les plus curieux et les plus intéressans de l'Italie.

Du côté du nord, Naples est environnée par des collines qui forment une espèce de couronne autour de la Terre de Labour, *Terra di Lavoro*, c'est-à-dire, des campagnes fertiles et célèbres que les anciens Romains appellèrent *Campania*, et qu'ils regardaient comme le pays le plus riche et le plus beau de l'univers.

Ces campagnes sont fertilisées par une rivière appellée *Sébéto*, qui descend des collines du côté de Nola, et se jète en partie dans la mer, après avoir passé sous le pont de la Magdelaine, à l'est de Naples. C'était autrefois un fleuve consi-

dérable, mais la grande éruption du Vésuve de 79, fit une si grande révolution à sa source, qu'il disparut entièrement. Quelque tems après il en reparut une portion dans l'endroit qui a conservé le nom de la *Volla*, espèce de petit étang à six milles de Naples, d'où l'on tire aussi de l'eau pour la ville. Le Sébéto, nommé vulgairement *Formello*, se divise en deux branches, dans l'endroit appelé *Casa dell'acqua* : une partie va à Naples dans les aqueducs, et le reste sert aux bains et à arroser les jardins.

La ville de Naples est très-bien fournie d'aqueducs et de fontaines, il y a deux grandes sources qui se distribuent par toute la ville. Les aqueducs qui passent sous le pavé des rues de cette ville, sont très-larges : ils ont servi deux fois à la prise de Naples.

L'aqueduc le plus ancien est celui qui conduit les eaux du pied du Vésuve, et qui s'avance de cinq milles dans la ville par un chemin couvert jusqu'à *Dogliolo*, et *Poggio Reale*, où Alphonse II forma sa superbe maison de plaisance. A la porte Capouane les eaux de cet aqueduc passent dans un grand canal à Ste. Cathérine à *Formello*, et s'étendent sur toutes les parties basses de la ville jusqu'au

Môle et au Château Neuf. En 1629 Alexandre Cimirello, célèbre mathématicien, et César Carmignano, noble napolitain, conduisirent à leurs frais la nouvelle eau du fleuve *Isclero* près Ste. Agathe des Goths, par un canal de 30 milles, qui, descendant par Maddaloni, Cancello, et Acerra, passe par *Capo di Chino*, entre ensuite à Naples par la porte de St. Janvier, et fournit à l'usage de la partie supérieure de la ville au pied de la colline de St. Erme. Dans les tems modernes on a réuni dans ce canal les eaux provenant de la *villa* royale de Caserte.

On croit que l'ancienne ville de Parthénope, ou *Neapolis*, était située dans la partie la plus septentrionale et la plus élevée de la ville actuelle, depuis *S. Agnello in Capo di Napoli*, jusques vers St. Géorge, St. Marcellin, et St. Séverin: élle était divisée en trois grands quartiers ou places, qu'on appellait la place haute, la place du Soleil, et celle de la Lune: elle venait enfin aboutir vers l'endroit où est la *Vicaria* et le *Mercato*. A l'égard de l'autre ville appelée *Paleopolis*, fondée par Hercule, suivant Diodore de Sicile, et qui en était très-voisine, on ignore sa situation.

La ville de Naples était autrefois entourée de très-hautes murailles, puisque nous savons qu'Annibal en fut effrayé, et n'osa pas en entreprendre le siège. Mais ensuite cette ville ayant èté ruinée, les murs furent étendus, et on la rebâtit avec plus de magnificence. Son enceinte est d'environ douze milles, car la ville s'étant continuellement agrandie dans la suite, elle n'a plus ni murs ni portes de dehors. Trois forts châteaux peuvent cependant servir à sa défense, ce sont, le Château de l'Oeuf, le Château Neuf et celui de Saint-Erme. La tour *del Carmine*, dont on a fait une espèce de forteresse, sert moins à défendre la ville qu'à contenir la populace. Le port de Naples est aussi défendu par quelques fortifications qui se trouvent sur les deux môles.

Cette ville se divise en douze quartiers, qui sont, celui de St. Ferdinand, de Chiaja, de Mont-Calvario, de l'Avvocate, de l'Etoile, de St. Charles à l'Arena, de la Vicaria, de St. Laurent, de St. Joseph Majeur, de Port, de Porte-neuve, et du Marché, ou Mercato.

On dit communément qu'il y a environ quatre cent cinquante mille habitans à Naple; c'est par conséquent la ville de l'Europe la plus peuplée, après Lon-

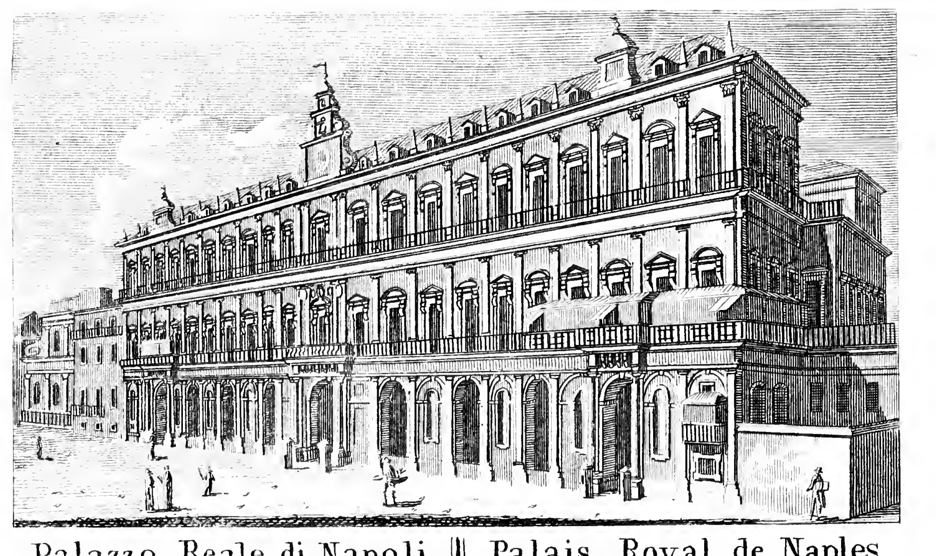
dres et Paris. Les classes indigentes, les *facchini* ou portefaix, et le bas peuple de cette ville en général, sur tout du côté du Mercato, sont confondus dans ce qu'on appelle *lazzaroni*, nom qui a donné lieu à bien des contes fabuleux parmi les étrangers.

Les rues de Naples sont pavées de piéces de lave que fournit le Vésuve. Ces rues ne sont ordinairement, pas bien droites, ni bien larges : la plus remarquable est celle de Tolèdo, elle est très large, et droite. Les places sont grandes, mais irrégulières, excepté celles du palais royal.

La plus grande partie des maisons, surtout dans les rues et les places principales de Naples, sont uniformes, et presque de la même hauteur, de cinq ou six étages, avec des balcons et des toits plats en forme de terrasses, sur lesquelles on va se promener. On ne trouve à Naples aucune fontaine publique ornée avec goût, comme on les voit à Rome ; néanmoins il y en a trois plus remarquables, dont l'une s'appelle de *Monteoliveto*, l'autre de *Medina*, la troisième est à côté du palais royal. Les églises, les palais et tous les autres édifices sont magnifiques et riches en ornemens, quoique l'archi-

tecture ne soit si belle, ni si majestueuse et imposante, que dans plusieurs autres villes de l'Italie, surtout à Rome. Mais, du nombre des églises, on y admire celle des Jésuites qu'on appelle *la Trinità Maggiore*, la chapelle du Trésor de St. Janvier, l'église de l'Oratoire de St. Philippe Neri, l'Annunziata, lo Spirito Santo etc., et surtout celle de St. François de Paule vis-à-vis l'hôtel du roi.

On compte à Naples environ trois cents églises, dont quarante huit sont paroisses. On y trouve un grand nombre de palais et plusieurs édifices publics, parmi lesquels 37 maisons pour les pauvres enfans et les vieillards des deux sexes, plusieurs hôpitaux et autres pieux établissemens. Je me contenterai, cependant, d'indiquer succinctement aux voyageurs tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette grande ville.



Palazzo Reale di Napoli || Palais Royal de Naples.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF DE NAPLES.

PREMIÈRE JOURNÉE.

PALAIS ROYAL.

Les anciens rois de Naples habitèrent d'abord dans le château appellé *Castel Capuano*, qu'on nomme aujourd'hui *la Vicaria*; ensuite dans le Château Neuf; ils résidèrent aussi quelquefois dans celui de l'Oeuf où mourut Alphonse II d'Aragon, en 1458. Le vice-roi Pierre de Tolède, sous Charles V, fut le premier qui entreprit de faire bâtir un palais pour la résidence du souverain : il fit construire ce qu'on appelle actuellement *Palazzo vecchio*, qui est du côté du théâtre de St. Charles, et qui communique avec le Château Neuf, où Charles V logea, et où l'on voit encore, au-dessus du portail, l'aigle à deux têtes.

Ensuite le comte de Lémos, qui etait vice-roi de Naples, en 1600, y fit ajouter le grand bâtiment, qui donne sur une

très-grande place, située au commencement de la rue de Tolèdo. La belle architecture de ce palais est de Dominique Fontana, comasque : la façade a environ 422 pieds de longueur ; elle est à trois ordres d'architecture, ornés de pilastres doriques, ïoniques et corinthiens : dans le premier ordre il y a trois grandes portes ; celle du milieu est decorée de quatre belles colonnes de granit, qui soutiennent un balcon, les autres en ont deux. Dans le second et troisième ordre, qui forment deux appartemens, sont 42 croisées, ou balcons. Tout l'édifice est couronné par un magnifique entablement, au-dessus duquel est un clocher avec son horloge. La cour est environnée de 2 rangs de portiques l'un sur l'autre, auxquels conduit un escalier magnifique, commode et très-large, orné de deux figures colossales de l'Èbre et du Tage.

L'un des bras de l'escalier conduit à la chapelle royale : et l'autre aux appartemens royaux. La chapelle est magnifique et ornée d'un grand portique intérieur, avec des loges au-dessus, enrichies de *Scagliola*, et de dorures. Le grand autel, ainsi que son tabernacle et les deux portes à côté de l'autel, sont garnis de pierres dures, parsemées de

bronzes dorés : tout cela appartenait à l'église de Ste. Thérèse des carmes déchaussés. La statue de la Conception qu'on y voit, est du chev. Fansaga. Il y a encore d'autres pièces de sculpture, ainsi que des peintures de Jacques del Po.

Les appartemens royaux se distinguent par des tapisseries, des décorations et par un ameublement aussi riche que plein de goût : ils contiennent en outre beaucoup de chefs-d'œuvres de peintures, modernes et antiques, d'histoire et de paysage. La grande salle, nommée des vice-rois, est ornée des portraits de tous ceux qui ont gouverné ce royaume, faits par le chev. Massimo Stanzioni et Paul de Matteis.

Au premier étage, le long de l'aile qui regarde le midi, il y a une superbe terrasse, pavée de marbre, embellie de platebandes, ombragée de berceaux, d'où l'on voit le Vésuve, et une partie du golfe et de ses environs.

Au-dessous de cette terrasse se trouve la *Darsena*, la fonderie des canons, un petit chantier, l'arsenal et d'autres établissemens de marine.

Par un escalier, en forme de pont couvert, on descend des appartemeus ro-

yaux jusqu'au bord de la mer où l'on conserve les yachts et les barques du roi.

La place devant la façade du palais deviendra encore plus belle, lorsque l'église en l'honneur de St. François de Paule, sera terminée. C'est un temple en forme ronde, d'où partent deux portiques demi-circulaires, à colonnes. Le chevalier Bianchi architecte qui a fait le plan en dirige la construction.

Deux palais de bonne architecture embellissent encore cette place, dont la figure géométrique décrit un demi-cercle joint à un rectangle. Le palais, qu'on voit à gauche, vers le sud, a été élevé sur l'emplacement du couvent des cordeliers qu'on appellait *la Croce di Palazzo*, et duquel n'y reste que l'église attachée au même palais, qui a été destiné au séjour des princes de la famille royale. A côté de celui-ci il y avait un conservatoire de filles sous le titre de Ste. Marie de la *Solitaria*. L'église n'existe plus, mais le conservatoire est maintenant le siège de diverses branches de l'administration publique et de la nouvelle consulte d'état.

L'autre palais, qu'on voit à droite, a été construit sur le même lieu, où l'on admirait la belle église du Saint-Esprit,

Santo Spirito di Palazzo, avec un couvent des RR. PP. Dominicains.

La distance du palais royal à l'extrémité de la place, est de 680 palmes; et celle des deux palais latéraux, de 644 palmes.

Du côté droit du palais royal, où est le palais vieux, se trouve le

THÉATRE DE SAINT CHARLES.

NOTICE DES AUTRES.

La grandeur et la beauté de ce théâtre le rendent le plus remarquable de l'Italie. Il fut construit sous Charles III en 1737, d'après le plan du chevalier Medrano, qu'Ange Carasale exécuta en 270 jours. Mais un incendie ayant grandement endommagé ce théâtre en 1815, on a été obligé de le rebâtir presqu'à neuf; et ce grand ouvrage a été achevé dans la même année sous la direction de l'architecte Nicolini. Cet édifice a 68 pieds de longueur, sur 133 de largeur, sans compter la façade, qu'on y a ajoutée en dernier lieu. Ses escaliers sont commodes, et ses corridors très-vastes. Le parterre a 78 pieds de longueur sur 70 de large. Le fond du théâtre a 97 pieds de longueur sur 50 de large. Il contient six rangs de loges: le

premier rang est composé de 24 loges, et les autres de 26. Elles sont si grandes, qu'elles peuvent contenir jusqu'à 12 personnes.

Outre ce théâtre, on rencontre, sur la place du Château Neuf, celui appellé *del Fondo*, qui est de médiocre grandeur, mais bâti avec élégance.

Sur la même place du Château Neuf sont aussi les petites théâtres de *San Carlino* et de la *Fenice*, fort courus par le peuple.

Le théâtre Neuf est placé au-de-là de la rue de Tolèdo; et celui des Florentins en-de-ça tout proche de l'église de St. Jean des Florentins, qui lui a donné le nom. Il a été rebâti dans le goût moderne, en 1779: il est à cinq rangs, composés chacun de quinze loges: on y donne des opéras et des pièces en prose.

Enfin le théâtre de St. Ferdinand est situé à *Ponte Nuovo* dans un des fauxbourgs de Naples; c'est le plus grand, après ceux de St. Charles et *del Fondo*, mais moins fréquenté par le beau monde.

En allant à droite du théâtre de St. Charles, on trouve d'abord la

PLACE DU CHATEAU NEUF.

Cette place appellée par les Napolitains *Largo del Castello*, est la plus grande de Naples : elle a été formée aux dépens d'un grand nombre des maisons, et d'autres édifices, dont quelqu'un a été enterré pour le nivellement de la rue *Medina* qui y aboutit. Parmi ces derniers il faut remarquer l'église *dell'Incoronata*, à laquelle on montoit autrefois par plusieurs marches, et laquelle est actuellement au-dessous du niveau de la place, élevée par les décombres. Cette place est ornée d'acacias et de plusieurs fontaines, dont la plus remarquable est la fontaine Medina : c'est au milieu d'un grand bassin que s'élèvent quatre satyres portant une grande conque marine, au-dessus de laquelle sont quatre chevaux marins qui soutiennent Neptune, le trident à la main, jetant de l'eau par les trois pointes du trident. Cette fontaine, qui est la plus belle de Naples, fut faite du tems du comte d'Olivarès et placée par les vice-rois d'abord à l'arsenal, ensuite sur le bord de la mer, et enfin le duc Medina de las Torres la plaça où elle est actuellement : il fit faire les ornemens extérieurs et les lions qui l'accompagnent, sur les dessins du Fan-

saga, et lui donna son nom. Presqu'au milieu de la place, sur le bord du fossé, on y voit une autre fontaine, appellée *degli Specchi*, des miroirs, car il y a des jets d'eau et des cascades qui forment comme des miroirs.

Le principal édifice de cette place et celui dont elle prend sa dénomination, est le

CHATEAU NEUF.

Par une galerie portée par des arcades, on passe du palais royal au fort, qui peut servir de retraite en cas d'émeute. Il est situé sur le bord de la mer, et vis-à-vis du môle, auquel il sert de défense. Le massif du milieu, et les hautes tours dont il est flanqué, furent bâtis sur les dessins de Jean Pisano, vers l'an 1283, par Charles d'Anjou, qui y établit sa résidence, au lieu du château Capuano qui n'était pas trop sûr. Les fortifications extérieures qui forment un carré de près de deux cents toises en tout sens, furent commencées par Alphonse I d'Aragon, vers l'an 1500, continuées par Gonzalve de Cordoue, et achevées par Pierre de Tolède, vers l'an 1546, qui y ajouta deux grands bastions.

Après avoir passé les premières fortifications de ce château, on trouve vers l'ouest, à gauche d'une espèce de place d'armes, entre deux tours, l'arc de triomphe élevé par la ville de Naples, lors de l'entrée du roi Alphonse. Il est tout en marbre, orné de beaucoup de statues et bas-réliefs d'un travail médiocre, représentant les actions de ce roi: cet ouvrage est du chev. Pierre de Martino de Milan, qui était architecte du roi Alphonse. C'est un monument précieux pour l'histoire des arts, parce qu'il s'en trouve très-peu de ce siècle dans toute l'Enrope.

Près de-là est une porte de bronze, ornée de bas-réliefs, où sont représentés les exploits du roi Ferdinand I d'Aragon. On entre ensuite dans la place d'armes, où l'on trouve l'église de Ste. Barbe, ornée de marbres et de peintures. A droite de cette église est un bel escalier qui conduit dans la salle d'armes, que le vice-roi Pierre de Tolède fit disposer, et qu'il pourvut de toutes les armes nécessaires pour vingt milles soldats. C'est dans cette salle que St. Pierre Célestin renonça à la papauté en 1294; et où les rois d'Aragon donnaient des spectacles magnifiques. Indépendamment de plusieurs édifices dont Ferdinand I a enrichi ce château, il y a

encore fait construire une salle plus vaste et capable de contenir 60 mille armes. Ce château a aussi un arsenal de dépôt, une fonderie de canons, les écoles pour l'artillerie, des quartiers, des logemens pour les officiers etc. On y voit plusieurs grosses pièces d'artillerie portant les armes du duc de Saxe, auquel elles furent prises par Charles V. Comme ce château servait autrefois d'habitation aux souverains, on n'est pas étonné d'y voir un air de grandeur qui ne se rencontre pas dans les forteresses ordinaires. On croirait que c'est une petite ville: il peut aisément contenir une garnison de trois mille hommes.

A côté de ce château est placé le

PORT DE NAPLES.

C'est un carré d'environ cent cinquante toises en tout sens; et il est défendu par un grand môle qui le ferme à l'occident et au midi. Ce môle a éte construit par Charles II d'Anjou, en 1302; et ensuite augmenté par Alphonse I d'Aragon: mais on doit sa dernière perfection à Charles III qui en 1740 le prolongea de 250 pieds, vers l'orient, ce qui met le port à l'abri du sud-est ou sirocco. La tour de la lanterne y fut rebâtie en 1646. Il y a une fontaine au milieu du môle qui est

terminé par un très-bon fort. La promenade de ce môle est très-agréable et très-fréquentée.

Le port est petit, et ne pourrait contenir que quatre vaisseaux de quatre-vingt canons, avec des frégates, des chébecs et des tartanes: mais la rade, entre la darse et le château de l'Oeuf est très-vaste et pourroit servir à former un second port très-sûr.

En revenant sur la place du Château Neuf, se présente de face l'

ÉGLISE DE SAINT JACQUES DES ESPAGNOLS.

Ce bâtiment fut érigé en 1540 par le vice-roi Pierre de Tolède, d'après le plan de Ferdinand Manlio. L'église renferme beaucoup d'ornemens en marbre et plusieurs peintures, parmi lesquelles on y remarque encore un tableau d'André del Sarto encadré sous une glace et placé sur l'un des autels. Il y a aussi plusieurs tombeaux dont le plus estimé est celui du vice-roi fondateur, situé dans le chœur. C'est un des plus beaux ouvrages de Jean Marliano de Nola. Deux autres mausolées sont placés sous le nouveau portail de l'église du côté *del Largo del Castello* qui existaient dans la ci-devant église de

la Conception de Toledo, sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui l'angle sud-ouest de toute l'île du vaste édifice des ministères.

C'est depuis l'an 1816 qu'on a donné exécution au grand projet de réunir dans ce grand bâtiment isolé toutes les secrétaireries d'état, avec toutes les branches des finances et du commerce. Après l'église de St. Jacques que nous venons de visiter, suivait immédiatement la banque publique, et un hôpital militaire qui s'étendaient jusques sur la rue Toledo; de l'autre côté il y avait l'église de la Conception avec un couvent de dames, dont l'étendue prenait l'autre moitié, depuis Toledo jusqu'à l'angle qui regarde le château. L'église de St. Jacques et la banque ont été conservées avec quelque changement que l'ordre de l'architecture exigeait, l'hôpital a subi un nouvel arrangement, mais l'église et le couvent de la Conception ont disparu de leurs fondemens. Tout cela a été transformé en un seul et vaste corps de bâtisse, dont toute la façade du côté de Toledo est déjà occupée par le ministère des finances; une fois achevé, il disputera sa primauté aux plus superbes et principaux ornemens de la ville.

En revenant au théâtre de St. Charles on y voit presque vis-à-vis l'

ÉGLISE DE SAINT FERDINAND.

Cette belle église, autrefois appartenante aux jésuites, a été bâtie aux frais de la comtesse de Lémos, vice-reine de Naples. La façade fut faite sur le dessin du chev. Cosmo. Les peintures de la voûte et de la coupole sont regardées comme le plus grand et le plus bel ouvrage à fresque de Paul de Matthéis. Les statues de David et de Moïse, que l'on voit dans une des chapelles, sont de Vaccaro; et le tableau sur l'autel est de Solimène.

Par la rue qui est presque vis-à-vis du palais royal, on monte à

PIZZO-FALCONE.

On croit que cette colline qui s'appellait anciennement *Echia* fut nommée *Lucullana*, parce qu'elle était occupée en partie par les jardins et par le palais de Lucullus: d'autres supposent que ce palais était précisément à l'endroit où est le château de l'Oeuf. On dit que cet emplacement étoit alors réuni, et que la séparation qu'on y voit actuellement, a été faite par un tremblement de terre. Sur le sommet de cette colline il y a un grand

palais, et une caserne pour la garde royale; et en parcourant les rues jusqu'au pont de Chiaja, on y trouve des églises, des monastères, des conservatoires, des collèges, etc.

L'église nommée *la Nunziatella*, qui appartenait d'abord aux jésuites, fut rebâtie en 1730 d'après le plan de Ferdinand Sanfelice. Elle est ornée de marbres, de stucs dorés, et de peintures des artistes napolitains les plus célèbres de cette époque. Parmi ces tableaux on y remarque l'ouvrage de Pacecco de Rosa, disciple du chev. Massimo. Sa voûte présente un tableau à fresque de François de Mura.

La grande maison attenante à cette église est occupée par le royal collège militaire, auquel vient d'être réunie l'école militaire qui étoit autrefois à St. Jean de Carbonara.

Peu loin de-là, on voit la grande église de Ste. Marie des Anges des pères théatins, érigée en 1600 sur le plan du père François Grimaldi. Elle a trois nefs, et des ornemens de marbre et des peintures du chev. Massimo, de Giordano, de Paolo de Mattéis, d'André Vaccaro, de Solimena, et d'autres peintres napolitains.

Près de cette église, la colline de Pizzo-Falcone communique avec celle plus élevée de St. Erme par le moyen d'un pont appellé *Ponte di Chiaja*, sous lequel est la rue du même nom.

A peu de distance, on trouve l'église de St. Charles *alle Mortelle*, ainsi nommée à cause des myrthes qui couvraient autrefois la campagne au bas du mont St. Erme. Cette église, ainsi que le couvent, fut fondée par les pères barnabites en 1616. La chapelle de St. Liboire contient un beau tableau du Giordano.

Dans le couvent on a établi une école ou académie de dessin, de gravure de planches, et de pierres dures. En reprenant la route vers Toledo on peut s'arrêter un moment pour voir le nouvel établissement de l'imprimerie royale dans l'ancien couvent du *Rosariello di Palazzo*, laquelle, par les soins de S. E. le ministre de la maison royale Ruffo, a été élevée au dégré le plus florissant que jamais. On a remplacée la paroisse de *S. Anna di Palazzo*, qui n'a guère tomba, avec l'église de ce même couvent dans laquelle on voit divers tableaux du Zingaro, de Francesco Curia, de Luigi il Siciliano etc.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF
DE NAPLES.

SECONDE JOURNÉE.

En descendant de la caserne à Pizzo-Falcone vers la mer, on arrive au quartier de Ste. Lucie, qui est le mieux habité, le plus commode par son voisinage de la cour, et le plus agréable par sa position avancée sur le golfe, qui permet de le découvrir en entier. On l'appelle de Ste. Lucie, à cause de la petite église de cette sainte qu'on y a trouvée: elle est très-ancienne, et renferme des beaux tableaux anciens.

Auprès de cette église suit une place, où l'on vend du poisson, et laquelle était ornée de plusieurs fontaines dont il n'y existe que le squelette; toutefois la première, qui est au-de-là de l'église de Ste. Lucie, ayant la statue du fleuve Sébète, est remarquable pour son style, aussi bien que la dernière, qui est vis-à-vis de Ste. Marie *della Catena*, ouvrage de

Domenico d'Auria écolier de Jean de Nola.

Dans cet endroit sont deux sources d'eau minérale, acidule et sulphureuse, employée dans plusieurs maladies: ces eaux viennent par la colline de Pizzo-Falcone, et sortent du côté de la mer. Les Napolitains en font un grand usage.

Après la place de Ste. Lucie, est un beau quai, qui va se réunir à celui de *Chiaja*, où commence la délicieuse promenade. On appellait, au moyen âge, cette contrée *Eple* ou *Ecle*, du nom de la colline audessous de laquelle elle s'étend, nommée *Echia*, aujourd'hui *Pizzofalcone*; mais il est long-tems qu'on l'appelle *Chiatamone*, mot vulgaire dérivé de l'ancien *Platamone*, nom d'une illustre famille de Salerne qu'on croit avoir ici établi sa demeure, environ le XII siècle. On a dit aussi que le mot *Chiaja* soit dérivé du latin *plaga*, *ora maritima*; mais il nous semble que ce soit peut-être le même ancien *Echia* qui en renferme l'origine, déguisée en *Chiaja* par les Napolitains. Dans ce quartier et dans celui de *Chiaja* qui le suit, on y trouve plusieurs auberges, où logent presque tous les voyageurs, comme à Rome dans la place d'Espagne. Les meilleurs auberges nommés

villa di Londra, *villa di Roma*, *Crocelle*, *hôtel de Suède*, *de la Grande-Bretagne* etc. sont tous situés le long de la mer, depuis Ste. Lucie jusqu'à la promenade susdite.

Vers la fin de ce quartier, on trouve le

CHATEAU DE L'ŒUF.

On entre dans ce château par un grand pont, qui fait une saillie de 230 toises dans la mer. Comme nous l'avons dit ci-dessus, il tenait d'abord à la colline de *Pizzo-Falcone*, mais ensuite il en fut détaché soit par un tremblement de terre, soit qu'il eût été aplani à dessein, comme il paraît plus probable, pour prolonger la ligne de cette rue jusqu'à l'autre rivage. Cette île est appellée *Megaris* par Pline, et *Megalia* par Stace. Selon nos antiquaires, le célèbre et riche Lucullus, consul romain, y avait une maison de plaisance, c'est pourquoi ce château a conservé long-tems le nom de *Castrum Lucullanum*. C'est-là que le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, fut relégué par Odoacre roi des Hérules et premier roi d'Italie, l'an 476. Guillaume I, second roi de Naples, y fit construire un palais en 1154, qui fut ensuite fortifié et mis en état de défense par

l'empereur Frédéric II en 1221. On y voit une inscription en l'honneur du vice-roi François Bénavidès, qui y fit ajouter quelques ouvrages, en 1693.

Un peu plus loin d'ici, commence la

VILLA ROYALE DE CHIAJA.

On trouve, dans le quartier de ce nom, un quai plus vaste, plus aëré, et plus agréable que celui de Ste. Lucie: il s'étend jusqu'à Pausilype, et auprès de mille toises de long sur 97 de large. Ferdinand I a profité de la situation magnifique de ce quartier, pour y former une *villa* royale qui fut commencée dès l'an 1779. La nature et l'art ont rendu cet endroit un des plus délicieux de l'Europe. Il est divisé en cinq allées: celles du milieu sont formées par des arbres d'acacia, et les latérales vers la mer d'arbres d'yeuse. L'allée du milieu, et celles des côtés sont destinées à la promenade: il y a de côté et d'autre des fontaines, des statues, des citronniers, des orangers et des parterres parsemés de rosiers, de myrthes, et de plantes de toute espèce. Ces allées sont bordées de bancs de pierre, et garnies de superbes colonnes de lave, déstinées à supporter des lanternes.

La *villa* royale finit aujourd'hui par un jardin anglais, de la longueur de la promenade même, orné d'arbres de toute sorte, avec des allées, des gazons, de petits sentiers tortueux. Il y a aussi une plate-forme demi-circulaire, d'où l'on jouit d'une vue superbe.

Les fontaines qui décorent cette promenade sont ornées de figures, de Tritons, de Nayades; sur celle qui est au milieu de la promenade, on admire une belle tasse de granit.

Cette promenade est bordée d'une longue balustrade de fer et de pilastres. A son entrée sont des maisons contenant des cafés, des billards et des salles à manger.

Entre cette *villa* royale et le rang de maisons vis-à-vis, passe la grande rue pour les voitures, qui s'étend ensuite jusqu'à la grotte de Pausilype: il y a dans cette rue plusieurs églises et de beaux palais, dont le plus considérable est celui de Cellamare ou de *Francavilla*; sa situation, sur le penchant de la colline, est des plus agréables, et il contient les plus beaux jardins de Naples.

La rue du rivage de Chiaja se divise en deux parties, dont l'une conduit à la grotte de Pausilype, et l'autre à Mergellina le long de la mer, où l'on trouve une

délicieuse promenade, qui a été prolongée dernièrement jusqu'au sommet de Pausilype, d'où l'on jouit d'une superbe vue, aussi du côté du golfe de Pouzol.

En allant de Chiaja tout droit vers la grotte de Pausilype, on voit à la main gauche l'

ÉGLISE DE SAINTE MARIE DE PIÊDIGROTTA.

Elle est ainsi appellée, à cause du voisinage de la fameuse grotte de Pausilype, percée au travers de la montagne pour aller à Pouzol, dont nous parlerons dans la suite. Cette église fut bâtie en 1353 par la dévotion de trois personnes, qui assurèrent avoir eu un songe miraculeux, le 8 de septembre, dans lequel il leur avait été ordonné de faire bâtir cette église. Elle est petite, et il y a quelque beau tableau; mais la dévotion que les Napolitains ont pour l'image de la Vierge qu'on vénère sur le maître-autel, y attire tous les jours une quantité de monde. Elle est servie par les chanoines réguliers de St. Augustin.

On y célèbre une fête solemnelle le 8 de septembre. Le roi s'y rend ce jour-là avec toute la famille royale en grand cortège, pour y vénérer la sainte image: cet-

te cérémonie devient encore plus brillante par la présence des troupes rangées en parade le long de la rue de Chiaja, et la foule immense du peuple qui accourt même des villages voisins, pour jouir des agrémens de cette fête, sans contredit la plus magnifique de Naples.

La délicieuse colline qui couronne la capitale de ce côté, s'appelle

PAUSILYPE.

C'est la même dénomination que cette colline avait du tems de Pline. Pausilype est un mot grec, qui signifie *cessation de tristesse*, nom qui répond très-bien à la beauté de sa situation; il y avait des maisons de plaisance de Marius, de Pompée, de Virgile, de Cicéron et de Lucullus.

Un peu plus avant que l'église de Ste. Marie de Piedigrotta, se trouve la

GROTTE DE PAUSILYPE, APPELLÉE DE POUZOL.

C'est un chemin creusé au travers de la colline de Pausilype, sur une longueur, à-peu-près, d'un tiers de mille, d'une hauteur de 28 toises et d'une largeur pour deux voitures. Cette grotte fut commencée probablement pour en tirer de la pierre et du sable, et continuée ensuite pour

abréger et faciliter le chemin de Pouzol à Naples, qui passait autrefois par-dessus la colline. Strabon et Senèque ont donné la description de cette grotte, sans faire aucune mention de son auteur. Varron paraît l'attribuer à Lucullus. Il est très-probable qu'elle fut faite par les Napolitains et par les Cumains à l'effet d'établir une communication plus libre entr'eux. Elle est toute pavée de pierres du Vésuve ; et on y trouve une petite chapelle creusée dans la montagne.

On doit observer cependant que cette grotte n'a plus aujourd'hui ni son ancienne forme, ni le même niveau qu'autrefois. L'ouverture qui donne vers la ville de Naples, formée d'une arche réticulaire, est beaucoup plus élevée que l'ouverture opposée, vers Pouzol. Indépendamment de cela, on observe encore dans le haut de ses côtés, des traces très-anciennes, produites par le mouvement des roues, et une incavation dans le côté droit, que l'on dit avoir été l'antre dédié à Priape. D'après ce que nous venons de dire, il paraît évident que la grotte *Puteolana* devait anciennement être beaucoup plus sombre et bien plus incommode pour les voyageurs qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cette nouvelle situation de la

grotte, jointe à deux soupiraux ouverts sur le sommet de la montagne, laissent une entrée plus libre à l'air extérieur de la grotte, ce qui en rend le passage bien plus commode et plus agréable. Ce n'est pas sans raison que Sénèque s'est plaint lorsqu'il fut obligé de traverser cette grotte. » *Totum athletarum fatum mihi illa die perpetiendum fuit, a ceromate nos haphe excepit in Crypta Neapolitana. Nihil illo carcere longius, nihil illis faucibus obscurius....* Il dut essuyer les deux malheurs des athlètes, qui se frottaient avec de l'huile *ceromate* (faisant allusion à la boue qu'il trouva d'abord sur la route entre Bayes et Pouzol) et se couvraient ensuite de sable (*haphe*), représenté par la poussière de la grotte, qui alors n'était pas pavée comme aujourd'hui. Elle se trouvait dans le même état du tems du roi Robert, comme nous le dit Pétrarque dans la description qu'il en fait; et elle n'éprouva aucun changement jusqu'à Alphonse I, qui la fit abaisser du côté de Naples, comme l'annoncent encore les empreintes des roues existantes dans le niveau plus bas, ainsi que plusieurs petites chapelles faites à cette occasion. L'entrée de la grotte se trouvait par ce moyen beaucoup plus éclairée, mais il fal-

lait toujours monter et souffrir la même poussière pendant tout le chemin. La gloire d'une plus noble entreprise était réservée au vice-roi Pierre de Tolède, qui, lors de sa résidence à Pouzol, où il avait bâti une magnifique maison de plaisance, fit porter la profondeur de cette grotte jusqu'au pied de la montagne, et l'élargit de manière à recevoir deux voitures de front. Depuis cet abaissement, la direction de la grotte est devenue tellement horizontale, que vers la fin d'octobre le soleil couchant y tombe et l'éclaire dans toute sa longueur.

Au-de-là de cette grotte est un petit faux-bourg appellé *Fuori Grotta*, qui fait partie du quartier de Pausilype.

L'endroit au-dessus de la grotte, où était l'ancienne route, présente encore les ruines d'un ancien aqueduc.

On voit encore sur cette même colline, au-dessus de l'entrée de la grotte de Pausilype, les débris du

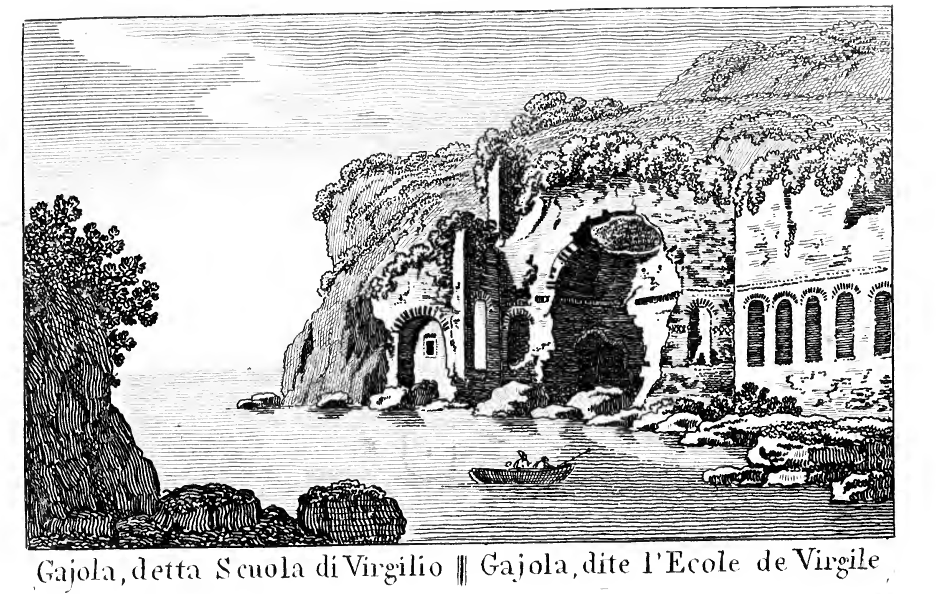
TOMBEAU DIT DE VIRGILE.

Le lieu du tombeau de ce poëte célèbre se trouve indiqué d'une manière précise par Ælius Donatus, célèbre grammairien du IV siècle, qui dit dans sa vie de Virgile, que ses cendres furent transférées,

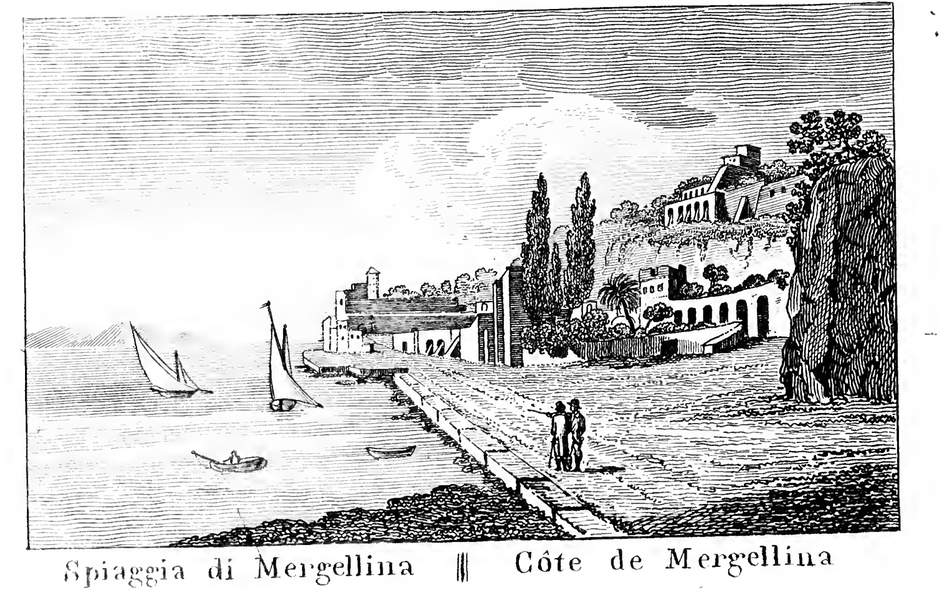
par ordre d'Auguste, à Naples, qui avait été son séjour plus favori; et elles furent placées sur la route de Pouzol, *intra lapidem secundum*, c'est-à-dire, avant le second mille. P. Stace, poëte du premier siècle, parle aussi de ce tombeau; et les passages de ces deux écrivains pourraient être appliqués à cette ruine qui en porte le nom. On prétend qu'au milieu de ce monument se trouvait l'urne sépulchrale, soutenue par neuf petites colonnes de marbre blanc, présentant ce distique:

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope: cecini pascua, rura, duces.

Il se conserva dans cet état jusqu'à l'an 1326, comme dit Villani dans sa cronique ch. 28, mais qui n'existait plus, même de son tems. Il n'y existe, donc, plus aucune trace aujourd'hui, ni de l'urne, ni des colonnes; on voit seulement quatre murailles soutenant une voûte en forme de coupole, avec trois fenètres; le tout est fait en tuf. Sa forme extérieure est semblable à celle d'une tour, que les ornemens de verdure d'alentour rendent pittoresque. Il semble que ce soit un ancien *columbarium* inconnu, mais un des plus simples de ceux qu'on peut voir.



Gajola, detta Scuola di Virgilio ‖ Gajola, dite l'Ecole de Virgile



Spiaggia di Mergellina ||| Côte de Mergellina

En descendant du tombeau de Virgile, on trouve sur la plage de *Mergellina*, l'

ÉGLISE DE SAINTE MARIE *DEL PARTO.*

Le lieu où est située cette église fut donné par Frédéric II d'Aragon roi de Naples à Sannazar son secrétaire, célèbre poëte latin, né à Naples: il y construisit une maison de campagne avec une tour, qu'il aimait beaucoup; mais le roi Frédéric ayant perdu son royaume en 1501, Philibert prince d'Orange et vice-roi de Naples la fit démolir. Sannazar s'en plaignit grandement, et érigea en 1529, sur les ruines de sa maison de campagne, la dite église qu'il donna aux réligieux servites en l'appellant *S. Maria del Parto*, c'est-à-dire, *de l'enfantement*, d'après le titre d'un de ses poëmes qu'il avoit composé dans cet endroit. Le même Sannazar étant mort l'année après, les servites lui érigèrent, dans le chœur, un mausolée aussi magnifique par son plan, que par les sculptures qu'il présente. L'idée de cet ouvrage est, en grande partie, du célèbre Jerôme Santacroce sculpteur napolitain; mais, après la mort de celui-ci, ce fut le frère Jerôme Poggibonzi, du même ordre, qui l'acheva en lui donnant

plus de convenance et de goût. Le buste de Sannazar y est placé au milieu de deux Génies qui pleurent, tenant en main des guirlandes de cyprès. Les deux côtés sont garnis des statues d'Apollon et de Minerve, qui par scrupule ont été nommées David et Judith. Le piédestal qui soutient l'urne sépulchrale contient un beau basrélief représentant Neptune entre des Faunes et des Nymphes qui chantent et jouent de divers instrumens : ces figures font allusion aux trois genres de poësie qui distinguaient Sannazar. Le Bembo y fit graver le distique suivant, qu'il avait composé lui-même, et dans lequel il compare Sannazar à Virgile :

Da sacro cineri flores, hic ille Maroni
Sincerus, Musa proximus ut tumulo.

Sincerus étoit le nom poëtique que prenoit Sannazar dans l'académie *Pontaniana.*

Il y a aussi dans cette église deux tableaux qui méritent les égards des curieux. C'est un St. Michel qui foule au pied une très-belle femme qui tient le lieu du diable : ouvrage de Léonard de Pistoïe ; et l'autre est l'adoration des Mages, peint par Jean de Bruges, qu'on dit avoir été le premier qui fit usage de

l'huile dans la peinture (mais il faut remarquer ce que nous avons observé plus bas dans l'église de St. Antoine l'hermite) ; on ajoute aussi que ce tableau eût été donné à Sannazar par le roi Frédéric d'Aragon.

En suivant la plage dite de *Mergellina* , on voit plusieurs maisons de campagne et des lieux de plaisance, parmi lesquels se trouve un palais très-remarquable, mais abandonné, sans jamais avoir été achevé. On le nomme communément palais de la reine Jeanne, quoiqu'on sache qu'il fut bâti vers la fin du XVI siècle ; par une princesse de la maison Caraffa , appellée *Anna* , c'est pourquoi les Napolitains , en en y ajoutant le *Donna* , prononcent *Dognanna* : son architecture est l'ouvrage de Fansaga , et ce serait un des plus beaux palais de Naples, aussi bien par son site, s'il étoit terminé.

La route de *Mergellina* , qui a été dernièrement très-étendue , est très-fréquentée par les voitures , et les piétons qui s'y promènent : on y voit aborder aussi de petits bâteaux, particulièrement dans l'endroit nommé *lo Scoglio* , où les habitans de Naples vont faire des soupers

et des parties de plaisir pendant les belles nuits d'été.

Un peu plus loin, sur l'extrémité du promontoire, se trouve un lieu nomme par les paysans *la Gajola*, peut-être par sa forme qui ressemble une cage d'oiseaux, car c'est ainsi qu'on l'appelle à Naples. On y voit les restes de cette célèbre maison de campagne de Lucullus, que Pline dans le ch. 54 du livre IX de son Hist. Naturelle nous a décrite; le grand bassin, qu'il y fit creuser pour prendre des bains; le mont qu'il fit percer de part en part jusqu'à la profondeur d'en rendre le passage navigable; les viviers et les réservoirs qui y étaient en grand nombre selon le récit de Varron: tout cela nous donne un témoignage très-certain de la magnificence de cet opulent Romain, ou de qui que ce soit le fondateur de cette maison de plaisance.

S'il vous plaira traverser le canal, dont nous venons de parler, vous y verrez une voûte, en grande partie ruinée qu'on appelle *la scuola di Virgilio*. C'étaient des bains assurément; et dans ces lieux-là il y avaient des salles, ce qui peut rendre raison du mot *Scuola*, école; mais on ne saurait pas deviner pourquoi l'a-t-on attribué à Virgile, si ce n'est à

cause de son prétendu tombeau. En parcourant toujours la côte de ce promontoire, et précisément le lieu qu'on appelle *Marechiano*, on y voit ces fameuses citernes et les viviers de la maison de campagne de Védius Pollion, où se conservaient les vieilles murènes que l'on nourrissait de chair humaine, et dont le même Pline parle avec étonnement. Ces viviers existent encore dans leur entier; ils ont 50 pieds de long sur 18 de large et 24 de profondeur. Et ces deux gros piliers, restes de colonnes d'ordre corinthien, on croit qu'ils appartenaient à un ancien temple dedié à la Fortune, au lieu duquel a été depuis bâtie l'église voisine appellée *S. Maria a Fortuna*. C'est dans la voisine maison de campagne de la famille Mazza qu'on a recueilli plusieurs mémoires de ces lieux-ci.

C'est aussi près du promontoire de Pausilype qu'est située l'île de Nisida, mot grec signifiant îlot : elle n'a en effet qu'un mille et demi de circuit. On croit qu'elle était anciennement unie au continent, et qu'elle en a été séparée par quelque tremblement de terre. Cicéron nous apprend qu'elle fesait partie de lieux de plaisance de Lucius Lucullus, lorsqu'il raconte qu'il trouva Brutus *in insula cla-*

rissimi adolescentuli Luculli : et il dit dans un autre endroit que c'était la petite île de *Nisida*. Il y a aujourd'hui un lazaret pour les bâtimens qui arrivent à Naples du Levant, de la Barbarie, etc.

Nous ne quitterons pas Chiaja, sans avoir fait mention honorable d'un établissement public qui a été formé dans le local attenant à l'église de *St. Joseph à Chiaja*, pour l'éducation des pauvres garçons, surtout des aveugles. On fait cultiver à ceux-ci la musique, art si propre à les dédommager en quelque sorte de la privation d'un organe si précieux que celui de la vûe. Les concerts qu'ils donnent, ont de quoi charmer et attendrir doublement l'ami de l'humanité.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF DE NAPLES.

TROISIÈME JOURNÉE.

De Pausilype où nous avons terminé la journée précédente, nous retournons à Chiaja pour aller au mont dit le *Vomero*. On trouve plusieurs églises sur cette montagne, ainsi que des superbes maisons de plaisance, parmi lesquelles on distingue celle du prince de Belvedere, qui dans la belle saison est ouverte au public, ainsi que le jardin et le bosquet; celle dite de la duchesse de Floridia avec un jardin anglais, arrangé derniérement avec beaucoup de goût, et autres.

En s'avançant jusqu'au sommet le plus élevé, on arrive à l'hermitage et à l'église des Camaldules, où l'on remarque des beaux tableaux peints par *Borghese*, par *Santafede*, par le chevalier *Massimo*, et autres peintres napolitains. Mais ce qui rendra ce lieu en tout tems intéressant à l'étranger, c'est le *Panorama* unique de Naples et de la *Campania felix*, que la

main inimitable de la nature paraît y avoir ménagé.

En descendant, on va sur la colline nommée St. Erme, qu'on nomme ainsi au lieu de St. Erasme, qui est le titre d'une chapelle voisine; et c'est pourquoi le nom de saint passa au mont qu'on appelle indistinctement saint Erme, ou saint Erasme.

C'est sur cette hauteur qu'est situé le

CHATEAU SAINT-ERME.

C'était anciennement une tour érigée par les princes normands: sa situation avantageuse au sommet de la colline, dominant à la fois toute la ville d'un côté, et la mer de l'autre, lui avait fait donner le nom de *Belforte*. Charles II convertit cette tour en une forteresse, à laquelle on ajouta de nouvelles fortifications en 1518 lorsque Naples fut assiégée par le général Lautrec. Charles V en fit ensuite une citadelle régulière que Philippe V embellit de nouveaux ouvrages. L'ensemble de cet édifice présente aujourd'hui un héxagone d'environ cent toises de diamètre, composé de murailles fort élevées, avec une contrescarpe taillée dans le roc, où sont également pratiqués les fossés qui l'environnent, avec

des mines, contremines et plusieurs souterrains qui s'étendent tout autour. Au milieu du château est une place d'armes très-vaste, avec une artillerie formidable, et une nombreuse garnison. On voit aussi, sous ce même château, une citerne d'une prodigieuse grandeur; elle est aussi large que le château lui-même.

Au pied du château se trouve l'

ÉGLISE DE SAINT MARTIN.

Il y avait d'abord en cet endroit une maison de campagne des rois de Naples, que sa belle situation rendait très-agréable. Charles, duc de Calabre, fils de Robert d'Anjou, engagea son père à la convertir en lieu sacré; de manière qu'en 1325, on commença à construire une église et un monastère qui fut doté d'un fort riche patrimoine par le roi Robert et par la reine Jeanne I.

L'église actuelle fut renouvellée deux siècles après, suivant le plan du chevalier Fansaga. Elle est ornée de belles peintures, de beaux marbres, de pierres précieuses et de stucs dorés. Au dessus de la porte est un tableau du chev. Massimo, représentant la déposition de Jésus-Christ avec la Vierge, St. Jean et St. Brunon. Les deux côtés de l'église of-

frent aussi deux autres tableaux, représentant Moïse et Elie. Ces ouvrages de l'Espagnolet sont très-beaux. Les douze prophètes, formant huit tableaux dans la voûte de la nef, sont aussi des chef-d'œvres du même peintre, tant à cause de la sublimité du dessin, et de la variété des caractères, que pour leur expression naturelle et la beauté du coloris. Les fresques qu'on voit sur la voûte de la nef, et qui représentent le Sauveur montant au ciel, ainsi que les douze apôtres placés entre les fenêtres, sont encore de beaux ouvrages du chev. Lanfranc.

Le maître-autel, fait d'après le dessin de Solimène, est enrichi de marbres précieux. Le choeur est d'une beauté rare : les peintures de la voûte sont du chevalier d'Arpin. Le tableau principal répondant au maître-autel, représentant la naissance de notre Seigneur, est l'ouvravrage du célèbre Guide Reni, que la mort de ce peintre empêcha d'achever : les autres peintures qu'on y voit, sont de Lanfranco, de l'Espagnolet et du chevalier Massimo, et de Carracciolo, mais le fresque représentant la Crucifixion peint par Lanfranco est supérieurement exécuté.

Les chapelles contiennent aussi de belles peintures, parmi lesquelles se trouve le Baptème de St. Jean, le seul ouvrage de Charles Maratta qu'on ait à Naples, et le St. Brunon qui donnne la règle à ses confrères du pinceau du chevalier Massimo.

La voûte de la sacristie a été peinte par le chev. d'Arpin et ornée par divers tableaux du même et du chev. Massimo, et d'un St. Pierre du Caravaggio. On passe de-là dans une chapelle, dont les peintures sont toutes de Giordano, à l'exception du tableau de l'autel, représentant Jésus-Christ mort, qui est un des plus beaux ouvrages de l'Espagnolet. En sortant de la sacristie on entre dans la salle du chapitre des Pères, la voûte de laquelle a été peinte par Belisario Corenrenzio qu'on célébrée comme un chef-d'œuvre. Les autres fresques sont du Finoglia disciple du chevalier Massimo etc. Parmi les tableaux qu'on y voit, il faut remarquer la Présentation par Santafede, et l'adoration des Mages par Caracciolo. L'autre salle qui suit, appellée le chapitre des convers, a été peinte par Domenico Gargiulo surnommé *Micco Spataro*, célèbre pas ses petites figures, qu'on y voit sur de feintes tapisseries.

Le grand couvent, qui est annexé à cette église, et qui autrefois appartenait aux chartreux, est occupé aujourd'hui par les soldats invalides. La situation de cet édifice est sans contredit des plus magnifiques: on y découvre d'un coup d'œil l'immense ville de Naples, de manière à ne rien perdre des vues de ses plus beaux édifices: on voit également presque toutes les rues et les places principales: on y entend le bruit du peuple et des voitures; on domine d'un côté le magnifique golfe de Naples, et de l'autre les belles collines de Pausilype et de *Capo di Monte*, et la belle *Campagne Felice*, qui s'étend jusqu'à Caserte. On voit dans l'éloignement les monts tiphatins, et derrière eux la chaîne majestueuse des Appennins, qui environne le Vésuve d'un côté. Indépendamment de ces beautés naturelles, le pied de ce volcan présente encore les délicieux villages de Portici, de la Torre del Greco et de l'Annunziata. Ce magnifique prospect est terminé par les montagnes de Sorrento, de Vico, et de Massa; et par les îles de Capri, d'Ischia, de Procida, et de Nisida. Le point le plus favorable pour jouir parfaitement de l'ensemble de cette superbe perspective, est dans le jardin du mona-

stère, appellé *Belvedere*. C'est sans contredit le plus beau coup d'œil du monde.

Après avoir parcouru presque toutes les hauteurs de Naples, nous reviendrons, par la même route, au bas de la ville. En passant à la *Cesarea*, où existe un petit hôpital très-bien servi, vous ne serez pas fâché de visiter la manufacture de fleurs artificielles, établie dans le ci-devant couvent de St. François de Sales. On sera étonné de la perfection du travail.

A l'extrémité de la rue de Tolède est la

PLACE DU SAINT-ESPRIT.

Cette place, que les Napolitains appellent *Largo dello Spirito Santo*, est ornée d'un édifice demi-circulaire, érigé en 1757 aux frais de la ville, en l'honneur de Charles III roi de Naples. L'architecture est du chevalier Vanvitelli. Cet ouvrage est couronné par une balustrade de marbre, sur laquelle se trouvent 26 statues représentant les vertus du monarque. Au centre de l'édifice est un grand piédestal destiné à soutenir la statue équestre du roi Charles III, si digne de la reconnaissance de la ville de Naples.

Cette même place est aussi appellée place *del Mercatello*, parce qu'on y

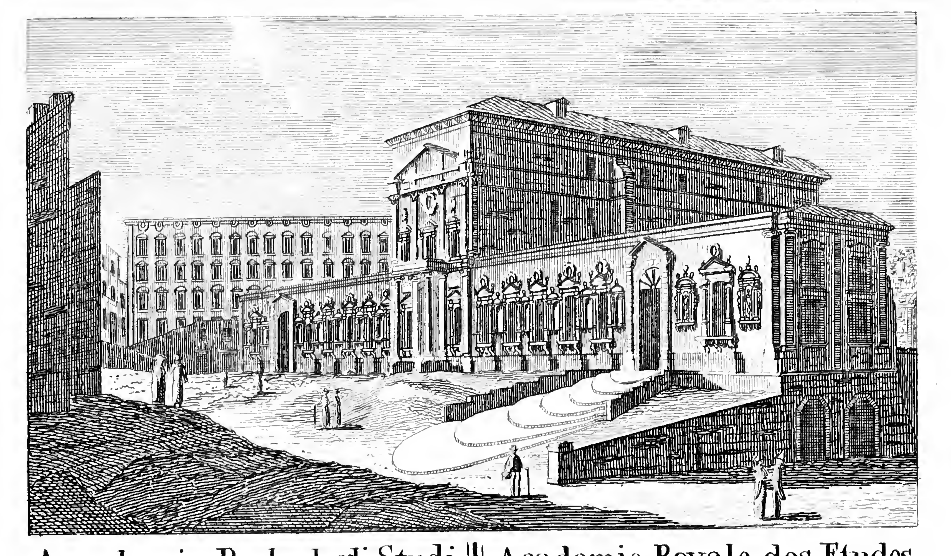
tient un marché d'avoine et de légumes tous les mercredis. On voit près de cette place l'

ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT.

Elle fut établie en 1555 par une société de dévôts, dans l'objet de s'occuper du bien public; en effet ils érigèrent d'abord sous la direction d'un religieux dominicain une petite église, qui fut rebâtie en 1564 avec un conservatoire pour les batârdes. Cette même église fut ensuite rebâtie en 1774 d'après le plan de Marius Gioffredo. Le maître-autel est orné de marbres précieux, et d'un tableau représentant la descente du Saint-Esprit de François Moro. Les deux tableaux de la croisée sont, celui du côté droit, de Fischietti, et l'autre vis-à-vis, de Célébrano. Le tableau de la chapelle du Rosaire, est de Luc Giordano.

En revenant sur la place, on voit à droite la porte d'Alba, ou, suivant sa vulgaire dénomination, *Porta Sciuscella*, et ensuite commence la montée des *fosse del grano*, c'est-à-dire, des greniers publics de la ville.

En suivant la rue principale, à côté du muséum Borbonique, on trouve au-delà, sur la hauteur l'



Accademia Reale degli Studj ||| Academie Royale des Etudes.

ÉGLISE DE SAINTE THÉRÈSE.

Cette magnifique église, servie par les religieux carmes déchaussés, fut érigée vers l'an 1600, d'après le plan de Jacques Conforti. Son maître-autel, orné de marbres précieux et de bronzes dorés, se trouve à-présent dans la chapelle du palais royal, où il a été transporté. Les peintures de la chapelle de Ste. Thérèse sont du chev. Massimo. La croisée contient deux tableaux, représentant, l'un la fuite en Egypte, et l'autre, St. Jean de la croix dans la bataille de Prague; ainsi que plusieurs autres peintures, qui sont toutes l'ouvrage de Jacques du Po, à l'exception du petit St. Janvier, qu'on voit dans la sacristie, on le croit du pinceau del Domenichino.

On trouve encore beaucoup d'autres églises dans ces environs; mais elles ne renferment aucun objet qui puisse mériter l'attention des voyageurs. Il faudra donc se hâter à descendre dans la grande rue pour visiter le muséum Borbonique, qu'on appelle toujours *gli Studii*, ou l'

ACADÉMIE ROYALE DES ÉTUDES.

Ce grand bâtiment fut érigé en 1587, par le vice-roi duc d'Ossuna, sur le plan

de Jules César Fontana, pour le service de l'université des études. Le comte de Lémos continua cette bâtisse qui fut ensuite augmentée par Charles III. Mais en 1780 les collèges ayant été transférés à St. Sauveur, Ferdinand I dédia ce local à la nouvelle académie des sciences et des beaux arts, instituée la dite année. On dut en conséquence considérablement agrandir ce bâtiment, et lui donner une nouvelle forme d'après les plans de Pompée Schiantarelli, afin de pouvoir y placer tous les trésors de beaux arts et de sciences qu'on vouloit y réunir.

Cette vaste collection, connue maintenant sous le digne nom de *Musée Bourbon*, se compose de cinq parties, qui sont : 1 la collection des statues, provenant en partie de l'héritage de la maison Farnèse à Rome, en partie des fouilles de Pompeï et d'Herculanum : 2 des écrits sur papyrus, trouvés dans ce dernier endroit, et de l'apparat ingénieux pour les dérouler : 3 de la bibliothèque, contenant environ 150,000 volumes imprimés et 3000 manuscrits. Le local est magnifique et ouvert au public, presque tous les jours, pendant sept heures de suite : les livres sont disposés dans le meilleur ordre par les soins du savant bibliothé-

caire, feu l'abbé Andrès, qui a sû mériter, aussi comme auteur, l'estime et les hommages du monde littéraire: 4 La galerie des tableaux, contenant entre autres une très-belle Annonciation du *Pinturicchio*, et quelques excellens morceaux *de' Caracci*, *de Schidone*, *Correggio* ec.: 5 Une collection, peut-être unique pour le nombre et la beauté de Vases qu'on appelle etrusques; une rare collection de médailles et de sculptures et autres objects en bronze, de verreries antiques, de coméstibles etc. trouvés à Herculanum et Pompeï; enfin les peintures anciennes tirées des fouilles, d'*Herculanum*, *Pompeï*, *et Stabia*: et les modeles en liège, par Padiglione, de l'ancien théâtre d'Herculanum, et des temples à Poestum.

Les salles du rez-de-chaussée sur les deux côtés de l'entrée principale, sont divisées en deux corps de bâtimens, dont l'un est destiné à l'académie de peinture et de sculpture, l'autre à celle d'architecture, de perspective et d'ornemens. Plusieurs salles servent à divers usages de restaurations; quelques unes sont aussi destinées à la commodité des concours, et à conserver les dessins et les modèles qui ont servi. Le reste du rez de chaussé

est occupé par la collection des monumens égyptiens et étrusques par celle des statues en bronze et par celle des marbres dont nous nous bornerons à faire mention des plus remarquables qui s'y trouvent. L'Hercule, dit de Farnèse, que l'inscription, qu'il contient, annonce être un ouvrage grec de Glicon l'Athénien; la Flore de Farnèse, de sculpture grecque et très-estimée pour sa draperie; et le Taureau Farnèse, ouvrage d'Apollonius et Andriscus qui dans cet admirable groupe représentèrent le mythe de Dircé au moment d'être délivrée du taureau aux cornes duquel elle avait été attachée: ces trois ouvrages furent trouvés à Rome dans les Thermes de Caracalla: une superbe Vénus Callipyge: un Adonis admirable: une surprenante statue d'Aristide, trouvée dans le théâtre d'Herculanum: deux gladiateurs très-expressifs: une Vénus victorieuse avec l'Amour, groupe trouvé à Capoue: un Ganimède avec Jupiter sous la figure d'un aigle: une belle Vénus et un Hermaphrodite trouvés à Pompeï: les statues équestres des Balbus: enfin une quantité de bustes d'empereurs romains, et une infinité d'inscriptions et de morceaux architectoniques, des plus beaux tems de l'art chez les anciens.

PLACE DE LA FONTAINE DE MONTE-OLIVETO.

En allant vers la même rue de Tolède, il faut s'arrêter près l'église du Saint-Esprit, où l'on remarque le palais Doria des princes d'Angri, ouvrage de l'architecte Vanvitelli. Vis-à-vis de celui-ci est le palais du duc de Maddaloni, dont une aile donne sur la rue de Tolède; c'est un des premiers palais de Naples. En suivant la rue opposée à cette de Tolède, qu'on appelle de Ste. Anne de' Lombardi, à cause de l'église de ce nom qui n'a guères tomba, on arrive sur une belle place, au centre de laquelle est une grande fontaine de marbre, ornée de trois lions versant de l'eau dans un réservoir, et de la statue en bronze que le public érigea en 1668 à Charles II, fondateur de cette fontaine. A' côté, sur le même plan inférieur de cette place, on voit le palais des ducs de Gravina de la famille Orsini : ce palais n'est pas entièrement achevé, mais sa belle architecture, de Gabriel d'Agnolo, le rend un des plus remarquables de Naples. Il faut monter sur le plan supérieur de cette même place pour visiter l'

ÉGLISE DE SAINTE MARIE DE MONTE-OLIVETO.

Elle fut fondée en 1411 par Gurrello Origlia, protonotaire du royaume, sous le règne du rois Ladislas, ainsi que le monastère, autrefois dès moines olivetains, qui fut ensuite doté de plusieurs fiefs par Alphonse II d'Aragon. L'église est belle et riche en ornemens de toute espèce. Il y avait dans le chœur, maintenant parmi les tableaux du musée Bourbon, un tableau de la Purification de George Vasari, qui est aussi l'auteur des fresques qu'on voit dans la sacristie, anciennement le réfectoire. La belle chapelle du saint Sépulcre est remarquable par les statues de terre cuite de Modanin de Modène, qui indépendamment du mystère, nous présentent encore les portraits de plusieurs hommes illustres de ce tems ; de sorte que le visage de Nicodème est celui de Jean Pontanus ; celui de Joseph d'Arimathée, est Sannazar ; le St. Jean pleurant, et l'autre statue à côté, sont les images d'Alphonse II avec Ferdinand son fils.

Les fresques de cette chapelle ont été presqu'entiérement éffacés. En sortant de l'église il faut s'arrêter un peu pour ad-

mirer les deux chapelles auprès de la porte. La première, à votre gauche, de la famille *Mastrogiudice*, contient une table en marbre représentant l'Annonciation, ouvrage de Benoît da Majano; la seconde à droite, de la famille *Piccolomini*, contient un autre table en marbre, représentant la nativité de J. C., ouvrage du Donatello : ce sont des chef-d'œuvres dans ce genre.

Le monastère attenant, est un des plus grands et des plus beaux de Naples. Il a quatre cloîtres, dont le second d'une jolie construction contenait un petit obélisque, dédié à la Conception de la sainte Vierge, avec quelques petites statues anciennes, ouvrage du célèbre Bottiglieri : il n'y existe plus. Ce grand monastère est maintenant le siège d'une haute cour de Justice, de la Municipalité, de l'Intendance de Naples et d'autres départemens d'administration.

De Monte-Oliveto nous passerons dans la rue de Tolède qui est la plus magnifique et la plus belle de Naples. Elle prit son nom du vice-roi dom Pierre de Tolède, qui la fit construire en 1540 sur les fossés des remparts de la ville. Sa longueur depuis le palais royal jusqu'au musée Bourbon, où étaient *gli antichi stu-*

dii, est presque d'un mille. Cette même rue est ornée de belles boutiques et de beaucoup de palais, parmi lesquels on distingue le palais royal, celui de Berio, de Stigliano, des Finances ou de St. Jacques, de Dentici, de Cavalcante, de Maddalone, de Doria etc. etc. Parmi ces palais on remarquait autrefois dans celui de Berio une belle bibliothèque, une collection de beaux tableaux et un superbe groupe de marbre représentant Vénus et Adonis, fait par le célèbre marquis Canova; mais, après la mort du marquis, tous ces objets-là ont passé la mer.

Les rues qui environnent celle de Tolède, sont en grande partie très-commerçantes, quoiqu'elles soient et paraissent généralement étroites par rapport à la grande élévation des maisons qui les bordent.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF DE NAPLES.

QUATRIÈME JOURNÉE.

En revenant à l'académie royale ou le museum dans l'édifice *degli Studii*, et se dirigeant vers la rue Neuve, on trouve un pont magnifique, sur lequel on passe pour aller sur la colline nommée *Capo di Monte*. Cette rue porte l'empreinte d'une de ces entreprises bizarres et hardies, car il a fallu ouvrir ce chemin par dessus des maisons qui y ont été ensevelies; et le pont, dont nous venons de parler, a été nécessaire, afin de lier les deux collines et d'applanir la route. Les piliers qui supportent ce pont ont été exécutés hors du cordeau, afin de ne pas changer la direction de la rue qui est au-dessous. Cet ouvrage eut son commencement dès la première année de l'occupation militaire des Français, et couta des sommes immenses tirées pour la plûpart des revenus des corporations réligieuses que l'on supprima, car outre les dépenses de

la construction, on était obligé à dédommager amplement les possesseurs des maisons et des terroirs qu'il fallait détruire. Cependant cette promenade est, sans contredit, une des plus belles et des plus agréables de la ville.

On voit sur cette colline le

PALAIS ROYAL DE CAPO DI MONTE.

Ce grand palais fut érigé en 1738 par Charles III. Sa belle situation le rend un des plus agréables édifices royaux.

Sa construction fut confiée à l'architecte Modrano de Palerme, qui entr'autres fautes, commit celle d'en poser les fondemens sur un terrein déjà miné par l'excavation des pierres, de manière que pour soutenir l'édifice sur le haut de la montagne, on fut obligé de former plusieurs soubassemens très-étendus et coûteux. Ces ouvrages se voyent aujourd'hui vers la moitié de la grande rue que nous venons de parcourir.

Ce palais qui resta incomplet, contenait les tableaux et le musée de la maison Farnèse, ainsi que plusieurs raretés acquises par le roi; mais tous ces objets ont été transportés dans le museum royal des études; et il n'y reste que des tableaux

du chev. Camuccini, et d'autres artistes modernes.

Près de ce palais est le parc, ou lieu de la chasse royale, appellé *Bois de Capo di Monte*. Il est environné de murailles à l'entour et a presque trois milles d'étendue. On y entre par une porte défendue par des barrières de fer, et il présente, en entrant, un demi-cercle formé par des yeuses, et d'autres arbres touffus. A la circonférence du demi-cercle commencent cinq longues allées, très-amples, qui s'étendent dans l'intérieur du bois et se croisent avec d'autres allées du côté opposé. La première allée du côté du nord conduit à la chapelle royale dédiée à St. Janvier. En s'avançant par cette même allée, l'on arrive à la faisannerie royale, à côté de laquelle se trouve la maison des gardiens. Toutes ces allées offrent des statues, des citernes, et de petites habitations; mais particulièrement un beau cabinet au fond du bois, avec un parterre et un vivier, destiné à servir d'abri, si la pluie survient durant la chasse. Des lièvres, des lapins et du gibier de toute espèce rendent la chasse de *Capo di Monte* très-variée, et extrêmement agréable.

OBSERVATOIRE ROYAL.

Sur le point le plus élevé de *Capo di Monte*, dans l'enceinte du jardin qui appartenait au dernier prince dell'Ariccia, est situé le nouvel *Observatoire royal*, pour la construction duquel on a consulté le célèbre baron de Zach. L'excellent opticien Reichenbach a fourni une partie des instrumens, et a laissé à Naples un de ses élèves les plus habiles, Aehnelt, pour en achever le reste. Le père Piazzi, cet astronome fameux pour la découverte d'une nouvelle planète et par des ouvrages très-estimés, a été appellé de Palerme et mis à la tête de cet établissement vraiment royal.

Le vieux observatoire existe encore dans la ville à San Gaudioso, ancien couvent peu éloigné de l'académie des beaux arts.

Il y a à *Capo di Monte* plusieurs maisons de campagne, parcs et jardins justement admirés, entr'autres celui du chevalier Macedonio et du duc de Gallo, qui a sû joindre aux aménités champêtres tous les avantages d'une bonne économie rurale.

Une chose digne de l'attention de l'étranger est le collège et l'église *de' Ci-*

nesi qui se trouve sur le penchant méridional de la colline de *Capo di Monte*. Ce collège fut fondé par Matthieu Ripa, et ouvert en 1732 pour l'éducation des jeunes chinois, qui après avoir reçu l'ordination, s'en retournent en Chine comme missionaires. Le corps de prêtres séculiers établi dans ce collège, y conserve beaucoup de curiosités chinoises.

Au pied de la dite colline se trouve l'église de St. Janvier des Pauvres, édifiée dans le lieu, où l'évêque St. Sévère plaça le corps de St. Janvier quand il fut transporté à Naples.

C'est dans cette église qu'existe l'entrée principale des

CATACOMBES DE SAINT JANVIER.

Ce sont des souterrains pratiqués dans la colline en forme de corridors, avec d'autres plus petits à côté, qui ont trois étages: les parois contiennent des niches en travers, de différentes grandeurs, qui sont jusqu'an nombre de six, les unes sur les autres. On prétend que ces mêmes catacombes s'étendaient jusqu'à Pouzol d'un côté, et de l'autre jusqu'au mont Lautrec, sans cependant qu'aucune personne ait jamais pu s'en assurer, car à-peine peut-on y pénétrer de quelques pas.

Quant à l'usage de ces catacombes, quelqu'un prétend qu'elles servaient anciennement de communications souterraines à la ville; mais l'opinion la plus générale est, que ces fossés avaient été formés par l'extraction du sable et des pierres pour les bâtisses: et que les anciens chrêtiens s'en servirent ensuite pour y prier et y enterrer les morts, dans le tems des persécutions, comme on fesait à Rome dans les catacombes de St. Sébastien, et beaucoup d'autres semblables.

Il est bien intéressant d'observer dans ces catacombes l'église des anciens chrêtiens, à laquelle on monte par quelques degrés. Il y a des colonnes creusées dans le tuf, le pupître, et surtout la sacristie dans laquelle on avait rangé plusieurs inscriptions en marbre, dont on a depuis pavé l'église extérieure.

Descendant de la colline, et passant par le faux-bourg des *Vierges*, on entre dans la rue Neuve du faux-bourg de St. Antoine, appellée *de S. Carlo all'Arena*, du nom d'une église autrefois remarquable par sa construction parfaitement ronde, et laquelle à présent est un très-vaste magasin de bois. Au bout de cette rue on voit l'auberge des pauvres et à son côté le

jardin des plantes. Nous allons les visiter l'un après l'autre.

AUBERGE DES PAUVRES.

C'est un immense édifice nommé vulgairement le *Reclusorio*, qui fut commencé en 1751 par ordre du roi Charles III, d'après le plan du chev. Fuga. On y reçoit tous les orphelins et enfans pauvres, pour les mettre en état d'apprendre les différens arts et métiers qui y sont établis.

L'édifice renferme quatre cours de la longueur de 1630 pieds, au milieu desquelles est une grande église. La façade extérieure, qui a jusqu'à présent 1072 pieds de long, présente un aspect imposant, avec un portique à trois arcades, auquel on monte par un grand escalier à deux bras. L'arcade du centre sert d'entrée à l'église qui a cinq nefs avec l'autel au milieu, de manière qu'on peut y voir dire la messe de tous côtés. L'une des deux arcades latérales du portique conduit aux appartemens des femmes, et l'autre à celui des hommes. On entretient, et on instruit aujourd'hui dans cet établissement huit cent personnes, quelques unes dans la chirurgie, la musique, le dessin, la gravure en cuivre: d'autres

s'appliquent aux métiers mécaniques. Les petites filles filent, cousent, et font de la toile et des bas, d'autres font des articles de mode et d'étoffes pour des dames.

JARDIN ROYAL DES PLANTES.

A côté du *Reclusorio* est le *Jardin royal des Plantes*, dans une exposition la plus favorable qu'ayent présenté les environs de Naples pour un pareil établissement. Quoiqu'il n'existe que depuis peu d'années, il se trouve déjà dans un état qui devient toujours plus florissant. Ce beau jardin botanique offre en outre au public une promenade des plus agréables par la variété de son site.

ÉGLISE DE SAINT ANTOINE AU FAUXBOURG.

A côté de l'auberge des pauvres, au-delà de la rue, il faudra voir l'église de St. Antoine l'hermite, dans laquelle, et précisement dans le chœur, on y admire un monument précieux de l'ancienne peinture; c'est un grand tableau sur bois, divisé en trois pièces, représentant St. Antoine dans le milieu, St. François avec St. Paul d'un côté, et St. Jean avec St. Pierre de l'autre. Cet ouvrage est du peintre napolitain le célèbre *Colantonio*

di Fiore; la peinture est à l'huile; et au-dessous de la figure de St. Antoine il y a une bandelette tortueuse, dans laquelle on y lit ces mots: *A. MCCCLXXI. Nicholaus Tomasi de Flore Pictor.* D'où l'on conclue qu'il est faux que le flamand Jean de Bruges ait été le premier qui fit usage de l'huile dans la peinture.

Avant de rentrer en ville, nous allons pousser un peu plus loin sur le chemin neuf dit: *Strada nuova del Campo.* Le camp lui-même, qui, aux dépens de milliers et de milliers d'arpens de terres cultivées, avait été formé par les Français durant l'occupation militaire, à l'imitation du *Champ-de-Mars* à Paris, n'existe qu'en partie, depuis que le roi Ferdinand I, a voulu rendre ce terrein à la culture; mais le chemin qui y conduit, méritera toujours d'être visité par les voyageurs à cause de l'aspect particulier, sous lequel se présente la ville avec ses collines et le golphe, sourtout du haut de la route, au-dessus de l'église de *S. Maria del Pianto.* Un peu plus bas reste le *Camposanto*, ou le cimetière public, renfermant dans ses murs autant de fosses qu'il y a de jours dans l'année. O y lit deux inscriptions de Mazzocchi, dignes de cette plume célèbre. Le peuple napolitain a la

coutume de visiter cet endroit le deux de novembre dédicé par l'église à la commémoration des trépassés, et après avoir prié pour les âmes des parens et des amis défunts, il se met à manger et à boire dans le campagnes voisines.

Entre la colline de *Capo di Chino* et celle de *Capo di Monte*, il y a un vallon solitaire, mais charmant, au fond duquel s'élève un coteau, sur lequel est un petit couvent des PP. missionaires appellés: *I Pii Operarii di S. Maria ai monti*, entouré de hauts pins. Ce qui en ajoute à la beauté du petit paysage, c'est les restes pittoresques d'un ancien aqueduc, appelé *Ponti rossi*, qui conduisait jadis l'eau de Sérino, à 35 milles de Naples, jusqu'à la *Piscina mirabile*, prés du cap de Miséne.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF DE NAPLES.

CINQUIÈME JOURNÉE.

ÉGLISE DE LA TRINITÉ MAJEURE.

Cette église nommée d'abord *Gesù Nuovo*, à cause qu'elle appartenait aux jésuites, que le roi Ferdinand I y a rétablis pour la seconde fois, retient néammoins le nom qu'on lui donna après le premier exile de ces pères, et on l'appelle encore aujourd'hui *Trinité Majeure*, d'où le quartier a pris aussi son nom. Elle fut érigée en 1570 d'après le plan de Novello St. Lucano sur l'ancien emplacement du palais des princes de Salerne., dont on a conservé le mur extérieur, qui en forme en partie la facade. Elle peut être considérée comme une des plus belles églises de Naples. Sa construction a la forme d'une croix grecque, au centre de laquelle était une grande coupole peinte par le chev. Lanfranco; elle s'écroula lors du tremblement de terre de 1688 et

fut rebâtie ; mais comme elle menaçait toujours ruine, on la fit demolir. C'est pourquoi les fresques du célèbre Lanfranco n'y existent plus, excepté les quatre évangelistes, qu'on y voit sur les angles.

La chapelle de St. Ignace est ornée de six belles colonnes de marbre africain, et des statues de David et de Jérémie, exécutées par Cosimo. Le dessus de la porte majeure présente un grand tableau à fresque de Solimène, représentant Héliodore chassé du Temple ; et dans la chapelle dédiée à la tres-sainte Trinité on y voit un beau tableau du Guercino. Il y avait dans la maison attenante, qui faisait partie du convent, un conservatoire de demoiselles, qui y étaient entretenues et instruites dans la musique. Depuis la restitution des jésuites, ce conservatoire a été transféré dans le convent supprimé *della Concordia*, au-dessus de la rue Tolèdo, en montant du côté du palais Berio, et les jésuites ont érigé cette maison en collège, où ils donnent des leçons de belles lettres à plus de six cent garçons.

A côté de la maison des jésuites il y avait un couvent de religieuses de l'ordre de St. Dominique, lesquelles ont été transférées dans le couvent de St. Jean sur cette même rue de S. M. de Constantinople;

et leur couvent, qui porte son ancien nom de St. Sébastien, a été destiné au collège de musique, où l'on a réuni tous les élèves qui étaient divisés dans les anciens conservatoires de St. Honuphre, de la Piété, et de Loreto, la renommée desquels se soutiendra jusqu'à ce que vivront les noms de leurs élèves que toute l'Europe admire : Porpora, Leo, Durante, Vinci, Pergolesi, Jommelli, Piccini, Sacchini, Guglielmi, Anfossi, Cimarosa, Paisiello, Zingarelli, qui en est actuellement le directeur, ont été les plus fameux des compositeurs ; et Caffarelli, Egiziello, Farinelli et autres, les chateurs les plus célèbres. On y a établi aussi un archive ou dépôt de musique, enrichi de pièces de musique et *degli Spartiti* les plus précieux en tout genre.

Sur la place de la dite église de la Trinité Majeure il y a un obélisque dédié à la Conception, dont la statue est placée à son extrémité. Ce monument est un amas de sculptures et d'ornemens bizarres en marbre, tout différent de la belle simplicité des obélisques de Rome.

On trouve près de là l'

ÉGLISE DE SAINTE CLAIRE.

Elle fut erigée en 1310 en même tems qu'un grand monastère de religieuses nobles, par le roi Robert, d'après le dessin gothique de Masucci, qui est aussi l'auteur du beau clocher qui aurait eu cinq rangs d'architecture, sans la mort du roi. L'église avait été toute peinte à fresques par le célèbre Giotto; mais le regent *Bario Nuovo*, qui n'en connaissait pas le mérite, eut la bètise de la faire blanchir, pour lui donner plus de jour.

Depuis, 1744 elle fut embellie d'un plafond, de marbres, de stucs dorés et peintures qui sont en grande partie du chev. Sébastien Conca, et de François Mura. On distingue comme digne de remarque entre les autres chapelles, le petit autel placé sur l'un des pilastres, avec l'image de la Ste. Vierge, peinte par Giotto.

L'autel de la chapelle de la maison Sanfelice, placée à la droite de l'autel majeur, presente un beau tableau du chev. Lanfranc. Cette chapelle a un beau sarcophage ancien orné de bas-reliefs, qui a été trouvé dans le bourg de *Sanfelice* en Terre de Labour. Ce n'est pas le seul exemple de sépulcres payens tran-

sportés dans nos églises. La chapelle à gauche de l' autel majeur contient plusieurs dépôts des princes de la famille royale. Parmi lesquels on admire celui du roi Robert, fondateur de cette église; monument célèbre de architecture du siecle XIII exécuté par Masuccio II.

Un peu plus avant on trouve l'

ÉGLISE DE SAINT DOMINIQUE MAJEUR.

Cette église magnifique, qui a trois nefs, est d'architecture gothique; elle fut érigée en 1284, par le roi Charles II d'Anjou. Il y a plusieurs chapelles: celle de l'Annonciation contient un tableau du Titien. On voit dans une autre chapelle un beau tableau de Michel-Ange de Caravage, représentant le Sauveur à la colonne. La chapelle latérale à la porte majeure de l'église, contient aussi un tableau de Giordano: dans l'autre nef est la chapelle du Crucifix, qui passe pour avoir approuvé la doctrine de St. Thomas d'Aquin, en lui disant: *bene de me scripsisti Thoma*! Le même St. Thomas dans sa chapelle est du pinceau du Giordano. En parcourant cette église on y trouvera grand nombre de tableaux d'anciens auteurs napolitains et étrangers, et plusieurs mo-

numens de sculpture dignes d'être observés ; mais les amateurs de la poésie se réjouiront de remarquer le dépôt de *Bernardino Rota* dans la chapelle de sa famille, et à côté de la petite porte a droite du grand autel, celui du chevalier Jean Baptiste *Marino*, que le marquis Manzo son ami lui éleva dans le cloître de *S. Agnello*, et lequel a été ici transféré depuis la destruction de ce couvent.

Dans la sacristie il y a beaucoup de dépôts des princes d'Aragon et d'autres personnes illustres de leur tems ; tous renfermés dans des caisses couvertes de velours, et portant les armes des defunts.

Le couvent est trés-vaste : l'ancien dortoir contient la chambre de St. Thomas d'Aquin, convertie en une riche chapelle.

La place située devant la petite porte de l'église présente une aiguille chargée d' ornemens.

La dite place de St. Dominique Majeur montre trois beaux palais, dont celui qui s'offre de prospect est des ducs de Casacalenda, l' autre sur la gauche est de la maison de Saluzzo, des ducs de Corigliano, et le troisième est de la maison de Sangro des princes de St. Sevère, dans lequel on voit plusieurs objets curieux,

qui sont les fruits des études et du génie inventeur du prince dom Raimond de Sangro.

A côté du dit palais de Sangro est l'

ÉGLISE DE SAINTE MARIE DE LA PIÉTÉ APPELLÉE DE SAINT SÉVÈRE.

Elle fut érigée par dom François de Sangro prince de St. Sévére, vers l'an 1590. Alexandre de Sangro, patriarche d'Alexandrie, la fit ensuite rebâtir d'une manière plus magnifique. Elle fut enfin renouvellée par dom Raimond de la même famille, qui l'orna de riches marbres et de plusieurs chef-d'œuvres de sculpture, prodigués avec une dépense immense. Cès sculptures servent presque toutes d'ornement à une série de dépôts de la même famille, à compter du dit patriarche, jusqu'au dernier prince défunt.

Cette église est toute tapissée des plus beaux marbres, l'entablement et les chapiteaux des pilastres sont exécutés d'après les dessins du dit dom Raimond, d'un trés-bon goût. Deux de ces dépôts servent d'autel, et sont consacrés à St. Oderisio et à Ste. Rosalie de la famille de Sangro: leurs statues sont les ouvrages du fameux Antoine Corradini, Vénitien. Les deux cô-

tés de l'église offrent huit arcades, dont chacune, à l'exception des deux qui servent d'entrée, renferme un mausolée avec la statue au naturel. Chacun des pilastres attenans contient aussi le dépôt de la femme de celui qui est placé dans le mausolée voisin: chacun est orné d'une grande statue représentant quelqu'une des vertus les plus remarquables de la personne, avec son portrait sculpté dans un médaillon; ces ouvrages sont du chevalier Fansaga, de Santa-croce et de Queirolo, Génois.

Le dessus de la porte de l'église présente le dépôt de dom François de Sangro, sortant d'une caisse ferrée, armé d'une épée, d'un casque, et d'une cuirasse; ouvrage du Célébrano. La troisième arcade, placée à côté de la sacristie, renferme le dépôt du dit dom Raimond de Sangro, où l'on voit son portrait peint par Paul Amalfi, avec une inscription sculptée sur un marbre rouge avec des lettres blanches et en bas-relief, comme un camée; les lettres et le fond ne fesant, malgré cela, qu'une seule et même pièce de marbre; le bas-rélief qui environne l'inscription est dans le même genre. Cet ouvrage merveilleux a été inventé et exécuté par le feu prince dom Raimond lui-même.

On admire ensuite dans les pilastres de l'arcade du maître-autel, deux monumens de la sculpture moderne fort curieux, dont l'un est de Corradini, et l'autre de Queirolo. Celui du premier, représente la mere du dit prince dom Raimond, sous la figure de la Pudeur, vertu prédominante de cette princesse: elle est couverte d'un voile transparent, laissant entrevoir toutes les formes du corps; maniere de sculpter inconnue aux Grecs et aux Romains mêmes, les anciens ayant seulement peint et jamais sculpté les voiles.

L' autre représente le père du même prince sous la figure del *Disinganno*, parce que ce prince étant revenu des choses de ce monde, après la morte de son epouse, se fit prêtre et mourut avec la réputation d'homme vertueux. Cette statue représente un homme engagé dans un grand filet, et qui s'efforce d'en sortir par le secours de son esprit représenté par un Génie, qui l'aide à se débarasser; le filet est exécuté sur la même pièce de marbre; cependant il touche à-peine la statue, dont le travail est fait à-travers des mailles du filet, qui ne lui est adhérent que dans un très-petit nombre de parties. C'est un trait de force sans exemple en

fait de sculpture; mais la grande hardiesse du travail en fait tout le mérite.

Le maître-autel était orné de deux colonnes de rouge antique, et d'un bas-rélief en marbre représentant le Mont Calvaire avec la passion de notre Seigneur, ouvrage très-estimé de Célébrano. Le haut de l'autel présente l'image de Ste. Marie de la Piété qui se trouvait dans l'ancienne église. La peinture de la voûte de cet autel est d'une exécution merveilleuse; l'art de la perspective y est si parfait, qu'il trompe l'œil et change la surface plate du tableau en une coupole, qui paraît recevoir le jour par son centre.

D'un côté du maître-autel, on voit un Christ mort, ouvrage d'une sculpture aussi extraordinaire que celle des statues de la Pudeur et du *Disinganno*, dont nous venons de parler plus haut. Ce Christ est couvert d'un voile, laissant entrevoir les formes et les muscles du corps : le voile paraît légèrement humecté de la sueur de la mort; et l'ensemble de la figure exprime la grandeur, et la dévotion. Le fameux Corradini fut l'inventeur de cet ouvrage duquel, on dit, qu'il en forma le modèle; mais sa mort ayant eu lieu en 1751 il fut exécuté et achevé par le Napolitain Joseph Sanmartino, auquel nous

sommes redevables du mérite de cet ouvrage, qui est du genre de ceux dont l'exécution fait la plus grande difficulté.

En entrant dans la sacristie, on descend dans l'église souterraine, où sont érigés les dépôts des descendants de cette même illustre famille de Sangro.

Non loin de ce palais, se trouve l'église de St. Ange à Nilo, fondée en 1380 par le cardinal Rénaud Brancaccio, dont on voit le beau dépôt dans le chœur ; c'est l'ouvrage de Donatello, grand sculpteur florentin. Dans la sacristie on voit deux tableaux sur bois de l'ancienne école napolitaine, représentant un St. André et un St. Michel, qui ont donné le titre ancien et nouvel à cette église.

La maison attenante, renferme une bibliothèque garnie de 60 mille volumes, et de beaucoup de manuscrits modernes inédits. Elle est ouverte tous les jours à l'usage du public, et assez bien servie.

En traversant la rue des libraires, on trouve, au bout d'une longue rue l'

ÉGLISE DU SAUVEUR.

Cette église, d'abord nommée *Jésus vieux*, et qui appartenait aux jésuites, fut édifiée vers l'an 1566 d'après le plan du p. Pierre Provédo. Elle est orné de

beaux marbres, de statues et de peintures de François de Muro, de César Franganzano, de Solimène, de Marc de Sienne et d'autres artistes.

Suivant l'instituit des jésuites, la maison attenante était destinée aux Études; ils l'appellaient il *Collegio massimo*. C'est pour cela qu'elle est divisée en deux branches, dont l'extérieure contenait les salles pour les classes différentes des écoliers, l'intérieure était pour l'habitation des religieux. L'une et l'autre sont d'une architecture solide et magnifique. Une grande cour avec deux rangs de portiques représente l'idée de la dignité d'une maison d'instruction C'est ici qu'on a établi l'université des études ,et ç'a été envain qu'on a cherché plusieurs fois de la transférer dans quelqu'un des couvens récemment supprimés, car il n'est pas possible d'y pouvoir réunir tous les avantages qu'ont trouve ici. On avait d'abord destiné les salles supérieures aux sciences, et les inférieures aux belles lettres. A présent c'est dans celles-ci qu'on a réuni toutes les leçons, et les salles supérieures ont été destinées aux divers cabinets des mêmes sciences avec des fortes sommes qu'on y a employées ; et derniérement on y a ajouté une superbe bibliothèque dont la base a

été formée avec les livres du célèbre marquis François Taccone.

De l'autre côté on monte, par un bel escalier d'une grande extension, aux chambres occupées autrefois par les jésuites, destinées à présent au lycée, ou collège pour l'éducation de la jeunesse. Au premier étage, il y a une très-belle salle où l'on a établi le muséum d'Oryctognosie. Au dernier on vous offre un magnifique prospectus de presque toute la ville, du cratère et des campagnes qui la couronnent.

En suivant la rue *de' Tribunali*, on trouve l'

ÉGLISE DE SAINT PAUL.

Ce fut en ce lieu, que Jules Tharsus, affranchi de Tibère, érigea à ses dépens, et à côté du théâtre public, un superbe temple dédié à Castor et Pollux, ainsi que l'annonçait l'inscription grecque placée sur la frise de l'entablement de la façade.

C'est aussi dans le IV siècle et sur les ruines de ce même temple: que fut érigée une grande église, qui avait trois nefs, et contenoit encore les colonnes intérieures et l'ancienne façade, qui etait décorée de huit colonnes cannelées d'ordre corinthien, elles soutenaient un magnifique

entablement, sur lequel se trouvaient un frontispice et quelques statues.

Cette église menaçant ruine plusieurs siècles après, fut renouvellée en 1591, sur le plan du père Théatin Grimaldi, qui renferma les colonnes dans les pilastres des nefs, en conservant l'ancienne façade. Mais le tremblement de terre de 1688, ayant fait écrouler cette église, on ne conserva, en la refaisant, que les deux colonnes antiques que l'on voit aujourd'hui aux côtés de la porte.

Cette église est enrichie de plusieurs chapelles ornées de beaux marbres, de sculptures et de peintures de Solimène, de Marc de Sienne, d'Henri le Flamand, du chevalier Massimo et d'autres artistes. Le tabernacle de l'autel majeur est tout composé de pierres rares, ouvrage de Raphael le Flamand. A' gauche du maître-autel il y a la chapelle dédiée à St. André d'Avellino, où l'on vénère son corps dans une caisse d'argent; et dans la petite nef, vis-à-vis de la même chapelle, il y en a une autre dédiée à St. Cajétan fondateur des théatins, qui est en grande vénération chez les Napolitains. Il est à remarquer enfin le dépôt du cardinal Zurlo archevêque de Naples érigé dans la première chapelle de l'autre pe-

tite nef à droite du maître-autel : ouvrage du sculpteur *Angelo Viva* , élève du célèbre *Sammartino*. Cette église offre une des plus belles sacristies de Naples; elle est remarquable , surtout pour la beauté de ses armoires, et de ses peintures. On voit près de la petite porte de l'église en dehors une ancienne colonne de 4 pieds de diamètre et de 28 pieds de haut; cette colonne qui est renfermée dans le bâtiment, fut trouvée dans le temple de Neptune.

Le couvent attenant a deux cours, dont l'une est environnée de colonnes de granit, prises dans l'ancienne église. La seconde de ces cours présente encore les restes d'un ancien mur du théâtre, où, selon Sénèque et Tacite, l'empereur Néron parut pour la première fois en public pour y chanter les vers de sa composition. C'est aussi par ce théâtre que passait tous les jours Sénèque pour aller entendre les leçons du philosophe Métronacte, lorsqu'il se plaignait de voir tant de monde au spectacle et si peu dans la maison du philosophe. Sénèque était alors d'un âge très-avancé, et cependant il n'hésitait pas d'aller dans une école publique: son but en cela était d'apprendre aux autres sa

belle maxime: qu'un vieillard même doit chercher à s'instruire.

ÉGLISE DE SAN LORENZO.

En sortant de l'église de St. Paul il faut visiter celle de S. Lorenzo Maggiore qui s'offre de suite à vos yeux. Elle a été bâtie par Charles I d'Anjou, en 1265, sur les ruines de l'ancienne Curie Augustale, où l'on avait édifié la maison de la cité; et suivant cette tradition, c'est ici que le corps des anciens chevaliers de la cité de Naples avait ses séances, jusqu'à 1799, dans quelques chambres à côté du clocher. L'architecture de l'église est toute gothique, dirigée par le *Maglione* florentin, et achévée par Masuccio II. Il n'y a qu'une seule nef, au bout de laquelle, vers le maître-autel, on voit un grand arc de tuf qu'on admire par sa hardiesse. Il y a nombre de tableaux bien estimables; mais il faut remarquer celui de St. Antoine de Padoue dans la chapelle de ce saint, ouvrage de Simon de Cremone; et l'autre de St. François, vis-à-vis du précédent, qu'on le croit de Antonio Solario surnommé *il Zingaro*, et qu'on dit être le plus ressemblant.

On y voit plusieurs dépôts de personnages illustres, parmi lesquels on trouve

dans le chœur celui de Cathérine d'Autriche femme de Charles fils-aîné du roi Robert; celui de Lodovico Adimari qu'on a transféré dans le cloître du couvent, ouvrage d'Antonio Bamboccio; et sur-tout l'humble monument de Jean Baptiste *della Porta* qui se trouve dans la chapelle de sa famille.

En sortant par la petite porte, on voit l'

ÉGLISE DES PÈRES DE L'ORATOIRE DE SAINT PHILIPPE NÉRI, DITS LES *GIROLAMINI*.

C'est une des plus belles églises de Naples: elle fut fondée en 1592, par St. Philippe Néri avec le produit des aumônes de la ville. La façade est en marbre et faite d'après les dessins de Denis Lazzari: mais le chev. Ferdinand Fuga y fit ensuite plusieurs changemens: les statues dont elle est ornée, sont de Bernini et de Saumartino.

L'église a trois nefs, divisées par douze colonnes de granit de l'île *del Giglio* d'ordre corinthien, exécutées d'après le plan de Denis de Barthélemi. Il y a plusieurs chapelles, offrant presque toutes de beaux ornemens de marbres, de stucs dorés et de peintures du Pomaranci, de

Paul de Matthéis, de Santafede et de Giordano.

Le maître-autel était tout composé de pierres dures; mais à présent il y en existe un nouveau de stuc qui est le modèle de celui qu'on a destiné d'y construire. Les deux anges sur le péristyle sont un des derniers ouvrages du célèbre *Sanmartino*. La chapelle de St. Philippe Néri, placée à droite, est richement ornée: le tableau qu'on voit sur l'autel, est une belle copie de l'original de Guide, existant à Rome: et les peintures à fresque de la voûte de la petite coupole et de ses angles, sont l'ouvrage de Solimène. Le tableau de la chapelle de St. François est de Guide. La chapelle de la croisée à droite de l'autel majeur contient six statues exécutées par Pierre Bernini, père du fameux Laurent de Rome. Le tableau représentant l'agonie de St. Alexis, que l'on voit dans la dernière chapelle, est de Pierre de Cortone.

Parmi les chapelles de la nef à droite, il faut chercher celle dédiée à St. Jerôme, où l'on trouvera un tableau représentant la sainte Vierge avec St. Jerôme et Ste. Marie Magdelaine: c'est une excellente copie, exécutée par le Carracci, du célèbre original du Correggio.

La sacristie est ornée de plusieurs tableaux, parmi lesquels on remarque le baptême de Jésus Christ, tableau admirable et très-bien conservé de Guide Reni: la Vierge avec l'enfant Jésus et St. Jean, de Raphaël; l'*Ecce Homo* et l'apôtre St. André, de l'Espagnolet, et autres tableaux du Dominiquin.

Le monastère contigu à cette église contient une des bibliothèques les plus renommées de Naples, tant à cause de ses raretés, que du grand nombre des livres qu'elle renferme, surtout depuis qu'on y a joint la belle bibliothèque de l'avocat Joseph Valletta.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF DE NAPLES.

SIXIÈME JOURNÉE.

Assez près de l'église des *Girolamini*, dont nous avons parlé à la fin de la journée précédente, on trouve l'

ÉGLISE CATHÉDRALE DE SAINT JANVIER.

L'ancienne cathédrale fut bâtie pendant le règne de Constantin le grand, sur les restes du temple d'Apollon, et dédiée à Ste. Restitute. Charles I d'Anjou commença ensuite en 1280 la construction d'une nouvelle cathédrale vaste et très-magnifique, qu'il agrandit encore davantage en faisant démolir la croisée de la dite église de Ste. Restitute. Ce grand édifice, qui fut achevé en 1299 par Charles II, étant tombé lors du tremblement de terre de 1456, il a été rebâti par Alphonse I d'Aragon, d'après les dessins de Nicolas le florentin et de son élève Maglione, et achevé par Masuccio II.

La façade de ce grand temple fut faite en 1407 et restaurée en 1788. L'architecture intérieure et extérieure de cette église est gothique, mais elle est magnifique et garnie de beaux ornemens consistant en figures et bas-réliefs; on y remarque aussi deux belles colonnes de porphyre situées des deux côtés de la porte, ouvrage de Bamboccio de Piperne.

Le dedans de cette église présente un grand nombre de chapelles et cent dix colonnes de granit égyptien et africain, qu'on croit sauvées des débris de l'ancien temple d'Apollon: autour de chaque pilastre de l'église sont placées trois de ces colonnes couvertes de stuc, qui la divisent en trois nefs; on en voit aussi d'autres sous les arches et dans les chapelles.

L'autel majeur, qui est tout composé de marbres choisis, fut refait à neuf en 1744, d'après le plan du chev. Paul Posi. Le dessus de cet autel porte une statue en marbre, représentant l'Assomption, exécutée par Pierre Bracci. Car le tableau qui y existait anciennement, représentant le même triomphe de la sainte Vierge, avec les apôtres et le portrait du cardinal Caraffa, peint par le maître de Raphaël, Pierre Perousin, a été placé sur la petite porte à droite du maître-autel, où

est la congrégation de Propaganda des prêtres missionnaires. Les deux anciens candélabres de jaspe, en forme de colonnes, sur le but du péristyle, sont très-précieux.

On descend à l'église souterraine par un double escalier. Elle est révêtue de marbre blanc est ornée de bas-réliefs, en forme d'arabesques, et de jolies figures. Le plafond est fait dans le goût antique et soutenu par dix colonnes de *cipollino*. Le corps de St. Janvier, évêque de Bénévent et grand protecteur de Naples, est déposé sous le grand autel. Cette église souterraine fut faite en 1492, par le cardinal Olivier Caraffa, archevêque de Naples, dont la statue que l'on voit à genoux à côté du maître-autel, passe pour être l'ouvrage de Bonarroti. Il est à souhaiter que les étrangers observent bien les arabesques en marbre de cette chapelle, à fin de juger avec combien peu de bonne foi et avec quelle légéreté en ont parlé certains voyageurs qui aiment à abuser de leurs lecteurs.

En revenant dans l'église supérieure, on voit dans la croisée à droite de l'autel-majeur, quatre tableaux de Jourdan; et quatre autres de Solimène dans la croi-

sée vis-à-vis. Les peintures du plafond de la nef principale, sont de Santafede.

Les tombeaux de Charles d'Anjou, de Charles Martel et de son épouse Clémence, se trouvent au-dessus de la grande porte de l'église. Les dessus des petites portes présentent deux tableaux de George Vasari. Du côté gauche de la grande porte est un vase antique de basalte d'Égypte, élevé sur un piédestal de porphyre, remarquable par ses bas-réliefs représentant les attributs de Bacchus. C'est à présent le Baptistère.

La sacristie est ornée de plusieurs peintures, parmi lesquelles se trouvent les portraits de tous les évêques et les archevêques de Naples. L'armoire placée à côté de l'autel, sert de dépôt à un graud nombre de reliques précieuses.

On distingue parmi les monumens sépulcraux de cette église, celui d'Innocent IV, mort à Naples en 1240. Le devant de la chapelle Caracciolo présente également le dépôt du cardinal Innico Caracciolo, archevêque de Naples. Ce monument est très-estimé pour sa composition : on y voit trois enfans découvrant un médaillon, sur lequel est sculpté le portrait du cardinal; et le dessous du suaire laisse appercevoir un squelette

montrant un sablier. Pierre Ghetti est l'auteur de cet ouvrage qui vraisemblablement a donné au Bernin la première idée de sa composition du tombeau d'Alexandre VII de la maison Chigi, existant à Rome dans la basilique de St. Pierre.

Par la petite nef à gauche de la grande porte, on entre dans l'ancienne église ou basilique de Ste. Restitute. Elle fut érigée, comme nous l'avons dit, du tems de Constantin, sur les ruines du temple d'Apollon, auquel appartenaient les colonnes qui soutiennent aujourd'hui la nef. Cette église a été la cathédrale de Naples pendant plusieurs siècles avant la construction de la nouvelle. Elle appartient aux chanoines qu'on dit avoir été établis par Constantin au nombre alors de quatorze pour y officier: le dessous de l'autel majeur contient un bassin antique de marbre blanc. Les deux colonnes d'ordre corinthien situées à côté de cet autel, et le grand nombre des autres qui soutiennent la grande nef, ont sûrement servi à des temples antiques sur les ruines desquels s'élève tout ce grand édifice. En vous tournant sur la droite vous trouverez un ancien sarcophage représentant le triomphe de Bacchus et dans lequel a été enseveli en 1140 Alphonse Piscicelli. Il

est suivi par un autre, mais chrétien, et depuis on entre dans une petite, mais intéressante chapelle, qu'on nomme *S. Giovanni in Fonte*. Elle est parsemée d'anciens monuments et de mémoires des bas tems. En sortant d'ici vous aurez bien du plaisir d'examiner la mosaïque du XIV siècle la plus parfaitement conservée dans la chapelle de *S. Maria del Principio*, et les deux bas-réliefs des bas tems qui appartiennent à l'ambon de l'ancienne cathédrale. Les hommes de lettres ne quitteront pas cette église sans parcourir au moins d'un coup d'œil les monuments élevés à la mémoire des célèbres Mazzocchi, Ignarra, Majello, Siméoli, Pulci-Doria, et autres membres du chapître des chanoines de cette même église.

En entrant dans la cathédrale et vis-à-vis de cette église de Ste. Restitute est la chapelle de St. Janvier, appellée *du Trésor* parce qu'elle coûta en effet près d'un million de ducats; et à cause aussi des richesses immenses qui s'y trouvent. Elle fut érigée aux frais du peuple napolitain en 1608, par suite d'un vœu fait à l'occasion de la peste dont cette ville fut affligée en 1526.

Cette chapelle est d'une forme ronde, décorée de sept autels, d'après les des-

sins du p. Grimaldi théatin ; à l'exception cependant de la façade extérieure qui a été exécutée d'après le plan du chevalier Fanzaga. Tous les arts ont concouru à la formation de cette merveilleuse chapelle ; toute sorte d'ornemens et de richesses y ont été prodiguées. La façade extérieure est en marbre blanc et noir avec deux grandes colonnes qui soutiennent l'architrave : les deux côtés de la porte, qui est en bronze, sont garnis de deux niches, contenant les statues de St. Pierre et St. Paul, exécutées par Julien Finelli.

La porte d'airain est d'un travail merveilleux : toute la chapelle dans son circuit contient 42 colonnes d'ordre corinthien, en marbre *broccatello*, entre lesquelles on voit des statues de bronze et plusieurs bustes du même métal, représentant les saints protecteurs, au-dessous desquels il y a des autres niches, fermées, où se conservent des bustes fondus en argent des mêmes saints, qui sont au nombre de 37, dont St. Michel et St. Raphaël sont en entier. La plus part de ces statues sont de Julien Finelli, comme aussi la grande statue de St. Janvier en bronze qu'on voit sur le maître-autel, audessous de laquelle se trouve le depôt

des reliques du même saint protecteur. C'est dans le buste qu'on conserve la tête, et dans un tabernacle tout d'argent il y a deux fioles du sang du saint, recueilli, dit-on, par une femme napolitaine au moment de son martyre. Ce sang redevient miraculeusement liquide toutes les fois qu'on le présente devant la tête de St. Janvier. La cérémonie de ce miracle se renouvelle trois fois par an; c'est-à-dire, pendant huit jours du mois de mai, et huit jours de septembre; et le 16 de décembre, jour de la fête patronale. Le miracle est pour tous les napolitains un objet continuel de dévotion et d'étonnement, dont on ne saurait se former une idée sans y être présent. Lorsque la liquéfaction du sang s'opère de suite, la joie du peuple est sans bornes; mais si le miracle tarde un istant à s'opérer, les cris et les gémissemens s'élèvent jusqu'au ciel; car l'interruption de ce miracle est regardée à Naples comme le présage de quelque grand malheur; mais la dévotion et la foi des Napolitains sont si ardentes, chez les femmes surtout, que le miracle ne manque jamais de se faire et de se renouveller pendant tous les huit jours de l'octave, de sorte que tout le monde voit et baise le sang de St. Jan-

vier aussi liquide, qu'au moment où il sortit de ses veines. La ville de Naples s'est vue plusieurs fois en danger d'être ruinée par les éruptions du mont Vésuve, par les tremblemens de terre, et par d'autres fléaux, tels que la guerre, la peste etc., mais elle en a toujours été délivrée par son grand protecteur.

Avant de porter vos regards sur les peintures: dont cette chapelle est très-riche, fixez-les un moment sur le maître-autel. Qu'il est majestueux! qu'il est beau! C'est une masse de porphyre entrecoupée par des corniches d'argent ou de bronze doré, et brodée par des bordures du même métal. Dans les solemnités on y ajoute des grands chandeliers et des vases de fleurs tout d'argent, et une croix merveilleuse de lapis lazuli. L'avant-autel est un grand bas-relief d'argent représentant la translation des reliques du même saint, qui existaient dans le monastère de *Montevergine*.

Les tableaux des deux grandes chapelles, et ceux des quatre chapelles plus petites sont tous peints sur cuivre par plusieurs maîtres. Le tableau de la grande chapelle à droite du maître-autel, est l'ouvrage du célèbre Dominiquin; celui de l'autre qui est vis-à-vis, est de l'Espa-

gnolet. Trois des tableaux existans dans les petites chapelles sont du Dominiquin, et un est du chevalier Massimo. Toutes les peintures à fresque, que l'on voit dans les voûtes et dans les angles de cette grande chapelle, sont également du Dominiquin. Il avait commencé la peinture de la coupole ; mais l'ouvrage fut interrompu par sa mort. Cette même voûte fut ensuite peinte par le chevalier Lanfranc avec beaucoup d'art: cet artiste fit cependant effacer tous les ouvrages qu'il trouva peints du Dominiquin, par haine, sans doute, de son grand prédécesseur.

Toute cette vaste chapelle devait être peinte par le fameux pinceau de Guide Reni, qui s'était rendu à Naples à cet effet ; mais l'Espagnolet, et particulièrement Bélisaire Corenzio, peintres, ayant tenté de l'empoisonner par jalousie, il voulut absolument s'en retourner chez lui. On raconte la même aventure touchant les célèbres *Gessi* disciple de *del Gaiso*, et le chevalier d'*Arpino*. Le Dominiquin éprouva les mêmes désagrémens, et les craintes continuelles où il vivait, l'empêchèrent de développer tout son génie dans les ouvrages cités plus haut. La sacristie est pleine d'objets sacrés d'une valeur immense.

En rentrant dans la cathédrale il faut chercher, encore une fois, la chapelle de la famille *Minutolo*, qui est dans un coin de la croisée de la grande nef à gauche du maître-autel. Elle est bien intéressante pour ceux qui aiment à connaître des peintures et des sculptures de la renaissance de l'art à Naples. Les premières appartiennent à Thomas dello Stefano, les autres à Pierre son frère qui vecurent dans le siècle XIII.

Il y a, pour sortir, deux petites portes vis-à-vis l'une de l'autre. Celle qui est à gauche vous conduira sur la place où s'élève l'obelisque de St. Janvier, èrigé par le peuple napolitain en 1660, d'après le dessin du chevalier Cosme Fanzaga. Ce monument mérite d'être considéré pour son invention, et pour la manière dont il a été exécuté. La statue de bronze du même saint, placée sur l'extrémité de cette aiguille, est de Julien Finelli. L'autre porte à droite conduit au palais archiépiscopal, dont l'appartement principal est orné de frises peintes par le chevalier Lanfranco.

En sortant de ce palais, et prenant le chemin supérieur de la rue de'SS. Apostoli, vous trouverez l'

HOPITAL DES INCURABLES.

Ce pieux établissement fut commencé en 1530, par Françoise Marie Longo: ensuite il a été augmenté par plusieurs donations. C'est un vaste édifice, qui dans ces derniers temps a reçu des accessions considérables par la suppression de deux couvents contigus. Il y a une excellente pharmacie, un théâtre anatomique, des instituts cliniques et ophtalmiques, et un collège médico-chirurgical et pharmaceutique. Il est divisé en deux étages qui ont leur entrée séparée. L'inférieur est destiné aux hommes, le supérieur aux femmes; et l'on y reçoit des malades de tout genre, même les chroniques et ceux qui sont affectés de maladies difficiles, à guérir ou réputées incurables, comme porte son nom. On y peut donner asyle jusques à deux mille individus; et on les reçoit sans aucune distinction de Napolitains ou d'étrangers. Dans le sein de cet hôpital il y a deux congrégations de charité auxquelles sont associés des personnes de toute condition, dont l'institut est celui de servir les malades en s'exerçant dans toutes les oeuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, et les

femmes sont servies par les soeurs de la charité suivant l'institut de France.

En reprenant la même rue *de' Santi Apostoli*, vers le palais archiépiscopal, il est bien important d'aller visiter l'

ÉGLISE DES SAINTS APOTRES.

Cette église dont l'origine est très-ancienne, fut bâtie, dit-on, dans l'endroit où se trouvait autrefois le temple de Mercure. La famille Caracciolo, à qui elle appartenait, la céda en 1570 aux pères Théatins, qui la rebâtirent d'après les dessins du p. Grimaldi du même ordre; c'est une des plus belles et des plus riches églises de Naples.

La fameuse peinture à fresque de la voûte de la nef et de la croisee, ainsi que celle des angles de la coupole, sont de beaux ouvrages du chevalier Lanfranco. La coupole a été peinte à fresque par Benasca de Turin, qui est aussi l'auteur de la peinture à fresque de la chûte de Lucifer. Les peintures que l'on voit aux lunettes de la nef, sont de Solimène; et les autres de Jourdan. On voit également au-dessus de la porte majeure de l'église, une belle peinture de Viviani, représentant la *Piscine Probatique*, dont l'architectu-

re en perspective est du celèbre Viviani, et le reste est du même Lanfranco.

L'autel majeur est fait d'après le plan du chevalier Fuga. Son tabernacle est composé de jaspe et d'autres pierres précieuses. La chapelle de la croisée, à la droite de l'autel majeur, est faite d'après les dessins du chevalier Borromini : elle est ornée de beaux tableaux de mosaïque moderne, exécutés par Jean-Baptiste Calandra d'après les originaux de Guide. Le dessous du tableau de l'autel est orné d'un beau bas-relief sculpté par le célèbre *Fiamingo*, représentant un chœur de musique exécutée par de petits enfans. Vis-à-vis de cette chapelle, est celle de la Conception : l'autel est composé de pierres précieuses, et toute la chapelle est ornée de beaux marbres : le St. Michel est de Marc de Sienne, et les autres peintures sont de Solimène.

Il existe au dessous de cette église un grand cimetière, où est enséveli le chevalier Marini, poëte napolitain, mort en 1625.

En sortant d'ici il faut descendre dans la grande rue qui reçoit le nom de S. Giovanni a Carbonara par une célèbre église sous ce titre, laquelle est placée à sa tête.

SAINT JEAN A' CARBONARA.

Elle a été fondée en 1343 d'aprés le dessin de Masuccio II, avec un très-beau couvent qui maîtrise le fossé de la ville, et lequel était de propriété des pères augustins. Il y avait une bibliothèque très-riche en anciens manuscrits, don du cardinal Séripando, et desquels on trouve des notices intéressantes dans les ouvrages de Mabillon et Montfaucon. Dans la catastrophe du 1799, ce couvent a été saccagé, mais la bibliothèque dans laquelle on entrait par une fausse porte mêlée parmi les bancs du chœur supérieur échappa aux recherches de la populace. Cependant elle ne put se sontraire à des vols, et tout ce qui fut révélé a été transféré dans la bibliothèque Borbonique. Ce couvent a été depuis destiné à un des hôpitaux militaires, et l'église est servie par le curé de l'ancien titre de Ste. Sophie.

Cette église contient des mémoires très-remarquables concernant l'histoire civile de ce royaume et celle du progrès des arts chez les Napolitains. On y trouve rassemblés grand nombre de monumens de tant de personnages célèbres dans des genres bien divers qui y ont été ensevelis, et si différens les uns des autres par leur goût

et par les époques auxquelles ils ont été élevés, que leur ensemble doit être d'un effet tout nouveau aux yeux des curieux.

D'abord, en se tournant vers le maître-autel, il vous s'offre le mausolée du roi Ladislas placé derrière le méme autel. Il lui fut érigé par sa soeur la reine Jeanne en 1414, d'après les dessin de Ciccione élève de Masuccio, surchargé de statues, de bas-reliefs, et d'autres ornemens, tout à la manière gothique. C'est dans ce même goût qu'on trouve ici près une ancienne chapelle, où est le tombeau de Sergianni Caracciolo grand sénéschal de la reine Jeanne II assassiné par envie en 1432. On remarque, à main droite en entrant, le portrait de cet illustre favori. Les fresques et les statues qui ornaient cette chapelle (quoiqu'en assez mauvais état) sont dignes toute fois de la curiosité des artistes. Elles appartiennent à un peintre milanais nommé Bisuccio, ignoré dans l'histoire de l'art, mais on peut lire son nom dans un coin de la voûte.

A droite du maître-autel il y a une chapelle riche en statues, bas-réliefs et autres ornemens des célèbres *Plata*, *Marliano*, *Santacroce*, *Auria* et *Caccavello*. A' gauche il y en a une autre, qui est presque toujours fermée: il y existe trois

tableaux du *Zingaro*, et un tombeau anonyme travaillé par André de Florence, suivant cette indication qu'on y a gravée *Opus Andreae de Florentia*.

Après cela il ne faut pas négliger la chapelle de la famille Séripando, dans laquelle se trouve un beau Crucifix peint par Vasari, et les mémoires de son illustre fondateur Antoine Séripando et de ses maîtres Janus Parrhasius et François Puccio. Au milieu du grand escalier construit par l'architecte Sanfelice vous trouverez l'ancienne église qui étoit servie par les religieux de ce couvent avant que le roi Ladislas eût bâtie l'église supérieure, et dans la quelle existent plusieurs peintures du même Vasari.

Dans l'autre but de cette grande rue que vous irez parcourir existe une belle église dediée à Ste. Chathérine, dite à *Formello*, édifiée en 1533 par les dominicains avec le couvent, d'après l'architecture d'Antoine Fiorentino de la Cava. L'église est ornée de très-beaux monuments de sculptures et de peintures de Jacques du Po, de Paul de Matteis et de Louis Garzi.

On trouve aussi assez près de-là, le

PALAIS DE LA VICARIA.

Cet édifice que l'on nomme aujourd'hui la *Vicaria*, s'appellait anciennement le *Castel Capuano*, à cause du voisinage de la porte de ce nom. C'est un édifice très-vaste, isolé et entouré de hautes et fortes murailles. Guillaume I roi de Naples fit bâtir ce palais, qui lui servit de résidence, ainsi qu'à ses successeurs, jusqu'à Ferdinand I. Dom Pierre de Tolède, vice-roi de Naples, ayant ensuite construit un palais plus convenable et plus commode pour l'habitation des souverains, il se servit de celui de la *Vicaria* pour y établir en 1540 les prisons publiques et les tribunaux, qui avaient été auparavant dispersés par toute la ville. Les tribunaux de première instance et d'appel y siègent maintenant, ainsi que la grande cour criminelle. Chaque tribunal a ses salles pour les juges et pour les agens subalternes. On y monte par trois grands escaliers : la première salle d'entrée est assez grande pour contenir deux mille personnes : cependant il s'y réunit tant de gens de loi, et tant d'agens et de cliens, qu'on a de la peine à passer. Les salles des juges sont ornées de peintures représentant les attributs de la

justice. Il y a dans ce local les *Archives* générales du royaume, où l'on conserve une immense collection de diplomes, d'anciens actes et documens.

A moitié-chemin entre la *Vicaria* et le *Mercato*, l'on voit à droite l'

ÉGLISE DE L'ANNONCIATION.

Cette église et la maison attenante furent érigées par la reine Saucia, épouse du roi Robert, et augmentées ensuite, en 1348 par la reine Jeanne II. L'église fut après cela rebâtie avec magnificence en 1540 par l'architecte Ferdinand Manlio ; elle était ornée de marbres et de peintures de Lanfranco et de Giordano : ainsi que de sculptures de Bernin et de Marliano ; mais l'incendie de 1757 ayant détruit ce temple magnifique, il fut rebâti et achevé en 1782 sur le plan du chevalier Vanvitelli, et moyennant une dépense de deux cent soixante mille ducats napolitains.

Cette église est à croix latine. Sa grande voûte pose sur quarante quatre colonnes de marbre de Carrara, et tout le reste respire la magnificence et l'art des proportions bien entendues ; c'est pourquoi on peut la compter parmi les plus

remarquables de Naples. Les peintures du maître-autel et celles de la croisée sont de François de Mura, et les prophètes des angles de la coupole sont l'ouvrage de *Fischetti*.

On peut admirer quelques restes de son ancienne magnificence dans les fresques, les bas-réliefs, les statues de marbre, et celles en bois de noyer, échappés aux ravages du feu, dans la sacristie, dans le trésor et dans la chapelle de la sainte Vierge. Les peintures sont du *Corenzio*, et le travail en bois de la sacristie représentant la vie de N. S. Jésus Christ est de Jean *Marliano di Nola*. La statue d'Alfonso Sancio que vous voyez sur ce tombeau est l'ouvrage de Dominique *Auria*; et ce bas-rélief, que vous voyez emboité sur la muraille qui sépare la sacristie du trésor, est de la main de Santacroce.

A côté de cette église on entre dans une grande cour où existent trois établissemens de charité : monumens glorieux de la bienfaisance chrêtienne. Ici au rez-de-chaussée il y a la maison des enfans-trouvés, et dans l'étage supérieur un grand hôpital très-bien servi. L'escalier qui est vis-à-vis de la grande porte conduit à un

conservatoire, où l'on accueille toutes les filles qui ont été sauvées parmi les enfans-trouvés, à proportion de leur âge, et lesquelles y restent jusqu'à ce qu'on peut leur donner une situation honnête ou religieuse selon leur inclination.

En s'avançant vers la mer, on arrive à la

PLACE DU MARCHÉ, OU MERCATO.

C'est la plus grande place de Naples : le marché qu'on y tient le lundi, et le vendredi, est comme une des plus grandes foires ; toutes les choses nécessaires à la vie s'y trouvent en abondance. Les environs de cette place sont habités par la grande masse du bas peuple.

Cette place a été le théâtre de deux funestes événemens : le meurtre du jeune Conradin, et la révolte populaire dite de Masaniello. Conradin, comme nous l'avons dit dans l'histoire de Naples, devait être roi de Naples en sa qualité d'héritier de son père, l'empereur Conrad. Il étoit venu dans le royaume avec son ami, Frédéric duc d'Autriche, et avec une armée, pour faire la guerre à Charles d'Anjou, reconnu par Clément IV ;

mais Charles le défit : les deux jeunes princes furent trahis pendant leur fuite, livrés entre les mains de Charles et décapités sur cette même place du *Mercato*, le 26 octobre 1268. On avait bâti une petite chapelle et placé une croix dans l'endroit même de cette exécution. Il y avait aussi une colonne de porphyre entourée de ces deux vers,

> *Asturis ungue Leo pullum rapiens aquilinum*
> *Hic deplumavit, acephalumque dedit.*

Cela fesait allusion à l'aigle impériale et au seigneur d'Astura qui livra Conradin au roi de Naples ; mais cette chapelle fut brûlée dans l'incendie de l'année 1781, et dans cet endroit on a construit des magasins d'après le nouveau prospect que cette place a reçu.

La révolte de Masaniello eut aussi lieu sur cette même place le 16 juin 1647. Voyez ce que nous avons dit de cette révolte dans l'histoire de Naples. Cette insurrection populaire fournit des sujets à plusieurs peintres de ce tems, tels que Salvator Rosa, André Falcone, Fracanzano, Micco Spadaro, qui peignirent

toute la scène du Marché ainsi que Michel-Ange des Bambochades dans son beau tableau existant à Rome dans la galerie Spada.

Sur cette même place est l'

ÉGLISE DE SAINTE MARIE DU CARME.

Cette église est très-fréquentée à cause de sa situation et de la dévotion générale du peuple napolitain. Elle était très-petite d'abord, mais elle fut considérablement augmentée en 1269, par la reine Marguérite d'Autriche mère du malheureux Conradin. Elle s'était rendue à Naples pour rétirer son fils des mains de Charles d'Anjou ; mais l'infortuné Conradin ayant été décapité quelques jours auparavant, elle n'eut d'autre consolation que celle de pourvoir à sa sépulture, et d'appliquer à cette église les sommes qu'elle avait préparées pour la rançon de son fils. Elle fit transférer son corps de la *Chapelle de la Croix* dans cette église, où il fut enterré, derrière le maître-autel, avec celui de son compagnon de malheurs, Frédéric d'Autriche.

Cette église fut rétablie dans la forme que vous voyez, en 1767, comme on lit

sur le portail, ornée de marbres, de peintures de Solimène, de Jourdan et de De Matteis. On voit sur l'autel majeur une ancienne image de la Vierge, qui, dans le jubilé de l'an 1500, ayant été conduite à Rome par une société de Napolitains pélerins, se rendit célèbre par des miracles. Il y a aussi un Crucifix qui est en grande vénération chez les Napolitains. On dit qu'en 1439, pendant le siège de Naples par l'armée d'*Alfonso di Aragona*, un boulet de canon alla droit vers la tête de ce Crucifix, qui étoit alors placé dans le porche de l'église, que le Crucifix baissa la tête comme pour franchir le coup, et le boulet resta ici roide. On le voit ce boulet pendant sur la muraille auprès de la porte qui méne au cloître.

En entrant par la grande porte de ce cloître on voit un beau clocher qui s'élève sur elle à une hauteur merveilleuse d'après sa base : et dans son enceinte existait la statue de la reine Marguérite en mémoire de sa munificence, mais cette statue a disparu.

Le château du Carme qui tient à l'église et à la maison susdite, n'était originairement qu'une tour édifiée par Ferdi-

nand d'Aragon en 1484. On lui donna ensuite la forme d'un carré, et on l'augmenta d'un bastion pour mieux défendre la ville. Cette tour ayant été la principale forteresse lors de la révolte de Masaniello, fut environnée d'autres ouvrages, l'année après, c'est-à-dire en 1648.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF
DES ENVIRONS
DE NAPLES.

CÔTÉ DE POUZOL.

Le terrein situé à l'ouest de Naples, entre le Pausilype et Linterne, dans la *Campagne Heureuse*, aujourd'hui Terre de Labour, est le pays du monde le plus merveilleux. Indépendamment d'une fertilité étonnante, la nature y offre encore les phénomènes les plus rares dans ses volcans qui ne sont pas entièrement éteints. Ce lieu a été célèbre dans les fables de l'antiquité: ce qui contribuait beaucoup à y attirer du monde. Le séjour des Orientaux dans ce pays ajouta encore à sa renommée. Lorsque les Romains se rendirent ensuite les maîtres du monde, la côte de Pouzol devint le centre de leurs délices; ils l'embellirent avec magnificence, et y répandirent les trésors qu'ils avaient enlevés aux autres nations. Ils trouvèrent sur ces rivages tout ce qui pouvait délasser l'esprit, et guérir des

maladies : ils trouvèrent un climat doux et tempéré, un sol fécond, et enfin cette liberté qui est inconnue aux grandes capitales.

On vit dès-lors cette côte se couvrir de délicieuses maisons de campagne, et des édifices publics et particuliers les plus somptueux. Les maisons de plaisance étaient bâties en forme de *villes*. Cicéron appelle cette contrée les royaumes de Pouzol et des Cumes : *Puteolana et Cumana regna. Epist. ad Att.*

La prospérité de Pouzol tomba avec l'empire romain. Cette belle côte devint inculte et misérable, et son air malsain et pernicieux. Ce grand nombre de *villes* autrefois si peuplées, si florissantes, n'existent plus aujourd'hui : à-peine y reconnait-on quelques traces de leur ancienne grandeur. Pouzol n'offre plus qu'une population languissante : et l'on y rencontre à chaque pas les débris des anciens monumens qui excitent la curiosité des étrangers.

Les phénomènes de la nature qui n'ont pas éprouvé les mêmes vicissitudes, y appellent aussi l'attention et l'admiration générale. La nature bienfaisante y offre encore des soulagemens à nos maux, dans le grand nombre et la diversité de ses

eaux minérales. La singularité et le grand nombre des phénomènes et des objets importans existant dans les environs de Pouzol, nous engage à en donner ici quelques détails utiles aux voyageurs qui vont les observer.

En traversant la grotte de Pausilype, et prenant ensuite le chemin qui se présente à droite, vers la moitié de la grande route, on trouve après un mille et demi de marche, le

LAC D'AGNANO.

Les vestiges que ce lieu conserve encore de la ville d'*Angulanum*, aujourd'hui *Agnano*, nous en rappellent à-peine l'ancienne existence. Ce lac est environné de hautes collines, formées par les laves des volcans éteints. Sa circonférence est d'environ trois milles, et il est très-profond, car il occupe l'extension d'un des anciens cratères dont ce terroir volcanique abonde. Les eaux de ce lac sont douces à leur superficie, et salées dans le fond: on n'y voit que des grenouilles, et beaucoup de serpents qui y tombent des collines voisines, et s'y noyent pendant le printems. Ces mêmes eaux paraîssent bouillir, surtout lorsque le lac est plein; mais sans aller chercher l'explication de ce fait dans

l'action de quelque volcan éteint, nous pouvons l'attribuer au développement d'un *gaz*. D'ailleurs les eaux du lac d'Agnano sont minérales, ce qui est une suite de la proximité des anciens volcans qui l'entourent.

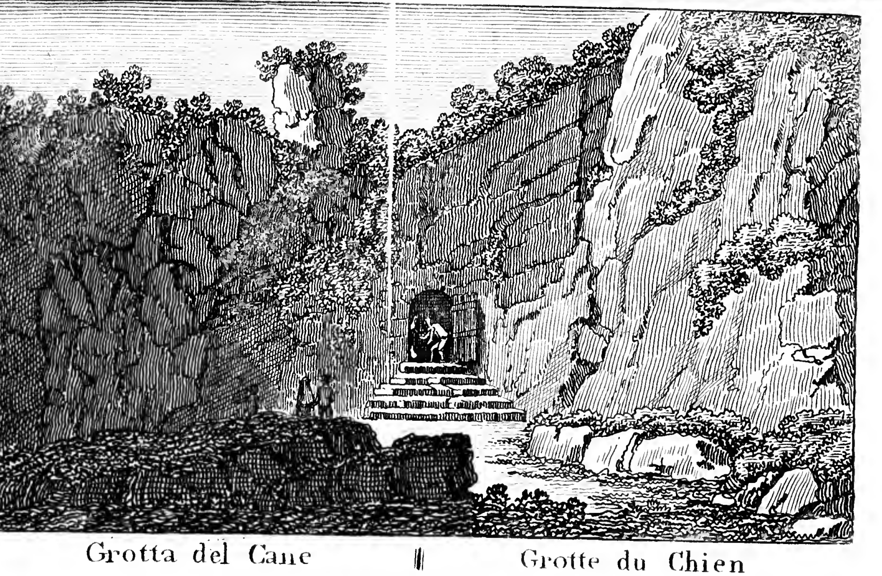
Les anciens avaient établi des bains dans les environs de ce lac, dont les eaux passaient pour guérir toute sorte de maux. On y observe encore les restes au pied de la colline à gauche lorsqu'on descend vers ce lac.

Il existe aujourd'hui près de ce lac plusieurs sudorifères, vulgairement appellés *Étuves de Saint Germain*, qui étaient peut-être quelques branches des anciens thermes. Ce sont de petites chambres, du bas desquelles s'échappent des vapeurs assez chaudes pour exciter une sueur abondante et salutaire à tous ceux qui y entrent, même nuds. Cette chaleur, d'après le thermomètre de Réaumur, est de 39 à 40 dégrés.

Près de ces étuves, et au pied de la colline, à droite, en descendant, se trouve la

GROTTE DU CHIEN.

Pline fait mention de cette grotte remarquable, liv. 2 chap. 90. Elle est creu-



Grotta del Cane || Grotte du Chien

sée dans un terrain sablonneux, à la profondeur de 10 pieds, sur 9 environ de hauteur à l'entrée, et 4 de largeur. Lorsqu'on baisse la tête hors de la grotte, pour regarder la superficie du terrain, on voit sortir dans tous les tems et s'élever jusqu'à six pouces de terre, une vapeur légère. Les murs de la grotte ne présentent aucune incrustation, ni aucun dépôt de matières salines. On n'y sent même aucune odeur, si ce n'est cette odeur de terre, inséparable d'un souterrain chaud et fermé.

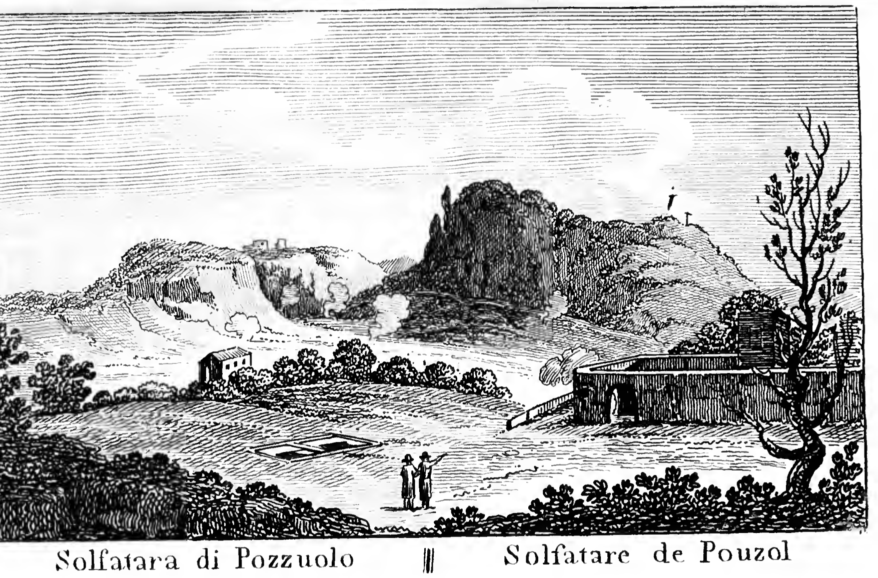
Plusieurs naturalistes ont donné la description de cette grotte qu'ils nommaient antre de Charon, et qu'on appelle aujourd'hui la Grotte du Chien, parce que c'est l'animal que l'on choisit pour faire connaître le danger de la vapeur qui s'en exhale. Le chien que l'on prend par les pattes et dont on plonge la tête dans cette vapeur, s'agite d'abord beaucoup, et perd tout mouvement au bout de deux minutes: il mourrait même infalliblement, si on ne l'exposait au grand air qui lui rend alors ses forces aussi vîte qu'il les avait perdues. Les mouvemens de la poitrine et de la gueule du chien prouvent évidemment que l'air manque à sa respiration, pendant qu'il est dans la grotte; et

c'est en respirant l'air à longs traits, qu'il se remet dès qu'on l'en rétire.

Les autres quadrupedes que l'on expose à cette vapeur, éprouvent les mêmes accidens: les oiseaux succombent encore plus vîte. Dès qu'un coq a la tête dans la vapeur, il vomit et expire sur-le-champ. Un flambeau allumé s'y éteint insensiblement.

Les effets de cette vapeur paraissent moins pernicieux pour les hommes: plusieurs personnes l'ont respirée, sans en éprouver une incommodité bien notable. On dit cependant que les deux criminels que Pierre de Tolède fit renfermer dans la grotte du chien, y moururent aussitôt. On assure encore que des cultivateurs s'étant endormis dans cet endroit, qui était ouvert autrefois, ne s'y réveillèrent plus.

On a fait plusieurs expériences sur la nature de cette vapeur, et on a enfanté bien des systèmes; mais il était réservé à notre tems, où la physique et la chimie ont fait tant de progrès d'en expliquer et déterminer les véritables causes. C'est aux essais et aux observations de plusieurs habiles chimistes napolitains, que nous devons ces connaissances. Ils nous ont donné donc sur la nature de cette va-



Solfatara di Pozzuolo ||| Solfatare de Pouzol

peur les renseignemens qui suivent. Ils ont observé que depuis la porte jusqu'au fond de la grotte s'élève assidûment un tourbillon épais à la hauteur de presque un pied parisien : c'est l'acide carbonique libre qui par sa pésanteur spécifique reste ici toujours au-dessous de l'air atmosphérique. Mais avec cet acide s'élèvent des épaisses vapeurs qui étant spécifiquement plus legères, touchent à la voûte de la grotte, d'où ils tombent condensées en gouttes d'eau. On a donc conclu que les carbons avec d'autres acides produits, moyennant le calorique, par la décomposition de l'eau et des solphures qui y existent, soient la cause naturelle du développement des exhalations ou de cette vapeur dont nous avons parlé. C'est dans cette vapeur qu'on s'amuse à faire les expériences qui sont propres de l'acide carbonique libre, par exemple : du blanchissement de l'eau de chaux, de la teinture bleue qui devient rouge, de la lumière qui s'éteint, de la poudre à canon qui ne s'allume point, etc. etc.

Entre le lac d'Agnano et Pouzol se trouve la

SOLFATARA.

Ce lieu que les anciens nommaient *Forum Vulcani*, est une petite plaine de

893 pieds de long, sur 755 de large, environnée de collines, anciennement appellées par les grecs *monti Leucogei*, ou généralement *campi Phlegræi*. Il était déjà considéré comme un volcan non entiérement éteint, dans le tems de Pline et de Strabon. Il s'appelle aujourd'hui *la Solfatara*, à cause de la grande quantité de soufre qui en sort, qui brûle en certains endroits, et en échauffe d'autres à trois pouces de profondeur: plusieurs ouvertures exhalent une fumée chaude, chargée de soufre et de sel ammoniac; ce qui fait croire avec raison que cet endroit est miné par un feu souterrain, d'autant plus que le rétentissement produit par le choc d'une pierre sur ce terrain, annonce évidemment qu'il est vide au-dessous. Pendant la nuit on voit s'élever des flammes, et on entend plus distinctement le bruit du feu.

La Solfatara paraît elle-même avoir été une montagne, dont le sommet s'écroula par l'action violente d'un volcan. Il paraît aussi que le terrain y est miné pardessous, et que c'est une voûte qui couvre un espace vide, ou un bassin échauffé, mais qui ne doit plus à-présent faire craindre d'éruption, parceque le soufre ne se trouve mêlé qu'avec une très-petite

quantité de fer. Plusieurs écrivains ont prétendu que ce lieu communique avec le Vésuve; mais quelle nécessité de supposer un canal de 8 à 9 milles pour les réunir, lorsque la nature a pu former deux volcans dans deux lieux séparés? Les fables des poëtes nous apprennent aussi que la Solfatara fut le lieu de la bataille des géans contre Hercule.

Les environs de la Solfatara produisent un grand nombre d'eaux minérales propres à guérir toute sorte de maux.

Dans la Solfatara même il y a une fabrique d'alum, de soufre etc., et le docteur Assalini a ingénieusement établi sur quelques ouvertures qui exhalent des vapeurs sulfureuses, des apparats pour les appliquer aux différentes parties du corps humain.

En descendant de la Solfatara, on arrive à l'

ÉGLISE DES CAPUCINS.

Elle fut érigée par la ville de Naples en 1580, en l'honneur du grand protecteur St. Janvier, évêque de Bénévent, qui fut martyrisé en ce même lieu, le 19 septembre 289, sous l'empire de Dioclétien. La pierre sur laquelle ce saint fut décapité, existe encore, teinte de son

sang, dans la chapelle de St. Janvier de cette église. Le couvent est bâti sur cette partie de la *villa Antoniana* où étaient des tombeaux, dont toute l'extension de ce terroir est parsemée: on y en rencontre des débris de tout côté.

Les exhalaisons sulfureuses sont si fortes dans l'église, et particuliérement dans le couvent, que les réligieux sont obligés de l'abandonner pendant l'été. La citerne du couvent est construite sur une voûte destinée à isoler les eaux, afin qu'elles ne soient pas gâtées par les vapeurs qui s'échappent de la terre.

Au-dessus du couvent on voit l'ouverture d'une vaste grotte qui servait, dit-on, de passage pour aller de Pouzol au lac d'Agnano, sans monter sur les monts *Leucogei*. Avant de s'éloigner d'ici, vous pouvez jouir de la vue la plus étendue du cratère de Pouzol que vous offre le plateau de cette colline.

Le *monte Spino*, que l'on voit au sud du couvent des capucins, s'appellait anciennement *monte Olibano*. Cette montagne est composée de laves et autres matières vomies par les volcans qui y brûlaient anciennement, et que la mer couvrait long-tems auparavant. D'après Suétone, le sommet du *mont Spino* fut apla-

ni par l'empereur Caligula, qui se servit des pierres pour paver les grandes routes d'Italie. Cette montagne pierreuse présente encore plusieurs aqueducs qui conduisaient anciennement les eaux à Pouzol. Du pied de la montagne vis-à-vis de Pouzol, sort un eau excellente pour guérir plusieurs maladies. En faisant le tour de la montagne, on trouve plusieurs sources d'eaux médicinales qui ont des qualités surprenantes.

A cinq milles de Naples et à peu de distance de la Solfatara, on trouve la

VILLE DE POUZOL.

L'origine de cette ville est très-ancienne; les uns disent que les Cuméens s'y établirent l'an 232 après la fondation de Rome; d'autres prétendent que c'étoient les Samiens ou les habitans de l'île de Samos, qui vinrent avec une colonie dans cet endroit. La première opinion semble plus probable. D'abord elle fut nommée *Dicearchia*, d'où les savans ont conclu qu'on avait ici établi le bureau des marchands, que nous appellons tribunal de commerce. Les Romains lui donnèrent ensuite le nom de *Puteoli*, peut-être pour la même raison, en latinisant ce que chez les Grecs signifiaient les mots *dice* et *ar*-

chia par leur *Puteal* qui était le lieu où le préteur rendait justice à Rome. D'autres prétendent que ce nom *Puteoli* lui soit venu, ou du grand nombre des puits que Q. Fabius y fit creuser pour la pourvoir des eaux, ou de la puanteur de soufre qu'on y sent. Cette ville qui fut d'abord long-tems gouvernée sous la forme de république, devint colonie romaine, l'an 559 de Rome, et très-célèbre par le concours des plus riches Romains qui y bâtirent de superbes maisons de plaisance, où ils jouissaient à la fois de la belle situation de la ville, des bienfaits de ses eaux minérales et des douceurs d'une vie sans gène. Le grand nombre et la beauté des édifices qui s'y élevèrent, faisait paraître la magnificence romaine dans tout son éclat; c'est pourquoi Cicéron l'appellait la petite Rome, et Feste *Delus minor*.

Pouzol fut prise et détruite plusieurs fois par les barbares, et par les tremblemens de terre et les éruptions volcaniques, après la décadence de Rome. La ville et les environs de Pouzol furent alors réduits dans un état si déplorable, qu'il ne nous reste qu'un très-petit nombre de débris de ses superbes édifices.

La ville de Pouzol présente encore les restes du

TEMPLE D'AUGUSTE, AUJOURD'HUI CATHÉDRALE DÉDIÉE A SAINT PROCULE.

Ce temple est composé de grands morceaux de marbre carrés, et de grosses colonnes d'ordre corinthien, soutenant un architrave bien travaillé. Il fut édifié par le chevalier romain Calpurnius, qui le dédia à Octavien Auguste, ainsi qu'on le lit dans l'inscription suivante jadis placée sur le frontispice :

CALPVRNIVS . L. F. TEMPLVM . AVGVSTO
CVM . ORNAMENTIS
D. D.

L'inscription trouvée dans le portique du temple, nous a appris le nom de son architecte L. Cocceïus.

Les chrétiens dédièrent ensuite ce temple magnifique au diacre St. Procule, qui naquit à Pouzol, et partagea le martyre avec St. Janvier. Le corps de St. Procule est conservé dans l'église avec ceux des autres saints : il est considéré comme protecteur de la ville.

Pouzol avait plusieurs autres temples magnifiques, parmi lesquels on distinguait celui de Diane, orné de cent belles colonnes; et la statue de Diane qui avait

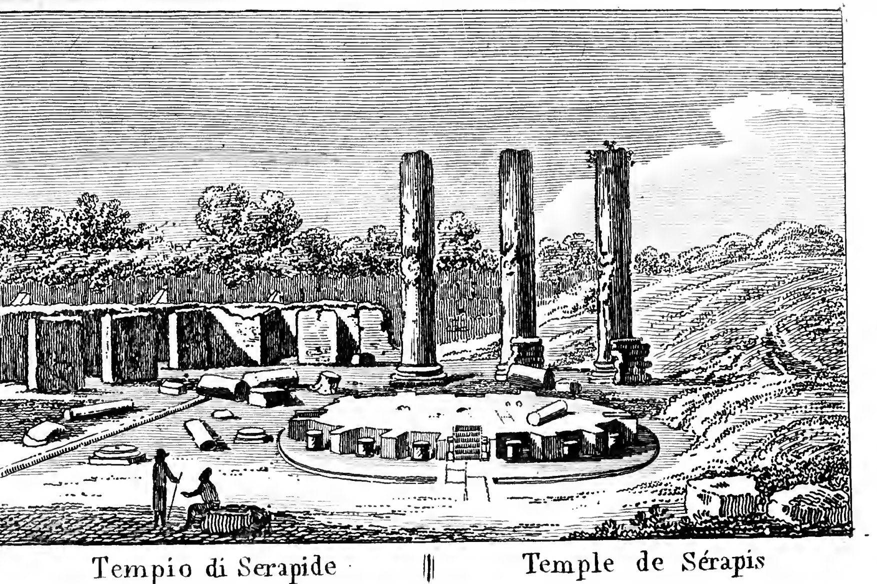
15 coudées de haut. On croit que les débris de ce temple sont ceux que l'on voit dans le lieu appellé *Pisaturo* par les habitans de Pouzol, où l'on trouva une infinité de belles colonnes.

Un des plus beaux restes des antiquités de Pouzol, est le

TEMPLE DE SÉRAPIS.

L'inscription qu'on y a trouvée, nous apprend que dans le VI siècle de Rome existait ici un temple de Sérapis. Il ne fut découvert qu'en 1750: il était alors en assez bon ordre, et pouvait aisément être conservé et restauré, au lieu de le dépouiller de tous ses ornemens, de ses colonnes, des statues, de ses vases etc. nous aurions eu ainsi un des plus anciens temples dans son entier. Ce qui nous reste de cet édifice, suffit cependant pour nous donner une idée de la beauté de sa construction, du goût, et de la magnificence romaine.

Cet édifice a la forme d'un quadrilatère; il a 134 pieds de long, sur 115 de large. Il était entouré autrefois de 42 chambres carrées, dont quelques unes existent encore. Quatre escaliers de marbre conduisaient au temple bâti en forme circulaire sur un diamètre de 65 pieds.



Tempio di Serapide || Temple de Sérapis

Il ne nous reste plus aujourd'hui que la base de ce temple, qui était environnée de 16 colonnes de marbre rouge servant d'appui à la coupole. Les trois colonnes de marbre *cipollino* que l'on voit d'un côté de la partie extérieure, sont les seules qui aient survécu à la destruction de cet édifice. Elles portent l'empreinte d'une ancienne irruption de la mer. Cet édifice renfermait, du tems de ses fondateurs, des bains minéraux, que l'évêque Rosini vient de faire arranger de nouveau pour l'usage du public.

On observe dans la ville un beau piédestal de marbre blanc ayant 7 palmes de longueur sur 4 et 7 onces de large, trouvé à Pouzol en 1693; ses quatre côtés sont ornés de bas-réliefs: on y voit 14 figures représentant quatorze villes de l'Asie mineure, dont les noms sont indiqués sous chaque figure. Sur ce piédestal était placée la statue colossale que ces quatorze villes avaient érigée à Tibère en reconnaissance de leur réparation après un terrible tremblement de terre, comme on lit dans l'inscription gravée sur le même marbre: on aurait fouillé les environs pour trouver la statue, si cela n'avoit exigé la démolition d'un grand nombre de maisons.

Une autre place offre une belle statue élevée sur un piédestal portant cette curieuse inscription :

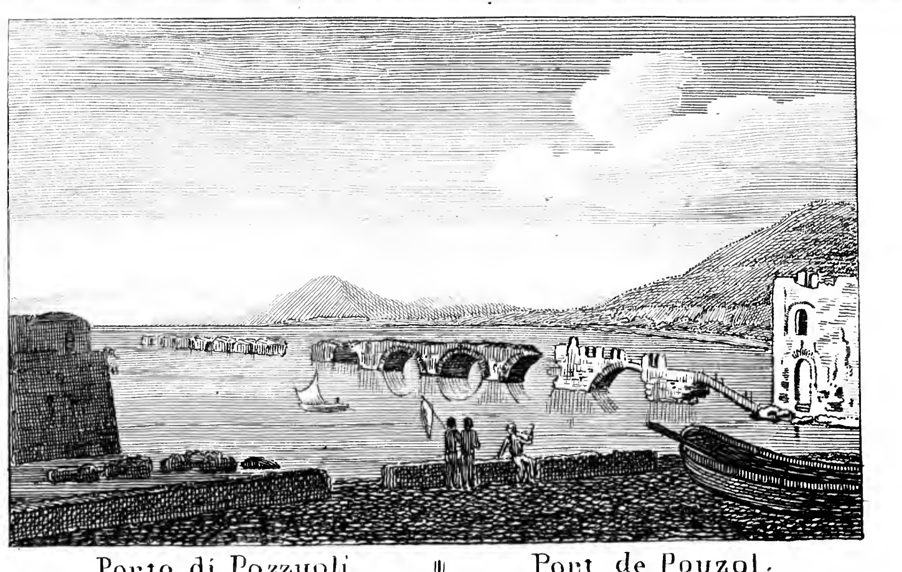
MAVORTII
Q. FLAVIO.MAESIO.EGNATIO.LOLLIANO. C.V.
Q. K. PRAETORI . URBANO . AVGVRI . PVBLICO
POPVLI . ROMANI . QVIRITIVM . CONS.
ALBEI . TIBERIS . ET . CLOACARVM . CONS.
OPERVM . PVBLICORVM . CONS.
AQVARVM . CONS. CAMP. COMITI
FLAVIALI . COMITI . ORIENTIS . COMITIS
PRIMI . ORDINIS . ET . PROCONSVLI
PROVINCIAE . AFRICAE . COLLEGE . (SIC)
V. S. DECATRESSIVM
PATRONO . DIGNISSIMO . POSVERVNT

Cette statue d'un senateur a été trouvée en 1704 derrière la maison que le vice-roi de Tolède avait à Pouzol, à présent *la Malva*.

Parmi les monumens antiques, on distingue encore le

PORT DE POUZOL.

Il était anciennement un des plus magnifiques de l'Italie. Cet ouvrage que l'on croit fait par les Grecs , était si vaste, qu'il arrivait jusqu'à Tripergole, et pouvait contenir un grand nombre de gros vaisseaux. Son long môle est l'ouvrage le



Porto di Pozzuoli || Port de Pouzol.

plus hardi qu'on ait jamais exécuté sur la mer, pour mettre les bâtimens à l'abri des tempêtes. Les deux inscriptions trouvées dans l'eau, annoncent, qu'il fut restauré par Adrien et Antonin le Pieux, et qu'il avait 25 arches, dont il ne reste plus que 13 pilastres défigurés. Ce môle était bâti sur des piliers soutenant des arches en forme de pont : cette construction est bien mieux calculée pour prévenir le remplissage des ports.

L'empereur Caïus Caligula réunit à ce môle un pont de 3600 pas de longueur qui arrivait jusqu'à Baïes. Il était formé de deux rangs de bateaux fixes par des ancres et couverts de la planches et de sable, imitant la voie Appienne.

Ces ouvrages qui coûtèrent des sommes immenses d'après Suétone, eurent d'abord pour but de satisfaire l'orgueil démesuré de l'empereur Caligula, qui voulut en cela imiter Xerxès, lorsqu'il fit construire un pont semblable pour passer de l'Asie en Grèce, ce qui fut considéré comme un ouvrage merveilleux. Le premier jour il parcourut le pont dans toute son étendue, monté sur un cheval richement caparaçonné, portant sur sa tête une couronne de chêne, et suivi d'une foule innombrable de peuple ac-

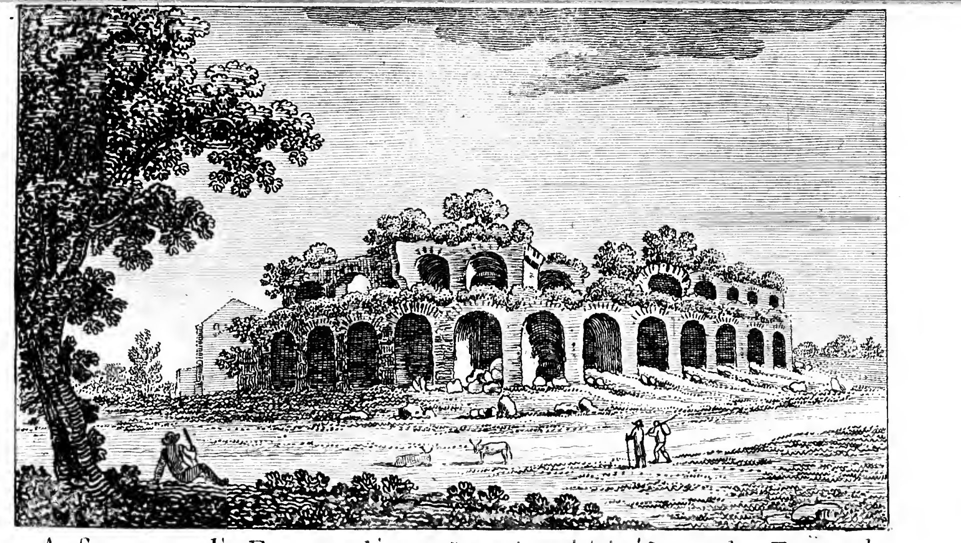
couru de toutes parts, pour jouir d'un triomphe aussi bizarre qu'imaginaire. Le second jour il fit parade de sa grandeur et de sa fierté sur un char de triomphe, portant une couronne de laurier, et suivi de Darius que les Parthes lui avaient donné en ôtage.

Un des anciens monumens de la ville de Pouzol, est l'

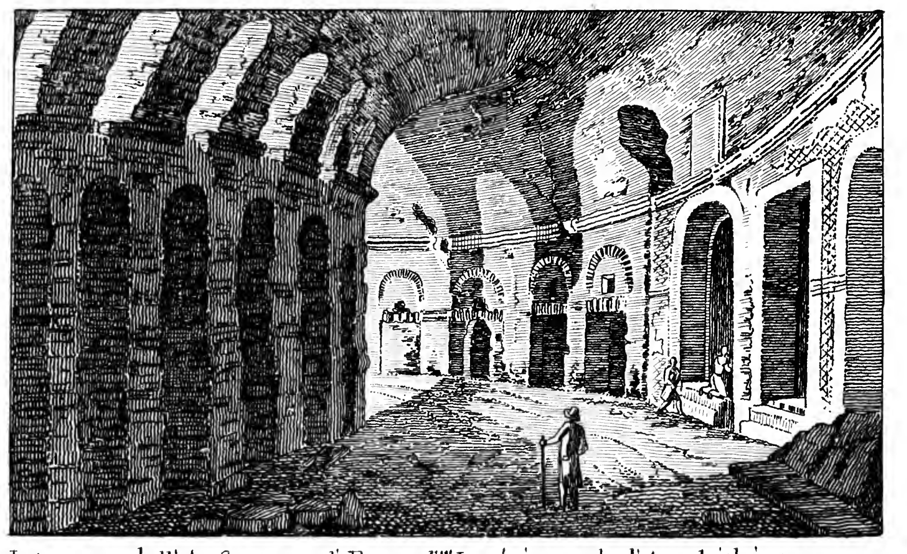
AMPHITHÉATRE, DIT LE COLISÉE.

Quoique les tremblemens de terre ayent grandement endommagé ce bâtiment, il est cependant assez bien conservé pour pouvoir juger de sa forme. Cet amphithéâtre, qu'on a nommé Colisée à l'imitation de celui de Rome, est ovale comme tous les autres. Il est composé de grosses pierres carrées, et il était anciennement à deux ordres, son arène avait 187 pieds de long sur 130 de large: et tout l'amphithéâtre pouvait contenir jusqu'à 45 mille personnes. Suétone nous apprend dans la vie d'Auguste, que cet empereur assista aux jeux qui y furent célébrés en son honneur.

L'intérieur de cet amphithéâtre présente une petite chapelle érigée en l'honneur de St. Janvier évêque de Bénévent,



Anfiteatro di Pozzuoli ‖ Amphithéâtre de Poüzol



Interno dell'Anfiteatro di Pozzuoli || Intérieur de l'Amphithéatre

et qui rappelle le jour où il y fut exposé aux ours pour en être dévoré ; mais la férocité de ces animaux cessa à la vue du saint, et ils se prosternèrent devant lui. Cinq mille personnes furent aussitôt converties à la foi par ce grand miracle : et on dit que Timothée, lieutenant de Dioclétien, en fut tellement irrité, qu'il fit décapiter le saint sur-le-champ.

Près de cet amphithéâtre on voit un grand édifice souterrain nommé le *Labyrinthe*, à cause du grand nombre de petites chambres qu'il contient, très-propres à égarer ceux qui y entreraient sans lumière. Ce bâtiment est tout composé de briques et revêtu d'une chaux très-dure en dedans. La construction de cet édifice fait croire qu'il servait autrefois de réservoir aux eaux pour l'usage de l'amphithéâtre.

Le nord de Pouzol présente encore les vestiges de l'ancienne voie campanienne, bordée de plusieurs anciens sépulcres nommés *Columbaria*, qui sont tombés en ruine.

Le golfe de Pouzol était anciennement aussi peuplé et aussi agréable que l'est aujourd'hui celui de Naples. C'est sur ce golfe à l'occident de Pouzol, que se trouvait la

MAISON DE PLAISANCE DE CICÉRON.

Les restes d'une magnifique maison qu'on voit dans cet endroit, nous annoncent que c'était peut-être la maison de plaisance que Cicéron possedait à Pouzol, et qu'il désigne par le nom d'*Academia*, comme celle d'Athènes; ou bien qu'elle ne pouvait être que dans ces environs : car, suivant les indications que lui-même et tous les anciens nous en donnent, il semble que cet endroit soit très-bien marqué. C'est dans cette demeure que le grand orateur composa ses livres, intitulés : *Quæstiones Academicæ*.

Ælius Spartien nous apprend, que l'empereur Adrien étant mort à Baïes, fut enséveli dans cette maison de campagne, où Antonin le Pieux, son successeur, fit ériger un temple dans le lieu même de son tombeau. On a trouvé en effet parmi ses ruines de statues d'Adrien revêtues des ornemens impériaux. Les pêcheurs et les enfans trouvent dans la mer des morceaux de porphyre, d'agathe, des pierres gravées, et des médailles que la mer jète souvent sur le rivage, et que ces gens ne manquent pas de



Villa di Cicerone, a Pozzuoli || Maison de Campagne de Cicéron, à Pouzzol

présenter aux étrangers aussitôt qu'ils les voyent paraître.

C'est entre Pouzol et Baïes que se trouvent les

LACS LUCRIN ET AVERNE.

Le premier de ces lacs qu'on appelle *Mariciello* était renommé dans les anciens tems pour l'abondance de ses poissons et de ses huîtres, dont la pêche appartenait aux Romains; et on prétend que le nom de Lucrin lui vint de *Lucro*, c'est-à-dire du gain qu'il produisait. Jules-César réunit les lacs Lucrin et Averne à la mer, et le résultat de cet ouvrage fut nommé *Porto Giulio*, ce que Pline considérait comme une merveille.

Une partie du lac Lucrin fut comblée par le violent tremblement de terre du 29 septembre 1538, qui engloutit entièrement le grand village de Tripergole, et ses malheureux habitans. Ce village se trouvait placé entre la mer et le lac. La terre s'ouvrit aussi dans la même endroit, et lança des flammes et de la fumée entremêlées de sable et de pierres ardentes, qui formèrent la montagne appellée *Monte Nuovo*; elle est très-élevée, et a trois milles de tour. La mer qui avait quitté son rivage, y retourna avec fureur

et occupa une partie du lieu, où se trouvait le village de Tripergole.

Le lac Averne situé à un mille du lac Lucrin, cessa de communiquer avec la mer après cet événement. Il est placé dans un vallon et paraît être le cratère d'un volcan éteint. On croit que la dénomination d'Averne puisse dériver du mot grec *Aornos* qui signifie *sans oiseaux*. Car ces deux lacs étaient en effet tellement environnés de forêts dans les anciens tems, que les eaux avec leurs exhalaisons empestées et leur ombre triste et noire en éloignaient tous les oiseaux qui s'en approchaient.

Dans ces horribles forêts, dit Strabon, vivaient les Cimmériens, peuples barbares qui firent profession de prédire l'avenir. Homère nous assure qu'ils habitaient dans de profondes grottes, impénétrables aux rayons du soleil. Véritables ou prétendus, ces peuples contribuèrent beaucoup à augmenter l'horreur de ces lieux. Octave Auguste fit enfin abattre ces forêts, et de toute l'horreur il ne resta que le nom.

Servius nous donne la description des Cimmériens, et des grottes qu'ils habitaient, dont l'une des entrées se trouvait, dit-il, au-de-là du lac Averne, il ajou-

te eucore que ces grottes s'étendaient jusqu'au marais *Acherusia*. Les anciens regardaient cette grotte comme l'accès de la descente aux enfers, au royaume de Pluton. Plusieurs auteurs ont prétendu que le lac Averne était sans fond ; on l'a sondé cependant et on a trouvé que sa profondeur n'excédait pas 82 toises, sur un diamètre d'environ 253 toises.

Aux environs de ce lac est l'entrée d'une grotte, que plusieurs écrivains ont pris pour celle de la Sibylle de Cumes. Suivant Strabon, c'était un chemin souterrain ouvert anciennement pour aller plus vîte de l'Averne à Baïes ; d'autres assurent cependant, que c'est le grand canal, creusé par Néron, pour conduire les eaux chaudes de Baïes au promontoire de Misène. Cette grotte, ou ce canal ayant été abandonné, n'est plus praticable au-de-là de 150 pas.

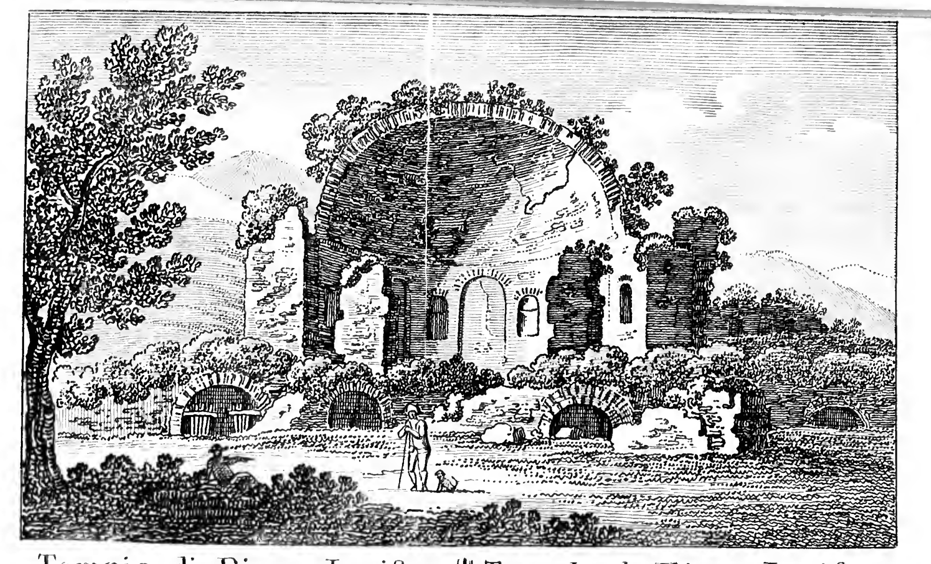
Non loin du lac Averne, et vers Baïes, on trouve les ruines de trois salles qu'on nomme les temples de Vénus, de Mercure et de Diane Lucifere : celle qu'on appelle le temple de Vénus est dans l'intérieur de forme ronde. Plusieurs antiquaires prétendent qu'il fut érigé par Jules-César ; et d'autres croient que ce n'était qu'un bain, ainsi que les deux autres

temples qui sont environnés d'eaux minérales. Le fond de cette partie ronde présente en effet trois chambres appellées les bains de Vénus, dont deux sont ornées de beaux stucs.

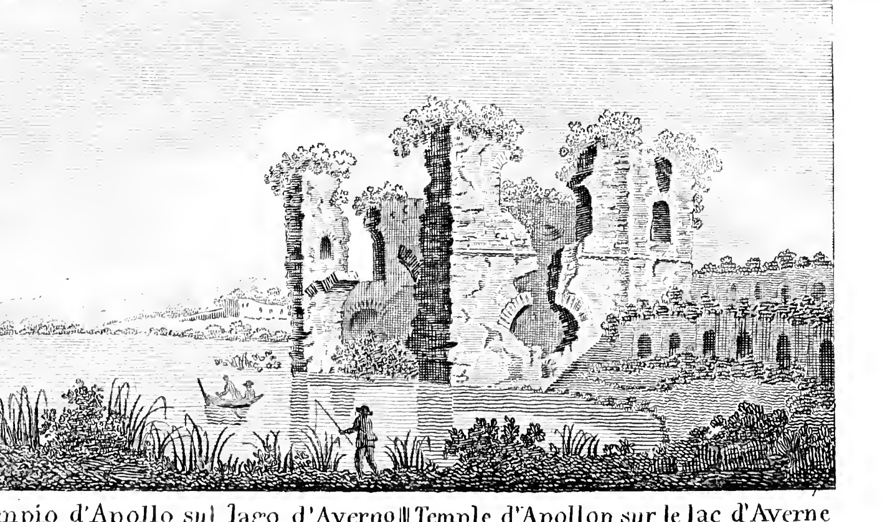
Le temple de Mercure, nommé vulgairement *Truglio*, conserve encore la partie supérieure de sa rotonde dans son entier : elle a 146 pieds de diamètre, et reçoit le jour par une ouverture pratiquée en haut, comme dans le Panthéon d'Agrippa à Rome : lorsque quelqu'un parle à une extrémité de la rotonde, il est distinctement entendu par celui qui se trouve à l'extrémité opposée, sans que la personne placée entre deux entende la moindre des choses.

La moitié de la coupole du temple de Diane Lucifère existe aussi; mais il a grandement souffert. Son exterieur est de forme hexagone, et offre un aspect assez pittoresque à une certaine distance. Les chiens et les cerfs sculptés sur plusieurs blocs de marbre, trouvés près de cet édifice, ont fait penser qu'il était dédié à Diane et non à Neptune, auquel d'autres l'avaient attribué.

Le Monte-Gauro, nommé aujourd'hui *Monte Barbaro*, est au nord de Pouzol et s'étend jusqu'au territoire de Cumes et



Tempio di Diana Lucifera. || Temple de Diane Lucifere.



Tempio d'Apollo sul lago d'Averno || Temple d'Apollon sur le lac d'Averne

d'Averne. Cette montagne est très-élevée: les vignes, dont elle était couverte anciennement, produisaient les vins si vantés par les anciens auteurs. Après tout ce qu'en disent les poëtes et les historiens, le *Monte Barbaro* est aujourd'hui de la plus grande stérilité, par l'effet, croit-on, des tremblemens de terre, et des incendies volcaniques.

Sur les bords du lac Averne, sont les ruines d'un ancien édifice que l'on croit être un ancien temple d'Apollon; il est cependant environné de plusieurs chambres, dont l'une conserve encore une source d'eau, ce qui engage beaucoup de personnes à regarder cet édifice comme un des bains minéraux qui existaient dans les environs de Baïes.

Au sud du lac Averne, se trouvent les

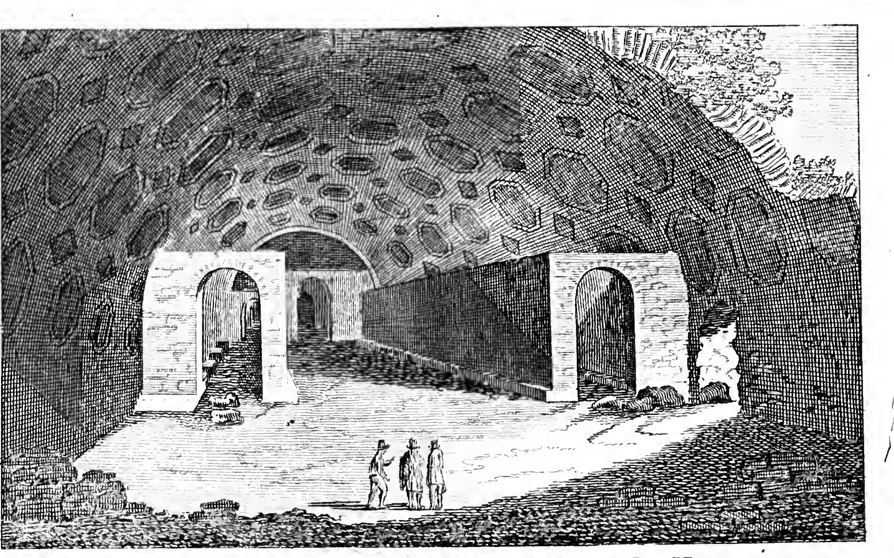
BAINS DE NÉRON.

Les anciens faisaient grande usage de ces bains; c'étaient des étuves où l'on se frottait tout le corps, ce qui les avait fait appeler *Fritole*, et par corruption on les nomme aujourd'hui *Étuves de Tritola*. On les appelle aussi Bains de Néron, parce que beaucoup des personnes prétendent, que cet empereur avait une maison de plaisance en ce lieu, où il fit com-

mencer un grand canal navigable pour faire communiquer le lac d'Averne avec le Tibre. On pretend voir encore aujourd'hui les vestiges de ce canal vers *Licola*.

Pour revenir aux étuves de Tritola, connues sous le nom de bains de Néron, elles ont six espèces de corridors longs, mais étroits. Le *Custode* pénètre jusqu'au fond de ces corridors, où il puise l'eau de la source qui est presque bouillante : il entre presque nud dans ce lieu, et en retourne, malgré cela, tout en nage, et la figure aussi enflammée que s'il sortait d'un four. Les personnes qui ne sont pas habituées à la chaleur de ces étuves, peuvent à-peine s'y avancer de dix pas sans perdre la respiration. Lex eaux de ces étuves et les vapeurs ont des qualités salutaires ; aussi l'Hôpital de l'Annonciation de Naples y envoie-t-il ses malades pendant l'été, et les défraye entièrement durant la cure.

Ce que nous venons de rapporter de la côte de Pouzol prouve évidemment que son terrein fut un jour généralement in-incendié par les volcans; et la Solfatara, ainsi que les sources d'eau bouillante de ce pays, annoncent aussi, qu'une grande partie de ces feux souterrains subsiste encore ; ce qui contribue beaucoup à la fer-



Bagni di Nerone || Bains de Neron



tilité du sol, à la force et à l'activé de la végétation. Virgile eut bien raison de dire, qu'il ne règne en ces lieux qu'un printems et un été continuels :

Hic ver assiduum et in alienis mensibus œstas.

Nous venons d'indiquer les objets les plus remarquables de la côte de Pouzol : nous observerons maintenant ceux de la côte de

BAÏES.

Ses ruines se trouvent près de Pouzol. Bajus, compagnon d'Ulysse, d'après Strabon, fut enséveli dans cette ville et lui laissa son nom. Une belle situation, la fertilité de son terrein, l'abondance de ses excellens poissons, ses promenades agréables sur le bord de la mer et au milieu des prairies et des vergers, une infinité de sources minérales de toute espèce, et de tous les degrés de chaleur, propres à procurer des plaisirs et à rendre la santé, tels furent, dis-je, les objets qui appellèrent à Baïes les plus riches et les plus voluptueux d'entre les Romains. Chacun d'eux voulait bâtir sur le rivage de la mer : mais le grand nombre d'édifices que l'on construisait chaque jour, fit

bientôt manquer de place, et l'art y supplea par des palissades et des môles, s'étendant sur la mer. Baïes devint dès-lors un séjour de délices et de plaisirs. Horace préfère Baïes à toute autre partie de la terre, et adresse des reproches aux voluptueux de son tems, qui au lieu de penser à leur existence passagère, et non contens de leurs vastes possessions sur terre, empiétaient encore sur le domaine de Neptune. Sénèque nous dit que le séjour de ces lieux était dangereux pour quiconque voulait conserver quelqu'empire sur ses passions.

C'était à Baïes que se trouvait la maison de plaisance de Jules-César. Varron fait mention de la belle maison de campagne d'Hirtius : Tacite de celle de Pison, où se forma la conjuration contre Néron : il cite aussi celle de Domitie, tante de Néron, que ce tyran fit empoisonner pour s'emparer de ses biens : Pompée et Marius y avoient aussi leurs maisons de plaisance. Enfin celle de Julie Mamméa, mère d'Alexandre Sévère, surpassait toutes les autres en magnificence.

Rien ne prouve mieux l'inconstance et la fragilité des choses humaines, que la vue des ruines de Baïes et de ses rivages déserts. Ces hommes riches et ambitieux

sont non seulement passés, leurs beaux édifices tombés en ruines, mais l'air même y est devenu pestilentiel par les exhalaisons des eaux croupissantes. Le château de Baïes, situé sur la hauteur de la côte, en est presque la seule partie habitable : la plaine ne présente plus que les ruines et les débris des fondemens qui soutenaient les édifices, les parterres et les jardins, mais qui ont été engloutis en partie par les flots de la mer.

VILLAGE DE BAÜLI.

Ce village est placé assez près de Baïes, sur le haut d'une colline, autrefois lieu de délices d'Agrippine mère de Néron. On prétend qu'il fut fondé par Hercule lorsqu'il retourna d'Espagne avec les troupeaux enlevés à Gérion : on veut tirer l'étymologie du nom d'un mont grec signifiant *étable de boeufs*. On assure aussi que le plus magnifique des anciens temples, dont il reste quelques traces, était celui de ce héros, et qu'on l'appellait d'Hercule *Bovalius*.

Parmi les maisons de campagne de la côte de Baüli, on distinguait celle d'Hortence, dont on montre encore quelques débris. Il y a aussi plusieurs tombeaux ornés

de bas-reliefs, de peintures et de dorures, parmi lesquels on distingue le

THÉATRE DIT LE TOMBEAU D'AGRIPPINE.

Cet ancien monument n'offre plus qu'une partie de l'édifice en demi-cercle, et entouré de marches, avec une voûte ornée de bas-reliefs de stuc. On a donné à ces restes le nom d'Agrippine, parce qu'élle fut assassinée dans ses environs par ordre de son fils Néron. Tacite nous dit cependant qu'Agrippine fut ensévelie dans un tombeau très-humble, près de la maison de campagne de César, dictateur; du reste cet édifice était un Théâtre, comme on reconnaît aisement par sa forme.

On trouve non loin de-là, un ancien bâtiment, nommé la

PISCINE ADMIRABLE.

C'est un grand réservoir d'eau qu'Auguste fit construire afin de pourvoir aux bésoins de ceux qui habitaient dans les environs, et plus particulièrement encore la flotte Romaine stationnée dans le port de Misène. On descend par deux escaliers, de 40 degrés chacun, dans ce magnifique souterrain, qui est divisé en cinq

corridors et en plusieurs arcades soutenues par 48 pilastres, parmi lesquels est le mur qui divisait l'édifice en deux parties pour y tenir peut-être les eaux separées. Cet édifice a 225 pieds de long, sur 75 de large et 20 de hauteur. Il est bâti en briques et couvert extérieurement d'un enduit aussi dur que le marbre.

Un peu plus au de-là est un autre édifice, appellé vulgairement les

CENTO CAMERELLE.

C'est-à-dire cent petites chambres, dit aussi labyrinthe, à cause du grand nombre de chambres que cet édifice contient, et qui sont voûtées et revêtues d'un enduit très-dur qui est encore blanc en-dedans. Les uns prétendent, que c'était le fondement de quelque grand édifice, et les autres disent que ce local servait de prison pour les criminels; mais, suivant l'indication de ces restes, on y reconnaît un autre reservoir d'eau.

Il y a aussi une ancienne structure située vers la mer, que l'on appelle *Mercato di Sabato*, le Marché de Samedi, sans en savoir la raison. On prétend que ces vestiges dénoncent que c'était un cirque pour les jeux équestres, où Néron célébra les fêtes nommées *Quinquatria*; il pa-

raît pourtant que ce lieu était destiné à la sépulture des habitans de Baïes, de Baüli et de Misène.

Le lac qui s'appelle aujourd'hui *Mare Morto*, mer morte, communiquait avec la mer et servait de port. Les poëtes ont imaginé que les Champs-Elysées, représentés comme le séjour des ames bienheureuses, se trouvaient près de ce lac. Les campagnes des environs sont encore très-agréables, quoique tout le pays ait été tourmenté par les tremblemens de terre, et les irruptions de la mer : le climat y est doux et on n'y ressent jamais les rigueurs de l'hiver.

A un mille au de-là du *Mare Morto*, on trouve le lac Fusaro, qui est l'ancien *marais Acherusia*, ou *l'Acheron*, si fameux chez les Grecs et les Latins. Les anciens mythologistes et les poëtes le considéraient comme le tartare infernal, où étaient confinés les réprouvés. Toutes les ames devaient traverser ce lac ; les méchants y restaient, et les justes passaient aux Champs Elysées. Ce lac, qui est probablement le cratère de quelque volcan éteint, sert aujourd'hui à la macération du chanvre et du lin ; ce qui lui a fait donner le nom de *Fusaro* et lequel est aussi renommé par ses huîtres. Mr. le chanoi-

ne André de Jorio vient de nous donner un nouvel et curieux ouvrage intitulé: *Viaggio di Enea all'Inferno ed agli Elisj secondo Virgilio*, par lequel il nous donne des renseignemens sur ces lieux suivant la description qu'on lit dans le liv. VI de l'Énéide. Il mérite d'être lu.

MISÈNE.

A l'extrémité occidentale et méridionale du Golfe de Pouzol il y a un promontoire, sur lequel se trouvait autrefois la ville de Misène. Virgile dit que ce nom lui est venu de Misenus, compagnon d'Enée qui y fut enséveli. Jules-Cesar y fit commencer un port magnifique sous la direction d'Agrippa, nommé aujourd'hui *Porto Giulio*. Il fut ensuite achevé par Auguste, pour servir à la principale flotte des Romains qui veillait à la sûreté de la Méditerranée, comme celle de Ravenne gardait les côtes de l'Adriatique. Pline l'ancien commandait la flotte de Misène, d'où il partit pour aller observer la famense éruption du Vésuve, l'an 79, dans laquelle il perdit malheureusement la vie.

La ville de Misène devint comme Baïes, un lieu de délices et de luxe. Les plus riches citoyens romains, les sénateurs, les

empereurs mêmes, y avaient leurs maisons de plaisance : les plus magnifiques étaient celles de Néron et de Lucullus, dont on voit encore les ruines : l'empereur Tibère mourut dans cette même maison, à laquelle se trouvait joint un théâtre très-grand, à en juger par ses restes. Cette ville fut prise et saccagée par les Lombards en 836, et detruite ensuite par les Sarrasins en 890; on n'y voit plus à-présent que des ruines qui ne peuvent donner aucune idée claire des tems brillans des Romains.

On voit sous la colline une grotte nommée *Dragonaria*; c'était, d'après Suétone, la Piscine que Néron avait fait commencer pour conduire dans sa maison de plaisance toutes les eaux chaudes qui se trouvaient à Baïes. Cette grotte est très-élevée, elle a 200 pieds de long, sur 28 de large : il y a quatre chambres des deux côtés, mais malgré les sommes immenses que Néron employa à ce grand ouvrage, il ne put en voir la fin, non plus que de l'autre encore bien plus hardi, qu'il commença au Lac Averne et qui devait se prolonger jusqu'à Ostie près de Rome, afin d'éviter le voyage par mer.

En allant de Misène à Cumes, on voit les ruines de la somptueuse maison de

plaisance de Servilius Vacca, où l'on a trouvé beaucoup de belles statues. Servilius était un riche sénateur romain, qui pour se soustraire aux regards dangereux de l'empereur Tibère et de Séjan, se retira dans cette demeure, afin d'y vivre loin de la cour et des vues ambitieuses des courtisans, ce qui, au rapport de Sénèque, fesait dire, que lui seul savait vivre.

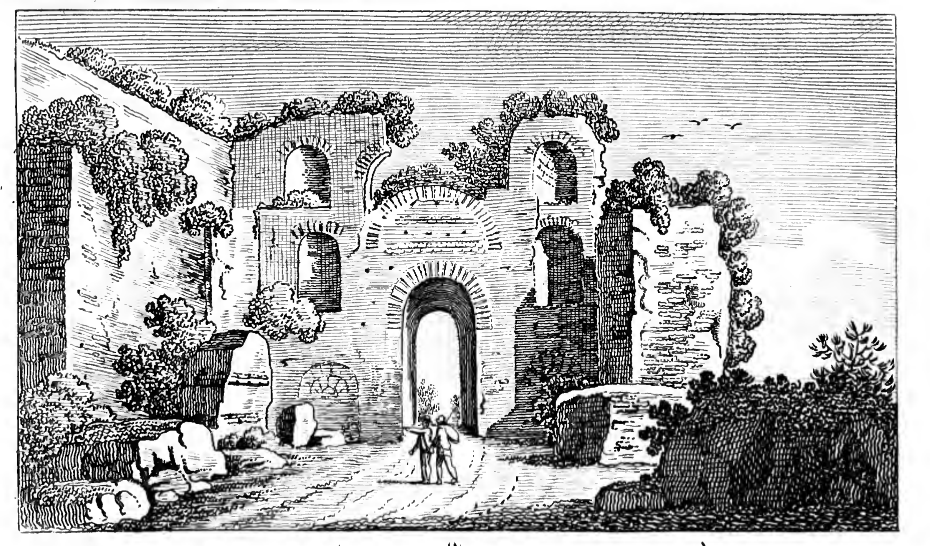
CUMES.

A deux milles environ de-là était située cette ville sur une montagne près de la mer. Strabon dit que la fondation de Cumes est antérieure à celle de toutes les autres villes d'Italie; et qu'elle fut bâtie par les Cuméens de l'île d'Eubée en Grèce, qui après l'incendie de Troye, vinrent en Italie avec les Chalcidéens pour y chercher un nouveau domicile. Cette ville était imprénable autrefois, disent les historiens; mais elle fut opprimée par les tyrans et dut ensuite sa liberté à la valeur de Xénocrate qui fit tuer le tyran Aristodème. Cumes fut la retraite et le tombeau de Tarquin le superbe, dernier roi des Romains.

La population, les richesses de cette ville et sa belle situation, jointe à la fer-

tilité de son sol, la firent nommer la *Fortunée* et l'*Heureuse* par les anciens. Elle soutint beaucoup de batailles contre les Campaniens; elle suivit le parti romain dans la guerre punique; ce qui excita la haine des Carthaginois qui ravagèrent plusieurs fois son territoire. Elle devint colonie romaine sous Auguste; elle conservait encore sa célébrité à cette époque, et les arts y florissaient : c'est pourquoi Horace loue les vases cuméens; mais la guerre et la peste survinrent ensuite et ruinèrent Cumes, qu'on appellait déjà *vacua Cuma* du tems de Juvénal. Cette ville était cependant très-considérée dans le moyen âge par rapport à ses fortifications. Totila et Téja, rois des Goths, la choisirent comme le lieu le plus sûr pour y déposer leurs trésors. Elle fut assiégée par Narsès, qui ne put la prendre qu'en y pénétrant par une ouverture souterraine nommée *la grotte de la Sybille*. Elle fut prise aussi par Romuald II, Duc de Bénévent en 715, et entiérement détruite enfin par les Napolitains en 1207.

Au sommet de la montagne se trouvait le fameux temple d'Apollon où les Cuméens érigèrent la célèbre statue d'Apollon, qui avoit été apportée à Cumes de l'Éolide, et qu'on disait avoir pleuré en



Arco Felice, a Cuma ||| Arco-Felice, à Cumes.

plusieurs événemens malheureux, comme le rapportent les historiens. Ce fut aussi sous ce temple, et dans un antre creusé dans la montagne même, qu'on établit l'oracle de l'Apollon Cuméen. C'était dans cette horrible grotte que la sybille Cumée ou Cuméenne rendait les oracles d'Apollon, qui ne furent jamais compris.

La sibylle Cumée était née à Cumes, ville de l'Éolide, et florissait dans le tems de la destruction de Troie l'an 1175 avant l'ère chrétienne. Plusieurs ecrivains disent qu'elle se porta à Cumes en Italie, afin d'y exercer le ministère de rendre les oracles d'Apollon. Aristote nous apprend qu'elle avait prophétisé à Delphes, ce qui la fesait appeller *sybille Delphique.*

L'entrée de la dite grotte est ornée d'un beau frontispice de marbre, donnant vers l'orient; et en entrant dans la grotte on reconnaît la structure qui nous en est représentée par les anciens écrivains.

Le temple de bonne architecture, dont on voit encore les restes près de l'*Arco Felice*, fut trouvé dans une fouille faite à Cumes en 1606; il y avait un grand nombre de belles statues de divinités,

dont Scipion Mazzella fait la description, à la fin de son traité de Pouzol.

On voit aussi les restes d'un temple appellé des géants, qui a 31 pieds de long sur 25 pieds de large. Il a trois niches carrées, et une voûte ornée de compartimens. On l'appelle le temple des géants, à cause des statues colossales qu'on y a trouvées, et dont une se vit jadis sur la place du palais royal à Naples sous le nom de *Géant du Palais*: et aujourd hui on l'admire aux Studii.

Cumes avait un bon port formé par le lac de *Follicole*, nommé vulgairement de *Licola*. Octavien Auguste le fit restaurer, et communiquer avec le lac Averne au moyen d'un canal navigable. Le lac de Licola n'ayant plus de communication avec la mer, ni avec l'Averne aujourd'hui, ses eaux stagnantes ont couvert une grande étendue de terrein; ce qui rend l'air pestilentiel.

Entre les monts dits *Euboici*, sur la route Domitienne, qui conduit de Cumes à Pouzol, on trouve les restes d'un gros mur en briques, et un arc qui porte le nom d'*Arco Felice*. Le mur a 61 pieds de hauteur et l'arc 19 pieds de largeur.



Tempio de' Giganti a Cuma || Temple des Géants, à Cumes

Tout ce lieu, qui s'étendait au da-là du territoire de Cumes jusqu'à la rivière Clanius, est marécageux par l'effet des eaux stagnantes qui en proviennent. En de-ça de ce marais, et sur une colline de matières volcaniques, fut fondée la petite

VILLE DE LITERNE.

Nous n'avons aucune donnée bien précise sur son origine, si non qu'elle etait située dans un lieu rendu marécageux par les eaux du fleuve Clanius. Nous savons cependant que la ville de Literne fut déclarée par Auguste colonie militaire.

Scipio l'Africain, dit l'histoire romaine, se retira dans cette ville pour y finir ses jours en paix. Après avoir sauvé sa patrie et subjugué l'Afrique, ce grand capitaine fut sommé à rendre compte de l'argent qu'il avait trouvé en Afrique, et qu'il devait disait-on, porter à Rome, au lieu de le donner à ses soldats. Scipion ne répondit à cette accusation des Romains, qu'en leur rappellant que dans ce même jour il avait vaincu Annibal et soumis Carthage à leur empire. C'est ainsi que nous le raconte Tite-Live ; il ajoute que Scipion avait à-peine prononcé ces mots, qu'il fut rendre grâces aux Dieux au Ca-

pitole. Il prit ensuite congé du peuple pour se retirer à Literne, où il passa le reste de sa vie.

Sénèque, Strabon, et Maximus nous assurent, que ce grand guerrier mourut à Literne, où sa famille lui érigea une statue et un tombeau.

La ville de Literne fut prise, saccagée et détruite en 455 par Genséric roi des Vandales. Il n'en resta dès-lors que des ruines, parmi lesquelles on prétend que s'est trouvé un morceau de l'épigraphe du tombeau de Scipion, avec ces mots :

. . . TA . PATRIA . NEC . . .

De-là tout l'endroit prit le nom de *Patria*, jusqu'au lac situé près de la ville de Literne, nommé également de *Patria*.

Les îles de Procida, d'Ischia, de Nisida, et de Capri, que l'on découvre de Baïes, et du promontoire de Misène, méritent aussi d'être vues, particulièrement celle d'Ischia, qui contient plusieurs sources d'eaux minérales très-salutaires, quelques vestiges de volcans et des points de vue très-pittoresques.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF

DES ENVIRONS

DE NAPLES.

CÔTE DE POMPEII.

Après avoir observé ce qu'il y a de plus curieux dans la partie occidentale du golfe de Naples, nous passerons à la côte orientale, dont les objets meritent encore bien plus notre attention.

La route de Naples à Portici est très-large, unie et commode : des cassines, des maisons de plaisance avec des jardins délicieux la bordent d'un côté, et le rivage de la mer de l'autre. Cette route commence au pont de la Magdelaine, sous lequel passe le fleuve Sébéto. Sur ce pont domine la statue de St. Jean Népomucène et celle de St. Janvier, érigée à l'époque de la grande éruption du Vésuve, qui menaçait d'incendier Naples, en 1767; mais qui cessa à l'arrivée de la tête du saint protecteur de la capitale.

Après trois milles de chemin, on trouve le

PALAIS ROYAL DE PORTICI.

Ce superbe palais fut bâti par Charles III, en 1736, d'après le plan d'Antoine Cannevari. Il est dans la plus belle position qu'on puisse s'imaginer. Sa grande façade donne sur la mer, et on y jouit d'un coup d'œil superbe sur le golfe, sur la ville de Naples, ses collines, le Pausilype, l'île d'Ischia au lointain, et sur la côte de Castellammare, Sorrento, Massa, jusqu'à l'île de Capri. Sa grande cour a la forme d'un octogone : elle est traversée par la grande route publique qui conduit aux provinces de Salerne, Basilicata et Calabres. Des deux côtés de cette cour, sont les appartemens royaux, et une chapelle magnifique au rez-de-chaussée. Plusieurs jardins délicieux, avec des réservoirs et des fontaines, sont annexés au palais, ainsi qu'une grande quantité des bosquets très-agréables, parmi lesquels on distingue celui qui est vers le Vésuve.

A un mille de Portici, dans le village de Résina ; le roi Ferdinand fit l'acquisition d'un assez beau palais, bâti autrefois par le prince de Jaci, qui prit le nom de Favorite royale. Cette maison de plaisance est décorée avec goût, parti-

culièrement la salle, qui est ovale et admirable par la délicatesse des stucs qui l'embellissent, et son beau pavé tout en marbres de différentes couleurs, extraits pour la plupart de la *villa* de Tibère dans l'île de Capri.

Le jardin situé sur le bord de la mer contient des parterres de fleurs, des treillages, couverts le plus souvent par des orangers, des citronniers, des espaliers de bois, et des petits casins de répos.

Sous le village de Portici et celui de Resina, se trouve ensévelie l'

ANCIENNE VILLE D'HERCULANUM.

Son nom, ainsi que les témoignages de Strabon et de Dénis d'Halicarnasse, font reconnaître Hercule pour le fondateur de cette ville; et on prétend que c'était l'Hercule Phénicien, celui qui defit le tyran Gérion en Espagne, et qui après s'être ouvert un passage à-travers les Alpes, vint en Italie, où il fonda Monaco dans la Ligurie, Livourne et Port-Hercule dans la Toscane, et Formie, Pompeii et la ville d'Herculanum, située entre Pompeii et Naples, au pied du mont Vésuve et sur le rivage de la mer, où Hercule fit construire un port magnifique pour sa flotte. On prétend que

cette ville fut fondée 60 ans avant Troie, quoiqu'il en soit, il est du moins certain qu'Herculanum existait du tems de la république romaine.

Son site agréable et salubre, l'avantage de la mer et d'autres dons de la nature, attirèrent à Herculanum une quantité de monde et en firent bientôt une des villes les plus riches de la Campanie. Elle fut d'abord habitée et gouvernée par les Osques, ensuite par les Etrusques, les Samnites, et par les Grecs. Devenue puis alternativement ville municipale et colonie romaine, elle conserva toujours sa magnificence dans les édifices publics, les spectacles, et dans toutes les entreprises et les actions particulières de ses habitans, comme le prouve le grand nombre de sculptures et d'inscriptions qu'on y a trouvées.

Les richesses, le luxe, et la mollesse qui s'introduisirent à Rome dans les derniers tems de la république, rendirent désirable aux Romains le séjour dans une ville grecque, animée par la liberté, le goût, et les plaisirs, embellie par les arts, et située dans un pays fertile et sous un ciel doux. Cicéron cite un grand nombre de Romains dont les maisons de campagne se trouvaient à Herculanum, où ils pas-

saient la plus grande partie de l'année. Strabon qui vivait sous Auguste, nous donne une description avantageuse de cette ville; Pline, Flore et Stace, nous en font également l'éloge; ses ruines, en effet, rappellent encore la plus belle et la plus opulente des villes de la Campanie, après Naples et Capoue.

Le tremblement de terre qui eut lieu l'an 63 de l'ère chrétienne, endommagea grandement la ville d'Herculanum. Elle se serait cependant relevée de ce malheur, si elle n'eût été entièrement ensévelie par l'éruption de l'an 79, éruption extraordinaire et bien plus terrible que toutes les autres arrivées dans l'espace des 18 siècles suivans. Pline le jeune fut témoin oculaire de ce terrible événement qu'il nous décrit dans sa belle lettre à Tacite. Il se trouvait, dit-il, à Misène, avec Pline l'Ancien, son oncle, lorsqu'on entendit tout-à-coup un bruit aussi nouveau qu'affreux dans les airs; le ciel s'obscurcit et les seuls éclairs, tombant dans ces ténèbres, augmentaient l'horreur de cette scène; le Vésuve en même tems vomissait une quantité de bitume, de soufre, de pierres ardentes, qui s'élançaient jusqu'à la mer: ces mêmes matières sa dirigeant sur les villes de

Pompeii, Herculanum et Stabie, les ensévelirent au moment, où les habitans d'Herculanum se trouvaient au théâtre; il paraît qu'ils parvinrent à se sauver puisqu'on n'a trouvé dans le théâtre aucun cadavre. La matière qui couvrit Herculanum était plutôt composée de cendres et de pierres menues que de lâve; une grande partie de la ville fut cependant incendiée : ce qui porte à croire, que ces matières étaient encore ardentes et suivies de torrens d'eau que le Vésuve verse souvent dans ses éruptions, car tout l'intérieur des maisons en fut rempli. Les fouilles faites à Herculanum font voir que de nouveaux torrens de matières volcaniques se sont précipités sur celles dont Herculanum était déjà couvert : on a même des indices certains que six autres couches se sont encore formées au-dessus de cette ville depuis sa destruction.

Les belles villes d'Herculanum, et de Stabie ainsi couvertes, furent tellement oubliées, qu'il en resta à-peine quelques faibles traditions, à l'aide desquelles les antiquaires cherchaient le lieu de leur première existence. La découverte d'Herculanum fut absolument l'effet du hazard. Les habitans de *Résina* ayant creusé en 1689, jusqu'à la profondeur

de 65pieds, pour établir des puits, ils y trouvèrent des débris de marbres précieux et plusieurs inscriptions appartenantes à la ville de Herculanum. Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbœuf, en 1720, ayant besoin de marbre pour son château de plaisance de Portici, fit creuser autour de ce même puits, et y découvrit plusieurs statues. Ces circonstances rappellèrent le souvenir d'Herculanum; mais le gouvernement s'opposa à la continuation des fouilles, crainte d'endommager les maisons du village qui est au-dessus.

Nous sommes redevables de la dernière découverte d'Herculanum à Charles III, qui fit reprendre les travaux commencés par le prince d'Elbœuf. Les ouvriers avaient à-peine pénétré à 65 pieds de profondeur dans le dit puits, lorsqu'ils découvrirent une inscription lapidaire et quelques débris de statues équestres de bronze. Ils continuèrent à creuser horizontalement, et trouvèrent deux statues de marbre, avec d'autres fragmens; mais la plus belle découverte fut celle du théâtre d'Herculanum, où le peuple fut, dit-on, surpris par la terrible éruption du Vésuve au moment d'une représentation.

Au village de *Résina* se trouve aujourd'hui l'ouverture d'une fouille conduisant à un corridor étroit, où l'on descend à l'aide d'un flambeau jusqu'à la fin de la mine, où se trouve le grand théâtre d'Herculanum, le seul monument qui s'offre encore à la curiosité des voyageurs. Il est magnifique et d'une superbe architecture orné d'une belle façade et de colonnes de marbre placées dans la scène; il ressemble beaucoup au théâtre de Palladius de Vicence. Sa circonférence a 290 pieds à l'extérieur, et 230 au dedans. Les spectateurs y avaient 21 rangs de degrés surmontés d'une galerie ornée de statues en bronze.

Il serait à désirer que cette fameuse ville fût entièrement découverte, comme celle de Pompeii, dont nous avons le plaisir de jouir dans son entier; mais les villages de Portici et de Résina qui couvrent Herculanum, ont empêché de compléter les fouilles qu'on n'a pu faire qu'horizontalement et en détail, en comblant de nouveau les édifices, après les avoir examinés et en avoir retiré les plus riches ornemens. Herculanum conserve toujours, malgré cela, les traces de son ancienne beauté. Ses rues étaient larges, tirées au cordeau, et pavées de laves de la

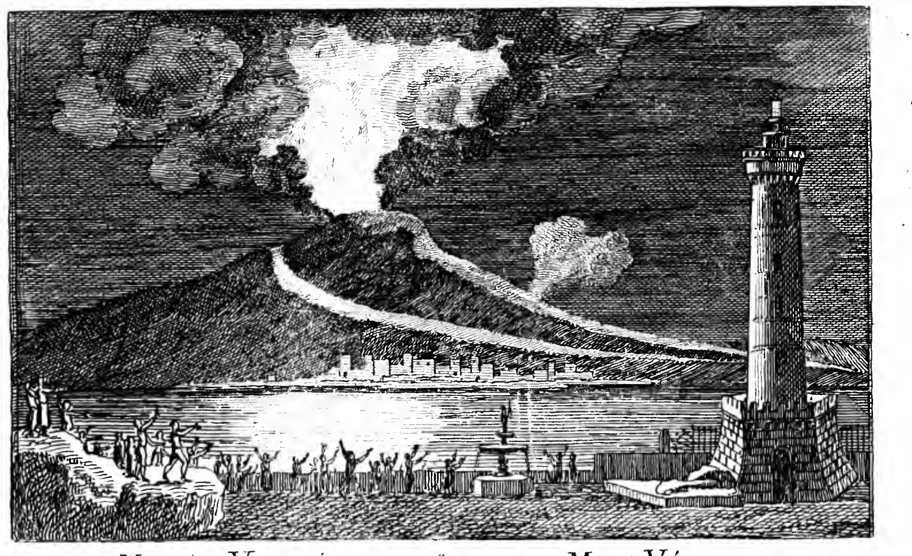
même espèce que celles que vomit aujourd'hui le Vésuve: ce qui prouve qu'il y avait eu des éruptions antérieures à celle de l'an 79. Ces rues avaient des trottoirs des deux côtés, comme celles de Pompeii.

On a trouvé à Herculanum beaucoup de temples, et une infinité de maisons d'une bonne architecture, et enrichies d'objets de beaux-arts. Le *Forum* d'Herculanum qu'on a également découvert, était une place rectangulaire de 228 pieds de long, environnée d'un portique soutenu par 40 colonnes : l'accès de cette place se trouvait formé par cinq arcades ornées de statues équestres : les deux plus belles représentent les Balbi père et fils, et se conservent dans le musée Bourbon à Naples. Ce portique communiquait par un autre à deux temples, dont l'un avait 150 pieds da longueur. Presque toutes les maisons étaient peintes à l'encaustique, genre de peinture connu chez les anciens. On a trouvé aussi une grande quantité de bouteilles, et de gobelets de gros verre.

La ville d'Herculanum ne fut pas couverte immédiatement par la lâve, comme nous l'avons dit plus haut, mais par les cendres du Vésuve qui se mêlèrent à

l'eau et formèrent ainsi un mortier très-dur, qu'on a de la peine à casser.

Ces matières étaient sans doute embrasées lorsqu'elles ensevelirent Herculanum, car les portes des maisons et autres boiseries de la ville, ont été trouvées converties en une espèce de charbon, qui conserve encore quelque souplesse à cause de l'humidité de la terre. Tout était reduit en charbon, ou du moins roussi, dans les maisons mêmes où cette matière n'avait pas pénétré. Ces objets cependant, tels que des livres écrits sur l'écorce de papyrus d'Egypte, le bled, l'orge, les noix, les amandes, les figues, le pain, avaient conservé leur forme, ainsi que les meubles et les utensiles de bronze qui n'étaient nullement endommagés. On a aussi trouvé des chambres remplies de la dite matière, ce qui prouve que les eaux, lui servant de véhicule, l'ont introduite dans les maisons, comme une espèce de pâte liquide. Il faut croire, malgré cela, que la ville d'Herculanum fut ensévelie petit-à-petit, et de manière à donner aux habitans le tems de se sauver, et d'emporter ce qu'ils avaient de plus précieux; car depuis que les fouilles ont été commencées, on n'y a trouvé qu'une douzaine de squelettes, et une très-petite quantité d'or,



Monte Vesuvio ||| Mont-Vésuve

d'argent, et d'effets, qui étoient trop difficiles à transporter.

Tous les édifices découverts par les fouilles ont été comblés de nouveau, et tous les marbres, bronzes, peintures, sculptures, médailles, inscriptions, papyrus, instrumens d'arts, utensiles nécessaires à la vie et autres dont nous n'avions aucune idée, enfin tout ce qu'on a pu enlever, fut d'abord placé à Portici et de-là transféré au musée Bourbon à Naples. C'est une collection unique dans le monde.

Il a été institué à Naples une académie pour examiner et illustrer les susdits monumens: elle est composée des plus savans antiquaires, qui nous ont donné déjà neuf volumes in folio. C'est un ouvrage classique tant à cause de ses savantes et érudites explications, que pour la magnificence de l'impression, et la beauté des gravures.

Au-dessus de Portici et de Résina s'élève le

MONT VÉSUVE.

Cette montagne est placée entre la mer et les Appennins; elle s'appuye sur deux autres montagnes, dont l'une est nommée *Somma* et l'autre *Ottajano* : quoique sé-

parées entr'elles, ces montagnes ont cependant une base commune: on croit même qu'elles ne formaient autrefois qu'une seule et même montagne, beaucoup plus haute qu'elles ne sont actuellement, et que leur séparation est dûe à l'effet de quelque éruption, qui emporta leurs cimes et les convertit en cratère. Le Vésuve à la forme d'un cône; sa hauteur perpendiculaire est de 3573 pieds, et la circonférence des trois montagnes prise à leurs bases, de trente milles.

Trois chemins différens conduisent au sommet du Vésuve; celui de St. Sébastien vers le nord; celui d'Ottajano à l'orient, et celui de Résina du côté de l'occident: ce dernier chemin est le plus fréquenté. On trouve dans le village de Résina des conducteurs avec des chevaux, ânes ou mulets, à l'aide desquels on arrive jusqu'au tiers de la montagne: les conducteurs, hommes agiles et vigoureux, présentent alors aux étrangers une ceinture attachée à leur corps, à laquelle ces derniers s'accrochent et se font traîner ainsi jusqu'au sommet du Vésuve. Plus on monte, plus le chemin devient difficile; la montagne étant couverte de cendres, et de scories tranchantes et raboteuses, les voyageurs courraient grand ris-

que de tomber, s'ils n'avaient la précaution de se tenir à la ceinture du conducteur.

Au lieu d'une plaine agréable, le sommet de la montagne présente un gouffre horrible, un cratère de 5624 pieds de circonférence, environné d'un bord de trois à quatre pieds, où l'on peut à-peine marcher. En se tournant du côté de dehors, vers la mer, on jouit en cet endroit du plus beau coup d'œil. Lorsque le Vésuve est tranquille, on peut non seulement se promener autour de son cratère, mais y descendre même jusqu'au fond: quoique cette descente soit très-rapide, on peut cependant s'y lancer à l'aide des inégalites du terrain.

La forme et la surface du fond du cratère varient souvent; il est tantôt concave et tantot convexe, suivant le degré de force de la fermentation intérieure. Cette espèce de croûte est formée par la lave, les scories, le sable, les cendres et autres matières volcaniques. La chaleur qu'on éprouve dans le cratère, est souvent aussi forte que celle d'une étuve.

On ne doit pas se fier au calme apparent, que le Vésuve conserve quelquefois pendant une longue suite d'années, en n'exhalant qu'une fumée lente; car

c'est alors que les matières, qui bouillent et fermentent continuellement dans le sein de la montagne, s'accumulent et cherchent à sortir du profond abyme qui les renferme. C'est aussi dans ces circonstances, que se font sentir les secousses souterraines, et qu'on voit s'élever des tourbillons d'une fumée noire et épaisse; qui est d'un très-mauvais augure lorsqu'elle prend la forme d'un cône ou d'un arbre de pin, car c'est l'indice certain d'une éruption prochaine et violente.

On a observé que l'eau de la mer quitte par fois le rivage pendant l'éruption; ce qui fait croire qu'elle s'introduit alors dans l'intérieur de la montagne; les coquilles marines qui se trouvent souvent dans l'eau vomie par le Vésuve, rendent cette opinion assez probable. Quelle que soit d'ailleurs l'origine des eaux qui pénètrent dans cette fournaise, elles doivent nécessairement en augmenter la force et l'agitation, et contribuer à accélérer l'éruption.

Le soufre paraît être la cause première de l'incendie d'un volcan, ainsi que de la foudre, qui laisse en effet, partout où elle passe, la même odeur de soufre que les matières du Vésuve.

Les nombreuses expériences de nos physiciens et de nos chimistes prouvent, que la force du feu des volcans est très-supérieure à celle de nos charbons ardents, et même au feu des verreries; aussi la chaleur volcanique est-elle de très-longue durée.

Parmi les matières du Vésuve, on distingue la lâve et les cendres: la première est d'abord une matière embrasée et liquide, de la consistance du verre fondu. Elle sort ordinairement des flancs de la montagne pendant les éruptions, se répand comme un torrent jusqu'à ses pieds, et va même quelquefois jusqu'à la mer, où elle forme de petits promontoires. En s'arrêtant, cette lâve perd petit-à-petit sa chaleur naturelle et se convertit en une pierre aussi dure et aussi susceptible de polissure que le marbre, dont elle tient parfaitement le lieu. Cette lâve coule lentement et avec une espèce de gravité, mais elle est quelque-fois d'une épaisseur et d'une profondeur considérable. Le moindre obstacle suffit pour retarder son cours: elle s'arrête alors, s'enfle et entoure ce qui s'oppose à son passage, jusqu'à ce qu'elle ne l'ait entièrement détruit ou couvert. Si l'obstacle est formé par des pierres poreuses, elles se brisent alors

avec du fracas. Les gros arbres et les bâtisses offrent un plus grand obstacle au cours des laves : elles s'arrêtent alors autour de ces objets ; les feuilles des arbres commencent à jaunir, se sechent, s'enflamment et ne tardent pas à prendre feu avec l'arbre même ; mais il est rare que les maisons et autres édifices soient renversés par la marche des laves qui les embrassent et les comblent. Cette lave conserve pendant très-long-tems sa chaleur interne : en se refroidissant, elle devient dure comme la pierre, et d'une couleur brune avec des veines marbrées ; on s'en sert pour paver les rues de Naples et les villes des environs : lorsque la lave est travaillée, elle est si luisante qu'elle sert à faire des tables, des cheminées, des tabatières et jusqu'à des anneaux et des pendants d'oreilles.

Les cendres du Vésuve sont de différente nature. La force avec laquelle elles sortent du cratère fait qu'elles s'élèvent très-haut et se soutiennent long-tems en l'air. Le vent les porte quelquefois à une distance étonnante. Les anciens écrivains nous racontent, que lors de l'éruption de l'an 79 de l'ère chrétienne, les cendres du Vésuve arrivèrent jusqu'en Egypte et en Syrie ; qu'elles furent jusqu'à Constan-

tinople en 472, jusques dans la Pouille et en Calabre en 1139; qu'elles volèrent enfin, s'il faut les en croire, jusqu'en Sardaigne, à Raguse, et à Constantinople en 1631.

Ces cendres volcaniques mêlées à l'eau forment une matière liquide qui se repand sur les terrains, et s'insinue dans l'intérieur des maisons, comme cela arriva à Herculanum et à Pompeïi.

On peut juger de la violence de ce volcan par la hauteur prodigieuse de la colonne de fumée qui s'en élève. On prétend que lors de l'éruption de 1631, la hauteur de cette colonne fut évaluée à 30 milles; et celle de 1779 avait mille toises de haut, sur vingt de diamètre. Le Vésuve vomit aussi des pierres d'un poids et d'une grosseur énormes, que la violence et la force du feu lancent à une hauteur et à une distance prodigieuses. Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que l'immense quantité de matières sorties des entrailles du volcan, et qui couvrent toutes les terres des environs jusqu'à la mer, suffiraient, si elles étaient réunies, à former une montagne pour le moins quatre fois aussi grande que le Vésuve lui-même.

On ne doit pas supposer, comme le font bien des gens, que le Vésuve com-

munique avec d'autres volcans, et particulièrement avec le mont Etna en Sicile, la Solfatara de Pouzol, et l'île d'Ischia. Les observations les plus exactes démentent cette assertion, et il n'est pas vrai que le mont Etna et le Vésuve fassent leurs éruptions en même-tems, et par une cause commune; ou que l'un de ces volcans s'allume, lorsque l'autre s'éteint comme quelqu'un l'a cru.

La première éruption du mont Vésuve dont les écrivains fassent mention, est celle du 24 août de l'an 79 de l'ère chrétienne, qui ensévelit à la fois et la ville d'Herculanum et celles de Pompeïi et de Stabie. Mais d'autres éruptions doivent nécessairement avoir eu lieu *avant* cette époque, car on a reconnu que les rues de ces villes étaient déjà pavées de lave et autres matières volcaniques: ce qui paraît annoncer que le Vésuve avoit été un volcan éteint long-tems avant que ces villes furent fondées.

L'éruption de l'an 79 fut épouvantable; le volcan s'ouvrit tout-d'un coup avec une explosion terrible: et il en sortit une colonne de fumée épaisse qui s'éleva en forme de cône. Le ciel fut obscurci pendant trois jours; l'eau de la mer abandonna le rivage, et le volcan vomit tant de matiè-

res que les villes d'Herculanum, Pompeïi et Stabie en furent entièrement couvertes. Pline le naturaliste qui était parti de Misène, où il commandait la flotte romaine, pour jouir de plus près du spectacle de cette éruption, en fut la victime à Stabie, où les cendres l'étouffèrent. Pline le jeune son neveu, nous a laissé une ample et très-exacte description de cette terrible catastrophe, dans ses lettres à Tacite.

Le Vésuve fit encore de grandes éruptions dans les années 203, 472, 512, 685, et 1036. Si nous voulons en croire Charles Sigonius, celle de 1472 remplit de cendres toute l'Europe et causa une telle frayeur à Constantinople, que l'empereur Léon abandonna cette ville, qui se trouve cependant à plus de 750 milles du Vésuve. L'éruption de 1036 est rapportée dans la chronique anonyme de Monte-Casino: et Scotus dit dans son Itinéraire, qu'il a lu dans les annales d'Italie, que les flancs du Vésuve s'entr'ouvrirent, et qu'il en sortit des torrens de feu, qui s'étendirent jusqu'à la mer.

Il y eut aussi d'autres éruptions en 1049, 1138, 1139, 1306, et 1500, mais celle de 1631, la treizième, fut plus terrible encore que toutes les autres. Le 16 décembre 1631, après de fortes secousses, il

sortit du cratère des tourbillons d'une fumée noire, présage toujours funeste; le flanc de la montagne s'ouvrit, et vomit un torrent de lave qui se divisa en sept branches; elles se dirigèrent sur autant de points différens, en ruinant les villes et les villages aux environs. Du cratère se précipitèrent ensuite des torrens d'eau bouillante, accompagnés de violents tremblemens de terre. Ce déluge épouvantable inonda les campagnes, déracina et emporta les arbres, renversa les maisons, noya plus de 500 personnes qui se trouvaient vers la *Torre del Greco*: il arriva même jusqu'à la ville de Naples. Ce désastre dura jusqu'à la moitié de janvier 1632, et presque cinq mille personnes y perdirent la vie. On évalua les pertes à plusieurs millions de ducats.

Les éruptions des années 1660, 1682, 1694, 1698, 1701, ne furent pas moins terribles; et depuis 1701 jusqu'à 1737, il y eut très-peu d'années, où le Vésuve ne jetât des laves ou au moins de la fumée. Les éruptions de 1737, 1751, 1754, 1759, 1760, 1765, et 1766, furent considérables; mais celle du 19 octobre 1767 fut extraordinaire: le tremblement de terre se fit sentir jusqu'à la distance de 20 milles. A Naples même il y

eut une pluie de sable et de cendres: le cours de la lave avait 300 pieds de largeur, sur 24 de hauteur.

Les éruptions des années 1776, 1778, et 1779 furent moins funestes, mais celle qui eut lieu en 1794, fut très-violente: le Vésuve vomit un torrent de lave qui couvrit les campagnes et les maisons de la *Torre del Greco*. On compte ainsi 36 éruptions les plus remarquables, depuis l'an 79 jusqu'à celle de 1794, on peut quasi regarder ces éruptions comme continuelles, car il ne se passe pas d'année que le Vésuve ne vomisse une plus ou moins grande quantité de laves, de cendres, et d'autres matières, par le cratère ou par les flancs.

La ville d'Herculanum a été trouvée couverte de six couches de cendres, formant ensemble une hauteur de 65 pieds, ce qui rend incontestable, qu'il y eût encore cinq éruptions après celle qui ensévelit Herculanum en 79.

En descendant du Vésuve et en passant par les villages nommés de la *Torre del Greco*, et de la *Torre della Nunziata*, on trouve sur la route de Salerne, et à douze milles de Naples

POMPEII.

La fondation de cette ville est attribuée à Hercule, ainsi que celle d'Herculanum, dont elle est assez approchée. On ignore l'étymologie de sa dénomination; mais on sait qu'elle fut habitée par les mêmes peuples qu'Herculanum, c'est-à-dire, les Osques, les Étrusques, les Pélasgues, les Samnites, et les Romains. Les habitans d'Herculanum et Pompeïi prirent les armes dans la guerre sociale pour obtenir la qualité de citoyens romains. L'an 665, P. Sylla y fonda une colonie, à la quelle il assigna le tiers du territoire de Pompeii.

La ville de Pompeïi était située près de la rivière Sarno, peu loin de la mer, sur laquelle elle avait un port magnifique, propre, au dire de Tite Live et de Florus, à recevoir l'armée navale de P. Cornélius. La commodité de sa situation l'avait rendue le centre de tout le commerce de Nola, Nocera, et Acerra, villes également célèbres de ce tems-là. Ce grand trafic qui s'y était introduit et la fertilité de son sol, la rendirent, comme disent Tacite et Sénèque, une des villes les plus peuplées de la Campanie. Plusieurs illustres personnages romains y avoient des maisons de plaisance. Cicéron y posséda aus-

si la sienne, comme il l'annonce dans plusieurs de ses lettres à Atticus.

Sous le consulat de Régulus et de Virginius, l'an 63 de l'ère chrêtienne, d'après Sénèque, la ville de Pompeïi fut très-endommagée par un fort tremblement de terre qui eut lieu le 5 février: mais elle aurait été réparée, sans la terrible éruption du Vésuve de l'an 79, que nous venons de rapporter et qui la couvrit à l'impourvu d'une prodigieuse pluie de cendres et de pierres menues.

Quoique tous les historiens s'accordent d'assurer que la ville de Pompeïi fut ensévelie en cette occasion, cela ne paraît pas vrai, car Suétone nous apprend que Titus usa de tous les moyens possibles pour réparer les dégats; et Dion nous dit, que ce même empereur envoya deux consuls dans la Campanie, qui établirent des colonies à Pompeïi et à Herculanum pour les repeupler. On peut donc conjecturer qu'il n'y eut qu'une partie de ces malheureuses villes d'ensévelie dès le tems de Titus, tandis que l'autre qui restait, fut repeuplée et habitée jusqu'aux éruptions postérieures qui obligèrent tout le monde à s'éloigner de ces lieux.

Les matières volcaniques qui couvrirent Herculanum, lors de l'éruption de

79, n'étaient composées que d'un déluge de cendres et de pierres embrasées et non de bitume liquefié: autrement il eut été difficile de la déterrer. Ces matières s'étant ensuite mêlées avec les eaux bouillantes qui sortirent du Vésuve, elles se convertirent en un mortier très-dur et très-épais. Il n'en fut pas de même à Pompeïi: cette ville ne fut couverte que d'une pluie de cendres et de pierres, ce qui en rendit la découverte facile; d'autant plus qu'elle ne restait qu'à quelque pieds de la surface de la couche. Tous les édifices se trouvaient dans leur entier, les toits seulement en étaient affaisés, ce qui prouve que les matières de l'éruption ne tombèrent qu'en forme de pluie, et non comme des torrens sortant du Vésuve, qui auraient renversé les édifices, arrâché les colonnes et brûlé les boiseries, le pain, les pois-chiches et autres matières combustibles, qui n'étaient que grillées lorsqu'elles furent déterrés. Les matières tombées sur Pompeïi étant sèches et déliés, n'endommagèrent que très-peu et conservèrent même les édifices et leurs ornemens, tels que les pavés de mosaïque, les peintures, les utensiles, et tout ce qui y existait.

Mais que devinrent les malheureux habitans? Dion nous dit qu'ils se trouvaient au théâtre au moment de la catastrophe, et qu'ils y furent ensévelis: une foule d'auteurs ont adopté cette opinion, sans considérer qu'elle est absolument contraire à la nature et à l'action des volcans, et particulièrement du Vésuve, dont les éruptions sont toujours précédées d'indices qui donnent le tems de se sauver. A peine a-t-on trouvé une soixantaine de squelettes dans toute la ville, et un seul dans le théâtre. Il ne faut pas supposer d'ailleurs que les habitans de Pompeii fussent assez stupéfaits, pour ne pas fuir aux approches d'un danger aussi imminent, en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux; et il est probable que ceux-là seulement périrent, qui furent dans l'impossibilité réelle de fuir, ou retenus par l'amour de leurs richesses et l'espoir de voir cesser tantôt le fléau.

Vers le milieu du dernier siècle, et dix-sept siècles après que la ville de Pompeii avait disparu par l'effet de l'événement ci-dessus, on découvrit quelques traces de son existence, en faisant une plantation de vignes. Le roi Charles III., grand amateur des sciences et des beaux arts, en fit commencer les fouilles qui fu-

rent continuées après, et qu'on poursuit encore.

Cette découverte dissipa le nuage obscur qui couvrait cette vénérable antiquité; les talens des nationaux se réveillèrent, l'émulation de perfectionner les arts se fit sentir alors, et rappella l'attention des voyageurs qui ne manquent jamais de voir la ville de Pompeii, la seule ancienne qui soit restée exposée ainsi à leurs regards.

Quelle satisfaction n'éprouve-t-on pas à la vue de cette cité, en se promenant dans ses rues, en visitant les temples, les théâtres, et en entrant dans les maisons où habitaient, il y a dix-huit siècles, les hommes les plus illustres? Notre esprit s'élève, et nos idées s'agrandissent à ce spectacle curieux, qui deviendra bien plus merveilleux encore, lorsque la ville sera entiérement découverte.

Les matières qui couvraient Pompeïi n'avaient que quelques pieds de hauteur, et il n'y avait point de village de bâti par-dessus comme à Herculanum; ce n'était que des vignes, que le roi put acheter, pour y ordonner des fouilles.

En y procedant on a observé que les cendres volcaniques, dont les maisons de Pompeïi étaient couvertes, ne se trou-

vaient pas toutes également placées dans leur ordre naturel, c'est-à-dire, de la manière dont elles avaient été vomies par le Vésuve, et comme on les voyait dans les autres parties de la ville; mais les couches étaient en quelques endroits remuées et bouleversées, ce qui fait croire qu'après l'éruption de l'année 79, les malheureux habitans, chercherent à découvrir leurs maisons pour recouvrer ce qu'ils y avaient laissé encore de précieux; comme firent les habitans de la *Torre del Greco*, après l'éruption de 1794. Ceux-ci cependant n'eurent pas des cendres à fouiller, mais ils durent percer à coups de marteau des masses énormes de lâve plus dures que la pierre.

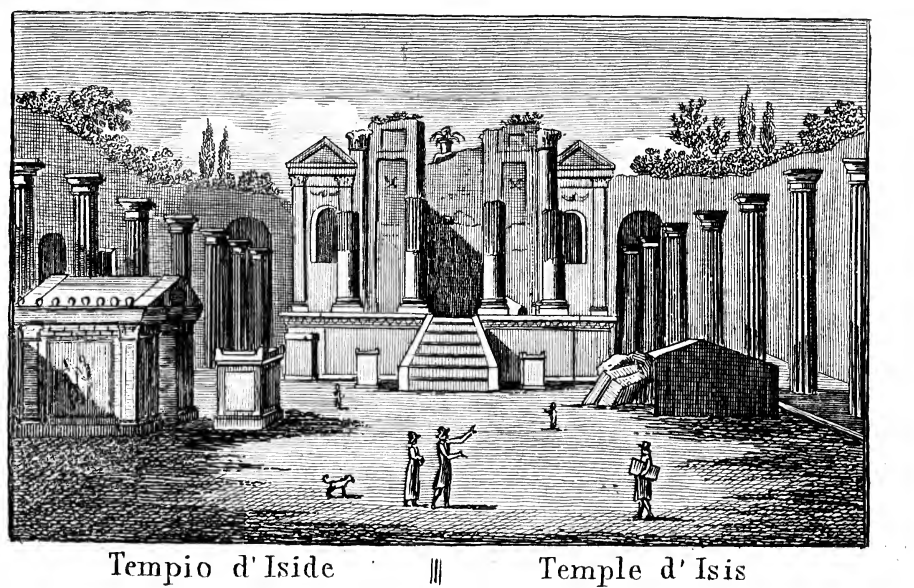
Pour satisfaire en quelque sorte à la curiosité des savans voyageurs, nous rapporterons ici tout ce qu'on a observé jusqu'à-présent de plus important dans cette ancienne ville.

Sur le penchant de la colline qui est assez près de Pompeïi, vers le Vésuve, il y avait un faux-bourg, ou village nommé *Pagus Augusto-Felix*, composé de plusieurs bâtimens, et entr'autres de la maison de l'affranchi M. Arrius Diomède.

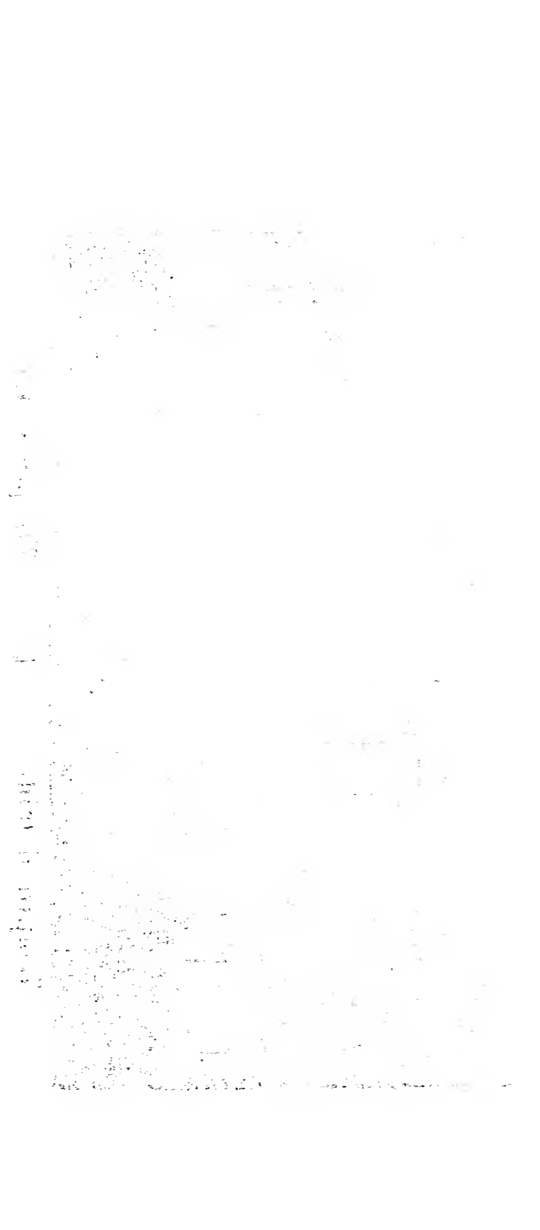
Il est d'abord nécessaire d'observer, que les maisons de Pompeïi n'ont tout-

au plus qu'un ou deux étages : elles ont aussi généralement au milieu une cour carrée, entourée de portiques, où aboutissent les portes des chambres : au centre de la cour se trouve une citerne, ou réservoir d'eau. Ces maisons ressemblent en petit aux cloîtres de nos couvens : les chambres du rez-de-chaussée n'ont aucune communication entre elles ; elles sont petites, mais hautes, et la majeure partie est sans fenêtres, de manière qu'elles reçoivent le jour par les portes : les chambres sont presque toutes couvertes d'un plafond et pavées en mosaïque : les murs intérieurs sont en général garnis de figures et d'architectures peintes sur un fond blanc, rouge, ou jaune.

La maison de M. Arrius Diomède fut la première découverte faite à Pompeïi : les restes de cet édifice annoncent encore que c'était un des plus beaux et des plus commodes. Son intérieur présente une grande cour en carré long, environnée d'un portique avec des pilastres de stuc ; et il y avait dans le milieu un petit jardin avec six colonnes qui servaient de soutien à un berceau. On voit ensuite un bassin ou réservoir en marbre blanc avec une citerne au centre. On passe de ce lieu aux chambres du rez-de-chaussée



Tempio d' Iside ||| Temple d' Isis



qui sont au nombre de huit, et peintes presques toutes en fond rouge, avec des pavés de mosaïque, et des voûtes dont l'une à gauche est plate, et l'autre à droite est aussi plate avec des caissons de stuc bien travaillés. Plusieurs de ces chambres sont ornées de figures et d'arabesques peintes d'uue manière très-agréables. On a trouvé dans ce rez-de-chaussée un squelette, qu'on croit être celui de M. Arrius Diomède, maître de la maison : il tenait les clefs d'une main, et des monnaies et des ornemens d'or de l'autre : derrière lui se trouvait le domestique portant quelques vases d'argent et de bronze. Ces deux individus étaient au moment de prendre la fuite, lorsqu'ils furent surpris et couverts par la pluie volcanique.

Au-dessous du portiqne qui entoure le jardin, est un souterrain, ou une cave, où l'on a trouvé beaucoup de ces vases, dans lesquels les anciens conservaient le vin.

Deux escaliers conduisent à l'étage supérieur, dont il ne reste que le côté droit, sans toit, comme toutes les maisons de Pompeïi. Au milieu de cette maison est une cour couverte, entourée de 14 colonnes de briques revêtues de stuc,

qui formaient un portique couvert et pavé en mosaïque. Ce rez-de-chaussée a plusieurs chambres qui servaient à prendre les bains, à manger, à dormir, et à d'autres usages.

En sortant de la maison d'Arrius, on voit à gauche le tombeau de la famille Arria, son inscription annonce qu'il fut érigé par M. Arrius Diomède, affranchi de Caja, *Magister Pag. Aug. Felic. Suburb.* On y voit aussi deux têtes de marbre blanc à peine ébauchées.

On jouit au sommet de cette colline du coup d'œil le plus étendu et le plus pittoresque des environs. On croit que c'est là que se trouvait aussi la délicieuse maison de plaisance de Cicéron, qui avec celle du Tusculanum étoit le séjour le plus favori de ce célèbre orateur, comme il le dit lui-même dans une des lettres à Atticus : *Tusculanum et Pompejanum valde me delectant.* Le grand édifice souterrain d'ouvrage réticulaire, avec un portique soutenu par de très-hauts pilastres, que l'on voit en cet endroit, appartenait à cette maison de plaisance.

En montant toujours le penchant de la colline, on arrive sur la voie consulaire, qui traverse la ville de Pompeïi. Le long de cette route se trouvent plusieurs tom-

beaux parmi lesquels il y en a quelqu'un d'une beauté parfaite. Celui de Nevoleja Tyche et de son fils C. Munatius qui consiste dans un superbe piédestal avec des sculptures ; l'autre de Calventius Quietus ; le troisième de Scaurus : en vous arrêtant ici , vous serez surpris par la simplicité et la magnificence de ces monumens.

Ce dernier , dont le savant Mazois nous a donné un beau dessin dans son estimable ouvrage des *Ruines des Pompeii* , était remarquable par ses bas-réliefs représentant des jeux de gladiateurs ; mais ils ont peri , car ils étaient de stuc. On y voit aussi des autres édifices ruinés , dont quelqu'un existe presque en entier , et il nous donne des explications importantes touchant le ménage et la vie privée des anciens. La route est pavée de gros morceaux de pierre volcanique bien réunis et bien plantés. Elle est aussi large que la voie Appienne et la Latine , c'est-à-dire de 12 a 14 pieds. Les deux côtés de cette route sont garnis de trottoirs pour les piétons : la partie du milieu servait au passage des voitures et des charrettes , dont les ornières sont encore empreintes dans la pierre.

En suivant la voie consulaire, on arrive à la porte de Pompeïi, qui est bâtie de briques enduites, sans aucun ornement. Elle est composée de trois portes, savoir de celle au milieu pour les voitures et bêtes de somme, et de deux petites portes latérales pour les piétons. Dès qu'on entre dans la ville, on voit les maisons placées en lingue droite des deux côtés de la rue. Chacune de ces maisons se distinguait, non par son numéro, comme chez nous, mais par une inscription peinte en rouge, laquelle exprime des acclamations, et faisait discerner le nom du propriétaire. Les murs des rues étaient, comme on voit toujours, quoique les caractères soient effacés, destinés à annoncer les décrets du magistrat de Pompeïi, portant l'indiction des fêtes et des jenx qui devaient avoir lieu, ec. Depuis la grande rue on rencontre une place, où existe une fontaine; c'est ici qu'on trouva, écrit sur le mur, une affiche de loyer d'un grand édifice appartenant à Julie Félix, fille de Spurius, par laquelle on offrait le loyer, pour cinq ans, de tous ses biens, consistant en un bain, un vénérien, et neuf cent boutiques. Ce nombre de boutiques a fait soupçonner que cela eût été une caricature, non pas

une chose réelle ; mais ce jugement peut être lui-même aussi faux, car nous n'avons pas une connaissance précise du fait. Il est certain que les richesses de cette ville nous donnent une grande idée de son commerce. Dans le volume des antiquités d'Herculanum qui a pour titre *Dissertatio Isagogica* on a conservé les dessin de cette affiche.

Un grand nombre d'édifices n'offrent que des ruines, causées sans doute par le tremblement de terre ; qui eut lieu 19 ans avant la catastrophe de l'an 79. Les maisons, comme nous l'avons déjà dit plus haut, n'étaient composées que d'un ou deux étages avec de petites chambres pavées en mosaïque, ou en marbre. Les murailles des chambres étaient tapissées de figures ou d'arabesques sur un enduit très-dur. Les meilleures peintures ont été sciées et transportées dans le musée royal. Indépendamment des maisons particulières, il y a aussi à Pompeïi un grand nombre d'édifices publics bâtis avec beaucoup plus de luxe, et qui présentent encore la magnificence avec laquelle les anciens avaient la coutume de construire ces derniers.

En entrant dans la ville, on voit à droite une maison avec une porte cochère.

Les utensiles qu'on y a trouvés, ont fait penser que c'était un atelier de charon.

Vis-à-vis de ce local, est une maison dans la plus grande ruine, ou l'on voit les débris de quelques chambres, dont l'une servait pour les repas : il y a encore un *triclinium*, sur lequel le anciens s'étendaient à table.

Ensuite vient une boutique où l'on vendait des boissons chaudes, sembable à un de nos petits cafés.

En revenant à droite, on trouve la maison d'Albinus, que l'on reconnaît à son inscription. Cette maison, presqu'entièrement ruinée, présente encore une enseigne priapéenne, sculptée sur une brique, indiquant que c'était une boutique où l'on travaillait à ce genre de bijoux : on y a trouvé en effet beaucoup de petis priapes en or, en argent, de corail, ou de bronze, que les anciens, même les femmes, portaient au cou, comme un contrecharme.

Après un autre café, vient la maison de Popidius Rufus, qui devait être une des plus considérables de Pompeii, car le temple d'Isis fut rebâti par un membre de cette famille, à ses propres fraix.

Un peu plus loin est une maison avec une chambre pavée et ornée d'un beau

marbre, et un vestibule contenant une mosaïque très-élégante, avec la figure d'un lion.

Cette même partie de la ville contient plusieurs souterrains magnifiques, que les anciens appellaient *crypto-portici*; dans un de ces souterrains il y a un bel ordre de colonnes, en d'autres des bains et des réservoirs. Tout ce côté de la ville est bâti sur le penchant de la colline, de manière qu'on fut obligé d'établir des soubassemens, pour porter les maisons au niveau des autres sur la hauteur.

De la susdite maison du lion nous reviendrons sur nos pas, pour observer le côté gauche. Après les deux boutiques ou cafés, que nous venons d'indiquer, on trouve une grande maison composée d'un seul étage divisé en trois appartemens, deux desquels furent achetés et postérieurement ajoutés par le maître de la maison; de manière qu'elle se trouve avoir trois cours entourées de portiques soutenus par des colonnes. Plusieurs des chambres de cette maison sont ornées de peintures et pavées en mosaïque. La chambre de la toilette contenait beaucoup d'ornemens de femme, en or.

La maison suivante porte le nom de cabinet chirurgical, parce qu'on y trouva

plus de 40 instrumens de chirurgie, dont plusieurs sembables aux nôtres et d'autres différens ; on les conserve à l'académie royale. Les chambres sont aussi ornée de peintures et de pavés de mosaïque.

Après plusieurs maisons en ruine, vient l'emplacement de la balance publique, qui équivalait alors à la douane des poids et mesures d'aujourd'hui. Cet endroit contenait une grande quantité de poids de marbre et de plomb ; ainsi que quelques balances tant à deux plats, que des romaines, exactement semblables aux nôtres.

On trouve ensuite une fabrique de savon, suivie de deux autres boutiques à boissons chaudes, que les anciens paraissent avoir beaucoup fréquentées.

Cette rangée de maisons est terminée par un réservoir d'eau et une fontaine consistant en un bassin carré, fait de pierre du Vésuve.

En suivant toujours cette même direction du rang de maisons à gauche, après la fontaine, on trouve le four public, construit comme les nôtres. Il y a trois moulins à bled, composés chacun d'une bâse circulaire de tuf, du centre de laquelle s'élève une pierre en forme de cô-

ne, couverte d'une autre pierre excavée, avec deux ouvertures et avec une espèce d'entonnoir au-dessus pour y verser le bled.

A côté de la boutique d'un marchand de vin, ou d'huile, se trouve une des plus belles maisons de Pompeïi, portant une iscription qui annonce qu'elle était à Cajus Salluste : la magnificence de cet édifice et les beaux ornemens de mosaïque qui s'y trouvent, méritent d'étre observés avec attention.

On trouve, après cela, la maison de Jules Cécilius Capella, qui s'est presque entièrement écroulée.

Après une autre boutique de marchand de vin, ou d'huile, vient celle d'un forgeron, où l'on a trouvé beaucoup de cercles, des essieux, des tenailles, des marteaux et autres outils du métier.

En suivant le côté droit de la rue, après plusieurs bâtimens ruinés, on voit la maison de Vettius Hérennius, dont le nom se trouve indiqué dans l'inscription placée sur la porte.

La maison contigue à cette dernière, est celle de Jules Polibius, comme on le voit également par l'inscription : cet édifice était très-joli, bien disposé et placé en un beau point de vue.

On voit ensuite l'habitation de Jules Equanus, dont la grande cour contient encore quelques colonnes de stuc peintes en guise de mosaïque.

Après cela vient un grand nombre de boutiques qui se prolongent jusqu'à la petite rue au bout de la ville.

En reprenant l'autre côté, on trouve l'académie de musique. C'est une belle maison ainsi nommée à cause des chambres du côté gauche, qui sont toutes ornées de peintures représentant des instrumens de musique.

On voit ensuite la maison de Vettius, et successivement celle de Cajus Julius Priscus, jusqu'à ce que l'on parvienne à une boutique, où la rue principale se divise en deux. Sur le mur de cette boutique est dépeint un gros serpent mordant une pomme. Cet animal est l'emblême de la santé; on y a d'ailleurs trouvé plusieurs vases avec des articles de pharmacie desséchés, des pillules et tablettes en quantité; ce qui prouve évidemment que c'était une apothicairerie; mais, puisqu'on y trouve la même figure du serpent peinte dans la partie intérieure de plusieurs maisons, on a douté de donner généralement à toutes la première interprétation, et l'on a cru que c'était proba-

blement pour marquer le Génie de la maison.

Parmi les maisons existantes à gauche, le long de cette même rue, se trouve celle de Cajus Jules Duumvir, l'autre de Cneus Hilarius Sabinus, et enfin celle de Fortunée.

De l'autre côté de la rue, après plusieurs boutiques tombées, on trouve la maison de Marcellus, et celle de Vettius Popidius, édile.

On avait commencé à déterrer d'autres maisons, que l'on abandonna ensuite, parce qu'on s'apperçut que les matières volcaniques étaient dérangées et même bouleversées : signe certain que les habitans de Pompeïi revinrent après l'éruption du Vésuve, pour découvrir leurs maisons, et en retirer les objets précieux que la nécessité de fuir leur avait fait abandonner : c'est aussi la raison pour laquelle la plupart des édifices de Pompeïi est sans couverture et en ruines.

En se rendant sur le penchant de la colline, on découvre les débris d'une grande maison, composée d'un premier étage et d'un rez-de-chaussée. Ce premier étage n'offre à la vue que les murailles de chambres ornées de peintures et de pa-

vés de mosaïque, dont il existe encore quelques traces.

Revenant à la rue principale de la ville, on y voit des deux côtés un grand nombre de maisons presque renversées, excepté plusieurs de celles du côté gauche, dont l'une contient la cour ordinaire aux maisons de Pompeïi, avec une citerne au milieu, et des chambres ornées de superbes paves de marbres précieux et de quelques restes de peintures et d'arabesques.

En suivant cette même rue et remontant sur la colline, on voit à droite plusieurs grands édifices qui se distinguent par leur belle architecture et de riches ornemens. Ce sont des bâtimens publics que les anciens étaient dans l'usage de construire avec toute la magnificence possible.

Les habitans de Pompeïi avaient réuni, en ce lieu, tous les établissemens relatifs à la réligion, la magistrature, la gymnastique et l'économie publique, ainsi qu'aux sciences et beaux arts.

Le premier édifice public que l'on trouve à droite, est le

GRAND PORTIQUE DE POMPEII

En passant par une petite cour, ornée de six colonnes, on parvient dans une longue et belle colonnade, placée sur la colline, d'où l'on jouit de la vue de la mer et des villes voisines. A droite, dans l'entrée, se trouve une cour en forme de carré long, environnée d'un portique couvert et soutenu par des colonnes de tuf. Au milieu de cette cour est un bassin avec une fontaine, et vis-à-vis, le piédestal d'une statue qu'on n'a pu trouver, mais qui, d'après l'inscription qu'on y voit, devait représenter M. Claudius Marcellus, fils de Cajus, *Patron* de la colonie de Pompeïi.

En s'avançant, on voit en détail le dit portique, qui est soutenu d'un côté par 56 colonnes de tuf, rangées en ligne droite, et de l'autre par le mur latéral du théâtre tragique. Un établissement aussi utile et aussi commode pour le public, distinguait toutes les villes de l'antiquité. Rome avait les portiques de Pompée, d'Octavie, de Neptune et plusieurs autres, qui servaient de point de réunion, de promenade, d'abri en tems de pluie, et aux autres usages des citoyens.

A droite, après la dernière colonne du portique de Pompeïi, se présentent les restes d'un temple d'architecture grecque. C'était le plus ancien et le plus majestueux de la ville; mais il est entièrement détruit aujourd'hui, et on en reconnaît à-peine le plan qui est un parallélogramme de 91 pieds de long, sur 63 de large.

A droite de ce temple se trouvent les murailles qui entouraient Pompeïi. On voit aussi en ce lieu une maison, composée de trois étages; le dernier qui se trouvait au niveau des autres maisons est entièrement détruit, et les deux autres sont près de s'écrouler, sur le penchant de la colline, où ils avaient la sortie au bord de la mer. Un escalier assez étroit conduit aux chambres du premier et du second étage, où l'on voit encore les restes de quelques peintures et de plusieurs stucs. Au bas de cet escalier est un chemin qui séparait la maison d'avec la colline, et qui conduit à une mine ou carrière de pierre ponce ou lave volcanique de Pompeïi (des tems les plus immémorials) sur laquelle la ville est bâtie.

En revenant sur ses pas, on trouve à droite le théâtre tragique dont on fera mention ci-dessous, qui fut rebâti d'après

l'ancien dessin. Le mur en a aussi été refait suivant l'ancien modèle, en imitant exactement l'ouvrage à réseau de tuf, et les architraves de briques sur les portes, à surface plane, au lieu des voûtes. Ce lieu a un long et vaste escalier, dont le côté droit conduisait à la place publique de Pompeïi, et le côté gauche, au proscénium du théâtre. Plus loin se trouve la porte supérieure qui mène au corridor couvert, par lequel on montait au dernier rang des loges. L' inscription en marbre qui a été remise sur la dite porte, annonce que les deux M. Holconii, c'est-à-dire, Rufus et Celer, firent bâtir une voûte, le tribunal et le théâtre à leurs frais, et pour l'embellissement de la colonie.

M. M. HOLCONI . RVFVS . ET . CELER
CRYPTAM . TRIBVNAL . THEATRVM
S. P.
AD . DECVS . COLONIAE.

A côté de cette porte, on voit un grand bassin, ou réservoir d'eau, duquel partaient des canaux particuliers, qui coulaient dans la partie basse de Pompeïi, et particulièrement au Forum. Les eaux du fleuve Sarno passaient dans des conduits plus élevés que le niveau de la vil-

le, d'où elles se répandaient dans les citernes que nous avons observées dans chaque maison ; et elles se réunissaient ensuite dans ce réservoir, qui les versait dans d'autres lieux de la partie basse de Pompeïi.

On voit ensuite une halle en forme de carré long, environnée d'un portique soutenu par huit colonnes cannelées de *piperno* sur les deux côtés longs, et de trois dans les deux autres, Le plus beau monument qui distingue cet édifice, est une chaire de la même pierre, placée d'un côté, avec un escalier pour y monter ; ce qui prouve que c'était le *tribunal* érigé par les Holconii, comme l'annonce l'inscription ci-dessus rapportée.

En sortant de-là, on trouve sur la voie publique, le temple d'Isis, dont le culte fut adopté par les Romains sous la tyrannie de Sylla, et il prit toujours du crédit sous le premiers empereurs. C'est pour cela que les habitans de Pompeïi lui dressèrent aussi ce temple, et dont ils immortalisèrent la mémoire par toutes les peintures qui y fesaient allusion. Ce temple s'étant écroulé en suite du tremblement de terre, qui eut lieu 16 ans avant la grande éruption de l'an 79, il fut rebâti par Numerius Popidius Celsinus,

comme le dit l'inscription qui était placée sur le frontispice de l'entrée du temple, et que l'on conserve aujourd'hui au musée de Naples.

Cet édifice avait 84 pieds de long, sur 74 pieds de large. Le temple est environné d'un portique soutenu par 8 colonnes de chaque côté, et de six à la façade, d'ordre dorique. Tout ce bâtiment est composé de briques revêtues d'un enduit très-dur, et d'une belle architecture.

Au fond du temple, se trouve le sanctuaire isolé, auquel on monte par sept marches. Ce sanctuaire forme lui-même un petit temple carré; il est orné de stucs des quatre côtés, avec deux niches sur la façade, et une autre dans la partie opposée. La façade, est terminée par deux fameuses tables isiaques qui se conservent au musée de Naples.

Un petit mais élégant vestibule, soutenu par six colonnes et orné d'une belle mosaïque, conduisait à l'autel, sur lequel furent trouvés les fragmens de la statue d'Isis. Sous l'autel il y a une petite chambre où se cachaient, à ce qu'on suppose, les prêtres, pour rendre leurs oracles au nom de la déesse. Le derrière du temple présente encore le petit escalier

secret qui conduisait à cette chambre. Des deux côtés du temple sont deux autels, dont l'un à gauche pour brûler les victimes, et l'autre à droite destiné au dépôt des cendres sacrées qu'on y a trouvées en grande quantité.

Cet édifice était un des principaux temples de Pompeïi : il renfermait une infinité d'objets curieux et importans, tels que les susdites tables isiaques ; et un grand nombre de peintures, qui furent sciées de la muraille et transportées au musée. Ces peintures représentent de beaux dessins d'architecture ; Isis avec le sistre ; Annbis à la tête de chien ; plusieurs prêtres avec des palmes ou des épis, et un autre tenant une lampe suspendue ; l'hippopotame, l'ibis, le lotier, plusieurs arabesques, des oiseaux et des dauphins. On y a trouvé aussi une statue en marbre représentant Vénus, avec les bras, la gorge et le nombril dorés : une statue de Bacchus et une autre de Priape. Le temple d'Isis, renfermait aussi une grande quantité d'utensiles et d'instrumens sacrés de bronze, qui certainement ne se trouvent dans aucune autre partie du monde, et deux vases lustrales de marbre blanc qui se voient dans le museum.

Dans l'enceinte de ce temple sont plusieurs chambres qui devaient servir d'habitation aux ministres du culte d'Isis. Une de ces chambres renfermait le squelètte d'un prêtre, qu'on a trouvé tenant en main un fer, avec lequel il avait percé deux murailles pour se sauver, mais il n'en eut pas le tems. On y à trouvé aussi beaucoup de squelettes d'autres prêtres, qui ne purent pas se soustraire à la ruine générale, ou qui peut-être ne voulaient pas abandonner leur déesse.

En allant au-de-là de ce temple, on trouve encore la voie consulaire traversée par une autre rue; ce qui divise la ville en quatre parties égales. Suit un temple qu'on dit d'Esculape, au milieu duquel est un grand autel de tuf. Un escalier de 9 degrés conduit au sanctuaire, qui devait être couvert, à en juger par les traces des colonnes tombées, que l'on y voit encore. Ce temple n'était remarquable, ni pour son architecture, ni pour ses ornemens. Trois statues de terre cuite formaient tout l'embellissement de son autel: Esculape, Hygée et Priape, c'est-à-dire: les emblêmes de la santé, et de l'agriculture.

En reprenant le chemin, après plusieurs maisons et plusieurs boutiques, on

trouve un atelier de sculpteur qui est une des plus belles et des plus curieuses découvertes faites à Pompeïi ; il contenait plusieurs statues de marbre, les unes à-peine commencées, et d'autres ébauchées, ou presque finies ; indépendamment d'une grande quantité de marbres destinés à d'autres ouvrages, et beaucoup d'instrumens et d'outils de sculpture, que l'on conserve à l'académie des études à Naples. La maison est grande : elle a une cour avec un portique soutenu par dix colonnes de briques enduites de stuc.

Dans l'autre rang des maisons, en face, il y a, entr'autres, une boutique de marchand de vin, ou d'huile, dans laquelle se trouvent quatre grands vases de terre cuite, et au fond de la boutique le petit fourneau ordinaire.

Vis-à-vis de cette même boutique se trouve la porte du

THÉATRE COUVERT DE POMPEII.

Au lieu d'un seul théâtre, on est assez étonné, en entrant, d'en trouver deux contigus et séparés seulement par un portique. Le premier de ces théâtres, qui était couvert, plus petit et moins élégant que l'autre, servait aux représenta-

tions comiques et satyriques : l'autre plus grand et d'une belle architecture, était découvert et destiné aux représentations tragiques. Sur la porte du théâtre comique se trouve une inscription, rappellant : qu'il fut bâti des déniers que les Duumvirs Cajus Quintius fils de Cajus, et Marcus Porcius stipulèrent pour édifier le théâtre couvert, en suite d'un décret rendu par les décurions.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce théâtre, c'est qu'il était couvert ; car les anciens n'étaient pas dans l'usage d'illuminer leurs théâtres pendant les représentations, qui étoient de jour. Il est vrai que Philostrate parle d'un théâtre couvert existant à Corinthe : Pline rapporte que l'architecte Valérius fut le premier a couvrir un théâtre à Rome ; mais c'était une chose rare, et on en comptait très-peu. L'extrémité de la muraille demi-circulaire du théâtre marque encore la place des colonnes tombées qui soutenaient le toit. Le jour qui pénétrait entre ces colonnes, suffisait pour éclairer tout l'intérieur de l'édifice.

Ces théâtres couverts s'appellaient *Odeon* chez les Grecs, et ils venaient après les théâtres tragiques. Pausanias et Vitruve parlent de l'*Odeum* d'Athènes

près du théâtre et du temple de Bacchus: et Plutarque rapporte les combats musicaux que Périclès y donnait. C'était un théâtre plus petit que les autres, où se donnaient les représentations comiques et satyriques, et souvent aussi les disputes philosophiques. Ce local servait encore aux répétitions des tragédies, et Vitruve dit qu'il servait aussi pour s'y retirer en tems de pluie. Nous passerons maintenant au

THÉATRE TRAGIQUE.

C'est le plus magnifique des édifices de Pompeïi, et nous en avons parlé en partie ci-dessus. Les restes de ce bâtiment prouvent suffisamment la perfection de l'architecture de ces tems-là; et nous font apprécier la richesse des ornemens de ce beau théâtre; il est en effet si bien restauré dans toutes ses parties, qu'on le considère comme un des monumens le plus propres à nous donner une idée exacte et parfaite de la construction des anciens théâtres.

La fondation de cette édifice est attribuée à Marcus Holconius Rufus. Les Campaniens furent les premiers qui imaginèrent de couvrir leurs théâtres pour y préserver les spectateurs des rayons du so-

leil, au moyen de plusieurs voiles qu'ils tendirent à des poutres plantées à l'extrémité supérieure des murs de l'édifice. Aussi le haut de ce théâtre montre-t-il plusieurs pierres sortant de la muraille, et destinées à recevoir les poutres auxquelles les voiles étaient suspendues. Cètte invention utile fut cependant désapprouvée et considérée comme une mollesse campanienne: Ammien Marcellin reproche sévèrement aux Romains de l'avoir adoptée, et leur donne le titre méprisant d'imitateurs de la lâche Campanie: *Plebeii velabris umbraculorum theatralium latent, quae Campanam imitantur lasciviam.*

De ce théâtre on passe immédiatement au portique connu sous le nom de Quartier de sodats, à cause des chaînes, des instrumens de punition et de quelques armes qu'on y avait trouvées: mais les observations les plus scrupuleuses qui ont été faites depuis, sur toutes les parties de cet édifice, l'on fait reconnaître pour le portique attaché aux théâtres, dont il a en effet la construction d'après les régles de Vitruve.

Ce portique a la forme d'un rectangle d'environ 100 pas de long, sur 60 pas de large. Il est bordé d'un rang de 22 colon-

nes octangulaires d'ordre doriqne, et sans socles, sur chacuu de ses côtés au long, et de 15 sur les deux autres. Ces colonnes sont de tuf volcanique couvertes de stuc teint en rouge, ou en jaune. Il est environné de plusieurs chambres qui servaient de magasins et boutiques à toutes sortes de marchands. Elles étaient couvertes par un grand portique qui s'étendait sur les quatre côtés du portique. De cette espèce de rez-de-chaussée l'on montait à l'étage supérieur par le moyen d'un balcon de bois qui tournait vraisemblablement autour du portique.

Le rez-de-chaussée et les rangs de colonnes sont aujourd'hui les seules parties de l'édifice qui restent en bon état, mais sans les portiques, ni l'étage supérieur, dont il ne reste que quelques traces, suffisantes pour en faire reconnaître le dessin et l'architecture. Plusieurs chambres supérieures, donnant sur la rue, ont été refaites d'après le même dessin, ainsi que le balcon en bois qui y conduit. En se promenant sur ce balcon, on jouit du coup d'œil d'une place vaste, située au pied de l'édifice, et qui devait être très-bruyante lorsqu'elle était garnie d'un peuple innombrable et de négocians de toute espèce.

A quelque distance, vers l'orient, l'on rencontre l'

AMPHITHÉATRE DE POMPEII.

Ce magnifique édifice qui ornait la ville de Pompeïi, fut déterré en partie, reconnu, et recouvert lors des premières fouilles; mais il vient d'être complètement découvert: il a été trouvé presque dans son entier, de manière qu'on a aujourd'hui le plaisir d'en observer toutes les parties, comme s'il venait d'être bâti.

Ce fut dans cet amphithéâtre qu'eut lieu le terrible combat rapporté dans le livre 14 des annales de Tacite. Livinéjus Régulus donna, pour amuser le peuple, un combat de gladiateurs, auquel se rendirent un grand nombre de colons nocérins limitrophes. Pendant que tous les spectateurs jouissaient de ce combat, il s'engagea, pour un rien une dispute terrible entre les colons et les habitans de Pompeii, dans laquelle il y eut beaucoup de colons blessés et d'autres y perdirent la vie. Le sénat de Rome punit les auteurs de ce désordre par l'exil de Livinéjus, et par une prohibition de dix ans de ce genre de spectacles.

LE FORUM.

On doit observer enfin le *Forum* découvert récemment, au fond duquel, indépendamment d'une quantité immense de colonnes, et de piédestaux qui en décoraient les péristyles, on admire encore un temple élégant de forme rectangulaire, pavé en mosaïque avec des ornemens de stuc dans les murs. En outre on remarque d'un autre côté la basilique destinée à l'administration de la justice, avec plusieurs maisons attenantes. Ensuite on voit une vaste place avec de grands portiques ornés de colonnes à l'entour, dans le centre de laquelle on admire un autre temple semblable à celui du dit *Forum*, avec plusieurs autels et des ornemens.

Près-de-là on a dernièrement trouvé un grand édifice qui, moyennant une inscription qui y existe, nous donne la connaissance de ce qu'on appelle *Chalcidicum*. Les savans nous ont débité plusieurs conjéctures touchant le *Chalcidicum*; mais par celui-ci il semble qu'on pourrait bien en fixer son vrai usage, c'est-à-dire que c'était un rendez-vous pour donner aux citoyens une aisance. On y a trouvé aussi une statue en marbre de la prêtresse *Eumachia*, qui peut-être con-

tribua à la construction ou à la décoration de cet édifice. Cette statue est d'un beau travail, et parfaitement bien conservée. On a eu la bonne idée de laisser au même endroit la copie en plâtre de cette statue qui a été transportée au musée, où suivant l'inscription qu'on lit sur le piédestal, les *foulons* avaient érigé cette statue à la prêtresse, en signe de leur reconnaissance. La statue a été sans doute faite d'après nature: la tête du moins est certainement un portrait. Sa physionomie a quelque chose de souffrant, de mélancolique: c'est comme si cette prêtresse avoit seule survécu à tous ses compatriotes, à la splendeur, à l'existence même de sa ville natale, et qu'elle en regardait maintenant d'un air lugubre le tombeau vaste et entr'ouvert, et les ruines éparses tout autour, comme des pierres sépulcrales brisées.

Il reste aussi à remarquer ici un grand temple qu'on a caractérisé pour un *Panthéon*. Sous le portique on y voit de belles peintures. Dans un autre endroit près du même *Forum* on vient de trouver un nouveau temple dédié à la *Fortunæ Augustæ*, et l'inscription qui y existe nous montre qu'il a été embelli par un *M. Tullius Marci filius*. Plus loin on vient de

déterrer le bâtimens des bains, une belle maison qu'on appelle du poëte tragique, et l'édifice pour blanchir le linge qu'on nommait *Fullonica.*

Les monumens découverts jusqu'ici à Pompeïi n'appartenaient qu'à une portion de cette grande ville, ce qui fait désirer la continuation des fouilles, à l'effet de jouir de la ville exposée au jour, dans toute son étendue.

A quatre milles de Pompeïi, du côté de Castellammare, se trouvait

STABIE.

Cette ville fut d'abord habitée par les Osques, par les Étrusques ensuite, et successivement par les Pélasgues, auxquels succédèrent les Samnites. Ces derniers furent chassés par les Romains sous le consulat de Caton. La ville fut ensuite détruite par Sylla et réduite à un simple village, qui resta enséveli sous les cendres du Vésuve lors de la grande éruption de l'an 79. Quoique la ville de Stabie ait été trouvée à une profondeur très-modique, on en a cependant recouvert toutes les parties, à mesure qu'on les découvrait, pour ne pas gâter les riches campagnes situées au-dessus. Dans cette ville a été trouvé un grand nombre de *Papiri*, c'est-

à-dire, d'écrits faits sur des écorces de papyrus d'Egypte, que l'on conserve avec ceux d'Herculanum à l'académie royale des études à Naples.

Le petit nombre de squelettes trouvés à Stabie, fait présumer que les habitans de cette ville eurent tous le tems de se sauver, et d'emporter leurs meubles précieux qu'on n'y a trouvés qu'en très-petite quantité.

Au lieu de borner nos excursions aux environs de la capitale, nous allons les étendre à quelques points plus éloignés, commençant par Paestum; parce que les antiquités qui s'y trouvent sont d'une grande importance pour les savans et les amateurs des beaux-arts.

A moitié chemin de la route qui conduit de Naples à Paestum, se trouve

SALERNE.

Cette ville, autrefois la capitale des Picentins, est bâtie sur le bord de la mer, avec un port et un château. Sa cathédrale renferme une grande quantité de débris de l'ancienne ville de Paestum, que Robert Guiscard y fit transporter pour l'ornement de cette église. Ces objets consistent en colonnes de marbre, des tasses de porphyre, plusieurs mosaïques et deux

magnifiques bénitiers, ornés de traits d'histoire, représentant le premier, l'expédition d'Alexandre aux Indes et son arrivée à Nisa, dont les ambassadeurs le prient de respecter la ville, en grace de Bacchus: le second, les plaisirs de la vendange et le cortège de Bacchus.

En continuant le chemin, après 18 milles de marche, on arrive au Silaro, aujourd'hui Sélé, fleuve si renommé pour la qualité pétrifiante de ses eaux. A quatre milles de-là est une plaine très-vaste où se trouvait

PAESTUM.

Cette ville située à cinquante quatre milles de Naples, sur la côte méridionale du golfe de Salerne, était anciennement comprise dans la Lucanie. Les Osques furent les premiers habitans de Paestum, qui devint aussi une colonie phénicienne, ensuite la proie des Sybarites, des Samnites, et fut enfin soumise à l'empire romain, avec plusieurs autres villes du royaume de Naples. Des médailles très-anciennes trouvées à Paestum, portent la légende osque, avec Neptune armé, auquel la ville était dédiée. Les édifices qui restent à Paestum, ont d'ailleurs un caractère particulier, auquel on reconnaît

leur origine dorique, et l'enfance de l'art. La solidité des bâtimens composés d'énormes pierres de taille carrées; l'architecture des temples différente des règles Vitruviennes; les maisons élevées, non d'après l'architecture grecque, mais suivant la commodité que l'on recherchait alors, tout annonce que Paestum devait ses premiers colons aux Phéniciens, et rappelle le penchant de ces peuples pour les ouvrages solides et durables.

L'époque vint ensuite où la ville tomba sous la domination des Sybarites, Grecs d'origine et célèbres pour leurs richesses et leur luxe. Ceux-ci ayant été chassés de leur résidence, assiégèrent Paestum, et s'en rendirent les maîtres, en y entrant par une brêche pratiquée dans le rempart du côté de la mer. La ville de Paestum acquit de la gloire et un nouveau lustre sous une nation aussi noble. Les murs furent réparés, peut-être aussi les temples, et quelqu'autre édifice. Les maisons et autres bâtimens de Paestum font encore preuve d'une différence notable dans leur construction, qui est tantôt grossière et pésante, tantôt aussi légère et aussi élégante que l'art peut la rendre.

Pendant que les Sybarites vivaient en paix et au sein de l'opulence, ils furent dépossédés à l'impourvu par les Samnites, qui durent ensuite eux-mêmes se soumettre aux Romains. Par suite des changemens arrivés avant et sous les empereurs romains, cette ville riche en monumens célèbres et disputée par plusieurs nations, devint la victime de la fureur des Sarrasins, qui la livrèrent au fer et au feu en 915.

Cela n'empêche pas de voir l'étendue des murailles qui environnent cette ville dans l'espace de deux milles et demi, en décrivant une ellipse. La hauteur de ses murailles est de 53 pieds, presque égale à celle des remparts, qui selon Diodore, rendaient autrefois Carthage inexpugnable. Elles sont composées d'ailleurs de blocs énormes de pierres coupées en carré, ou en hexagone, qui ont souvent jusqu'à 24 pieds de long, et sont si bien réunies ensemble qu'elles paraîssent ne former qu'une seule et même masse. Quatre portes diamétralement opposées servaient d'entrée à la ville: celle de septentrion est la seule qui existe aujourd'hui : on reconnaît qu'elle devait avoir 50 pieds de hauteur: elle est composée de la même espèce de pierres comme les murailles;

l'un des deux bas-réliefs que l'on voit encore sur son arc, représente la Sirène de Paestum, et l'autre un dauphin, symboles de l'ancien peuple navigateur, par qui la ville fut fondée. Un autre rempart placé au-dedans offrait une double défense, de manière à intercepter l'entrée de la citadelle à l'ennemi, en cas qu'il fût parvenu à forcer les portes de la ville. Entre ces deux enceintes se trouvent encore les casernes des soldats qui les gardaient, ainsi que le pavé de l'ancienne voie. Huit tours carrées, dont quelques unes subsistent encore, garnissaient les remparts.

Hors de la porte occidentale se trouvent plusieurs débris de tombeaux revêtus d'un enduit très-dur et ornés de peintures. Une grande quantité d'armures travaillées à la grecque furent aussi découvertes en ce lieu, ainsi que quelques vases d'une beauté rare, dont un est orné de dix figures avec des inscriptions grecques. Sur une de ces armures est représenté Hercule, arrachant la pomme d'or dans le jardin des Hespérides, malgré la vigilance du dragon. Cet ouvrage se trouve aujourd'hui au musée royal de Naples.

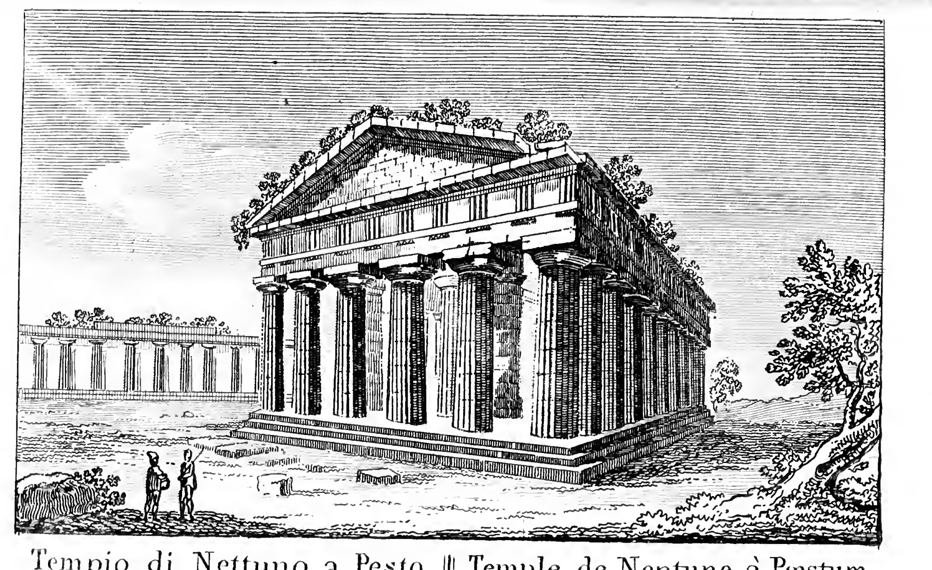
Après avoir observé les vieux débris existans autour de la ville, nous passe-

rons aux édifices qui ornent encore l'intérieur de Paestum. Le plus remarquable en est le

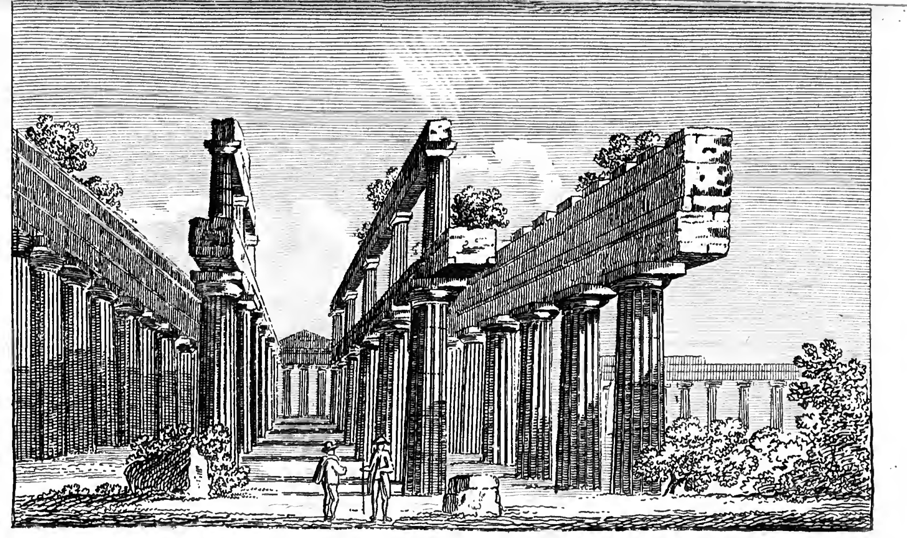
TEMPLE DIT DE NEPTUNE.

C'est le plus majestueux des monumens de Paestum; ce qui a fait croire qu'il était consacré à Neptune, auquel la ville de Paestum était dédiée. Il est composé d'énormes pierres de taille carrées, et il a la forme d'un quadrilatère de 169 pieds de long, sur 75 pieds de large. Les deux façades du portique sont ornées chacune de six colonnes cannelées, d'ordre dorique, servant de soutien à un grand bas-rélief et à un frontispice, comme celui du Panthéon de Rome : les deux côtés du temple sont aussi ornés chacun de 14 colonnes cannelées sans base, d'après l'usage des plus anciens tems, et posant immédiatement sur les trois degrés qui environnent l'extérieur de l'édifice. Deux escaliers introduisent dans le portique du temple, qui est soutenu par deux pilastres et deux colonnes au milieu : la partie opposée présente les mêmes ornemens.

La cellule du temple est fermée par quatre murailles, et ornée d'un second ordre composé de 14 colonnes un peu plus légères et disposées en rangs, de sept



Tempio di Nettuno, a Pesto || Temple de Neptune, à Pœstum



Interno del Tempio di Nettuno || Intérieur du Temple de Neptune

sur chaque côté. Ces colonnes soutiennent de très-gros morceaux de l'architrave, sur lequel s'élève un autre rang de petites colonnes destinées à soutenir la charpente du toit; mais il ne reste plus aujourd'hui que cinq de ces colonnes d'un côté et trois du côté opposé. On y voit le lieu du sanctuaire et des autels destinés aux sacrifices, et une partie de l'escalier qui y conduisait. La construction de ce temple est absolument différente des règles de l'architecture grecque et vitruvienne: tout y annonce son ancienne origine, remontant sans doute aux tems héroiques, où l'on ne visait qu'au simple grandiose, sans se soucier de l'élégance.

A quelque distance du temple de Neptune, se trouvent les

RESTES DU THÉATRE ET DE L'AMPHITHÉATRE DE PAESTUM.

Quant au théâtre, il est tellement détruit, qu'on en reconnait à-peine le plan. Plusieurs fragmens de pierres épars sur le terrain, où l'on voit divers griffons et autres figures emblématiques, annoncent la bonne époque d'architecture, à laquelle cet édifice fut construit. Les superbes bas-réliefs qui y ont été découverts, prou-

vent encore la beauté et l'ancienne magnificence de ce bâtiment.

A moins de cent pas du théâtre, se trouvent les restes de l'amphithéâtre qui était placé au centre dė la ville. Quoiqu'il soit entièrement ruiné, on en reconnait cependant le plan à forme ovale, dont le plus grand diamètre est de 177 pieds, et le moindre de 122 pieds. On y voit encore les débris de dix degrés, et la situation des cages où les bêtes féroces étoient renfermées.

A 50 pas environ de l'amphithéâtre est le

TEMPLE DIT DE CÉRÈS.

Si le premier de ces temples fut consacré à Neptune, pour rendre hommage au dieu de la navigation, on voulut par celui-ci offrir un culte à la déesse, que l'on croyait presider à la fertilité des campagnes de Paestum.

Quoique ce temple soit plus petit et moins imposant que celui de Neptune, il a plus de légéreté et d'élégance que l'autre. L'extérieur de cet édifice a 85 pieds de long, sur 44 pieds de large: il est environné d'un portique, soutenu par 13 colonnes sur les deux côtés longs, et six de front, formant deux prospects égaux.

Toutes ces colonnes sont cannelées, sans base, et posées sur le dernier des trois degrés qui environnent le temple. Ces colonnes ont 16 pieds de haut, sur 4 pieds de diamètre. Elles soutiennent un magnifique entablement et un frontispice sur les deux façades. Après avoir monté les degrés d'un de ces deux prospects, on entre dans le portique antérieur à la cellule qui se trouvait soutenu par six colonnes élégamment disposées. Lorsqu'on a passé le portique, on arrive à quatre degrés, par lesquels on monte à la cellule, qui est environnée de murailles des quatre côtés, et porte encore les traces du sanctuaire et des autels érigés pour les offrandes et les sacrifices.

Le dernier monument que l'on observe dans cette ville détruite, est ce qu'on appelle la *Curia*, ou le

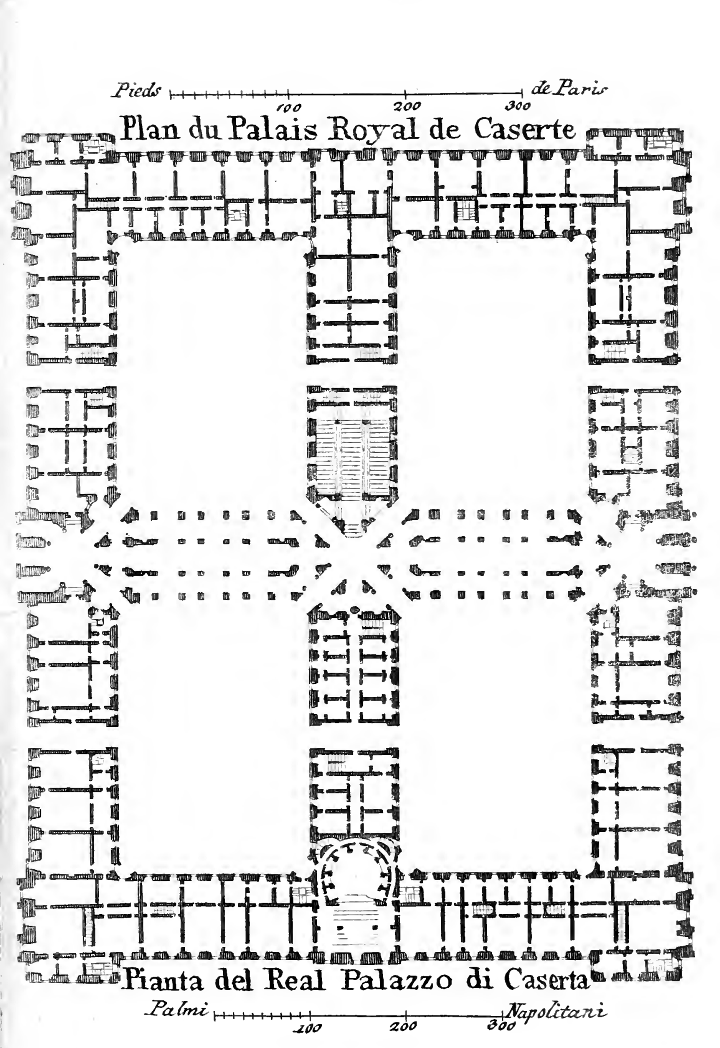
PORTIQUE.

Ce monument qui est ouvert des quatre côtés, est regardé par quelqu'un comme un de ces portiques destinés aux réunions publiques, ou à la promenade des citoyens : il a 169 pieds de long, sur 85 de large. Tout l'édifice est composé de colonnes d'ordre dorique, cannelées, sans base et plantées sur le der-

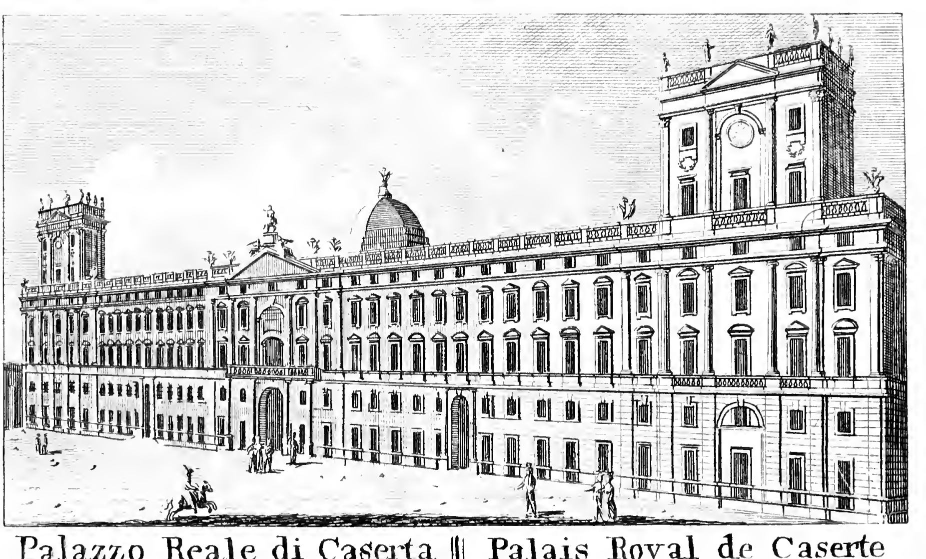
nier des trois degrés qui l'environnent. Chacun des deux côtés extérieurs présente 18 colonnes et des deux prospects on passe dans le vestibule qui est formé par deux grands pilastres latéraux et trois colonnes au milieu.

Toute la place du portique était divisée en deux parties égales, par un ordre de colonnes placé en ligne droite de l'un à l'autre prospect, mais dont trois seulement subsistent aujourd'hui. Le pavé s'élève un peu autour de ces colonnes, pour former un lieu plus noble, où les premiers citoyens et les magistrats se trouvaient séparés du reste du peuple. Ces colonnes ont été placées à un diamètre et demi l'une de l'autre, distance majeure des latérales, pour conserver l'espace nécessaire à la promenade. L'architecture de l'édifice est très-élégante, comme on le reconnaît à la belle forme des colonnes et des chapiteaux, qui sont beaucoup plus ornés que ceux des temples. Ce qui indique certainement un second âge de l'ordre dorique.

Le petit nombre de débris d'antiquités qu'il nous resterait encore à voir ici, n'étant pas d'une grande importance, nous reprendrons le chemin de Naples, et nous nous rendrons de-là à


Pieds
100
200
300
de Paris
Plan du Palais Royal de Caserte
Pianta del Real Palazzo di Caserta
Palmi
100
200
300
Napolitani

nier d
Chacu
sente
on pas
par de
colonr
Toı
séc en
de col
à l'au
lemen
s'élèv
pour
premi
trouv
colon
demi
des ı
cessa
de l'
le re
et d
plus
indic
l'ord
L
tés q
n'ét
nous
et n



Palazzo Reale di Caserta || Palais Royal de Caserte

CASERTE.

A seize milles de Naples, du côté du nord, et à peu de distance de l'ancienne Capoue, dans la même plaine campanienne, est placée la *nouvelle Caserte*, qui doit son origine au roi Charles III, datant de l'époque, où ce monarque y fit construire le palais dont nous parlerons tantôt, et y entreprit les autres ouvrages gigantesques, qui y attirèrent des milliers de personnes de diverses classes, dont la subsistance fut assurée, pour long-tems, par l'occupation que leur donnait l'exécution des plans magnifiques de leur auguste maître.

L'ancienne Caserte est située sur les monts *Tiphatins*, à trois milles au-dessus de la ville neuve. La première est encore à-présent le siège épiscopal et diocésain.

L'étranger n'y monte guères; car il en est retenu involontairement et son attention est absorbée par le

PALAIS ROYAL DE CASERTE.

Après avoir fait bâtir le palais de Portici et celui de *Capo di Monte*, Charles III devint amoureux de la belle plaine de Caserte, qui s'étend d'un côté jusqu'à

Naples, de l'autre jusqu'à Capoue. La salubrité de l'air de Caserte décida surtout Charles III à y bâtir son palais en 1752, et il fit venir de Rome le célèbre architecte Louis Vanvitelli., qui construisit ce palais, sans contredit le plus magnifique et le plus régulier des édifices de l'Italie.

La figure de ce bâtiment est rectangulaire: sa longueur est de 746 pieds, sur 576 de large. Chacune des façades principales a trois grandes portes. Le palais a 113 pieds de haut, et ses quatre façades sont divisées en deux grands étages et trois moins considérables. Chacun des étages des deux façades principales a 36 fenêtres ornées de colonnes. Dans chacun des quatre angles du palais, on voit sur l'entablement une espèce de tour carrée. La façade est ornée de deux colonnes et de deux pilastres avec cinq fenêtres. Le centre de l'édifice est également surmonté d'une espèce de coupole octogone, qui en augmente la magnificence. Ce palais a deux souterrains placés l'un sur l'autre, dont l'un destiné aux cuisines et aux écuries, et l'autre pour les caves. Ces souterrains sont très-profonds et cependant aussi clairs que s'ils avaient des fenêtres: cette particularité est due à l'habile architecte, qui a si bien su disposer les dou-

bles murailles, entre lesquelles pénètre la lumière.

La grande porte du milieu introduit à un portique majestueux soutenu par 98 colonnes de pierre de Sicile, et tout revêtu de marbres choisis. Ce portique a 507 pieds de longueur, et aboutit à la façade opposée du côté du septentrion. Il a trois vestibules octogones, dont deux près des grandes portes, et l'autre au centre de l'édifice: quatre des côtés de cet octogone conduisent à quatre grands cours, deux sont compris par le portique: des deux autres côtés l'un conduit au magnifique et noble escalier, et l'autre est occupé par la statue de la Gloire couronnant Hercule. Chaque porte latérale conduit dans l'une des quatre grandes cours, qui ont chacune 299 pieds de long, sur 163 pieds de large. Les façades de l'édifice qui donnent sur ces cours, sont analogues à la magnificence des façades extérieures du palais: elles sont composées de pierres de Caserte, distribuées en autant d'arches couvertes, sur lesquelles sont les appartemens.

Revenons au magnifique escalier: il est divisé en trois branches: la première finit à l'étage où commencent les deux autres bras, l'un à droite et l'autre à gau-

ché, par lequel on monte au vestibule de la chapelle et des appartemens royaux. Cet escalier est de la plus noble architecture, et orné de beaux marbres: il a cent dégrés, chacun d'un seul morceau de marbre de 19 pieds et demi de long, et les murailles environnantes sont toutes revêtues de beaux marbres colorés. Au bas de l'escalier et au commencement du premier degré se trouvent deux lions de marbre très-bien sculptés. Le premier intervalle de l'escalier offre la perspective de trois statues dans leurs niches, représentant la Vérité, la Majesté, et le Mérite.

Ensuite vient l'escalier à deux bras, qui introduit dans un superbe vestibule de forme octogone, soutenu par 24 colonnes de marbre, d'ordre corinthien, avec une voûte ornée de belles peintures. La porte du milieu est bordée de colonnes, et donne accès à la chapelle; les autres aux appartemens royaux.

La chapelle royale, qui peut être comparée à une vaste et majestueuse église, est ornée des deux côtés par un portique ouvert, soutenu par un soubassement de 19 pieds et demi de haut, sur lequel s'élèvent 16 colonnes de marbre vert de Sicile, qui soutiennent le grand entablement, d'où commence la voute. Le sou-

bassement du portique présente huit ouvertures, et un nombre égal de fenêtres correspond aux colonnes pour éclairer la chapelle.

Parmi ces colonnes se trouvent trois statues de saints. L'autel majeur est orné de quatre belles colonnes de marbre jaune et d'un tableau représentant la Conception de la Vierge.

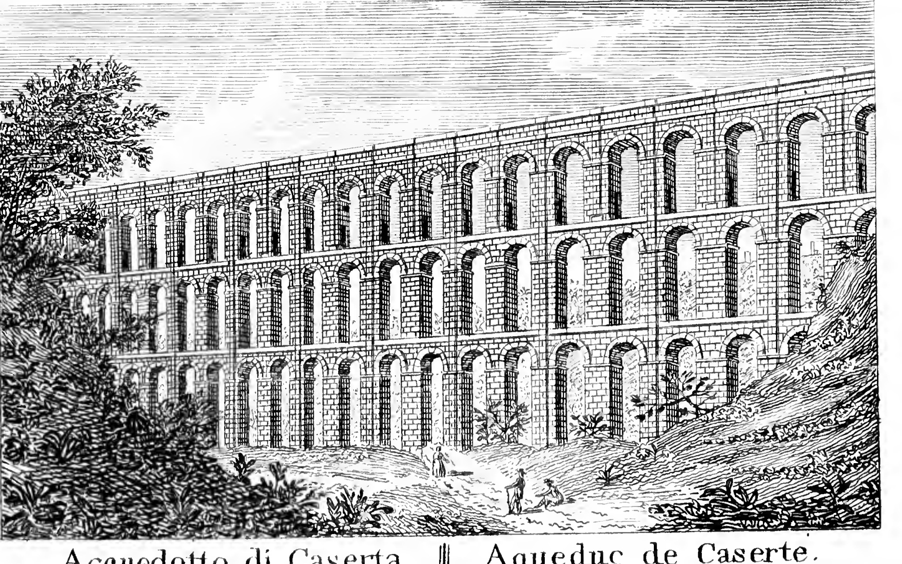
Le vestibule de cette chapelle contient, comme nous venons de le dire, quatre portes qui donnent l'entrée aux appartemens du roi, de la reine, et de la famille royale. Le grand nombre de chambres, qui composent ces appartemens, sont disposées dans un ordre admirable, et ornées de marbres, de peintures, et de meubles d'une beauté et d'une magnificence au-de-là de toute description. Tout est grand et merveilleux dans ce palais, et quoiqu'il serve de maison de plaisance, il peut néanmoins être regardé comme un des plus beaux palais royaux.

Du côté de la grande porte, vers l'occident, se trouve un beau théâtre, divisé en plusieurs rangs de loges, et tout orné de marbres et de colonnes qui le mettent à-même de disputer le rang aux premiers théâtres de l'Italie.

Dans la partie septentrionale se trouvent enfin de très-vastes jardins et des bosquets délicieux, à-peu-près disposés comme ceux de Portici et de Capo di Monte. On y voit un bois épais, planté dès le tems des anciens ducs de Caserte, consistant en chênes, yeuses, ormeaux, peupliers, lauriers, et plusieurs espèces d'arbres sauvages. Vient ensuite un jardin très-vaste dans le genre anglais: son immense étendue, la variété des plantes exotiques, la réunion de vallons, collines et montagnes, offrent les points de vue les plus pittoresques: les grottes enfin, les cavernes pratiquées avec art, et surtout les petits canaux, les étangs et les lacs qui l'arrosent, contribuent à rendre ce lieu extrèmement varié et agréable. Les eaux qui fournissent abondamment à la grande et superbe cascade audessus du parc, puis aux lacs et fontaines de ces jardins et du palais, y ont été portées par le moyen de l'

AQUEDUC DE CASERTE.

Ce conduit qui rivalise avec les plus beaux travaux des anciens Romains, et fournit Caserte d'eaux provenant de sources très-éloignées, est sans doute un des plus merveilleux ouvrages de Charles III.



Acquedotto di Caserta ‖ Aqueduc de Caserte.

Le territoire d'Airola offrait une grande abondance d'eau provenant de neuf sources, qui allaient se jetter dans la rivière Faenza, qui passe par le territoire de Ste. Agathe des Gots et se perd ensuite dans le fleuve Volturne. Ces eaux réunies formèrent un volume très-considérable que le célèbre chevalier Louis Vanvitelli parvint à engager dans le conduit, pour les amener jusqu'à Caserte.

Cet aqueduc est composé d'une bâtisse très-solide, enduite d'un stuc particulier qui résiste aux efforts de l'eau. La distance de la source des eaux jusqu'à Caserte, prise en ligne droite, est de 12 milles; mais, en suivant les sinuosités de l'aqueduc, elle est de 27 milles.

L'architecte ne négligea aucun moyen pour conduire les eaux par les lieux qui se rapprochaient le plus du niveau de la source; mais il ne put cependant éviter l'obstacle que lui présentaient deux montagnes très-élevées, et séparées par la vallée de Maddalone. Comment faire remonter les eaux à une hauteur si considérable, une fois qu'elles étaient descendues dans la dite vallée? Le génie de l'architecte sut suffire à tout. Les seins des deux montagnes furent percés dans le lieu appellé *Prato*, sur une longueur de 1100

toises dans le tuf, ou pierre tendre; à *Ciesco* dans la pierre vive, sur une longueur de 980 toises; sur 570 toises à *Gargano*; et 300 dans la *Rocca*: ce qui forme en tout une longueur de 2950 toises de conduit, pratiqué à travers des deux montagnes.

Après avoir ainsi percé celles-ci, il fallut ensuite les réunir ensemble, et établir un passage aux eaux, au moyen d'un pont dont l'architecture et la hauteur étonnent tous ceux qui le considèrent. Ce pont ou aqueduc, qu'on admire audessus de Maddalone, gros bourg, à quelques milies de Caserte, est composé de trois rangs d'arches placées les unes sur les autres. Le premier de ces rangs, au pied des deux montagnes, est formé par 19 arches; le second par 27, et le troisième par 43. Les pilastres du premier rang d'arches ont plus de 33 pieds d'épaisseur et 49 de hauteur. Tout le monde peut juger du travail et des dépenses énormes qu'a dû causer l'exécution d'un travail aussi gigantesque! Surtout si l'on considère le court espace de tems dans lequel il a été exécuté; car les bâtimens royaux furent commencés en 1752, et l'aqueduc était entiérement achevé en 1759.

La fabrique de soiéries, et d'étoffes à S. Leucio, assez près de Caserte, est aussi digne de l'attention. Le roi Ferdinand a fait lui-même un code pour cette colonie, qui lui doit son existence et sa prospérité. Des centaines de personnes des classes indigentes, y trouvent leur subsistance.

A vingt milles de Caserte, et à trente sept de Naples, se trouve la

VILLE DE BÉNÉVENT.

Quoiqu'il soit difficile de découvrir l'origine de ces villes très-anciennes, dépourvues des monumens, qui pourraient l'indiquer; les anciens écrivains néanmoins s'accordent assez généralement à en attribuer l'origine à quelque personnage illustre de l'antiquité. On voit dans Jules Soline, dans Procope et d'autres auteurs, que Diomède roi d'Etolie fut le fondateur de la ville de Bénévent, à-peu-près 477 ans avant l'ère romaine. Ce qu'il y a de constaté, c'est que cette ville très-ancienne fut d'abord possédée par les Samnites et alla avec la Campanie sous l'empire d'Adrien. Tite Live nous apprend, que Bénévent s'appellait originairement *Maleventum*, à cause de la violence des vents qui y règnent quelquefois.

Les Romains y ayant ensuite envoyé une colonie, cette ville prit le nom de *Beneventum*, et plusieurs agrandissemens et embellissemens en firent aussitôt une ville considérable. Les habitans de Bénévent se réunirent à ces colonies qui prêtèrent des secours aux Romains contre Annibal. Vitinius y érigea un amphithéâtre magnifique, dont on ne voit plus aujourd'hui que la base, le reste étant couvert par des édifices modernes. Le sénat et le peuple romain y élevèrent aussi, en l'honneur de l'empereur Trajan, le fameux arc triomphal, nommé aujourd'hui *Porta Aurea*, servant de porte à la ville.

Bénévent fut occupée par les Goths l'an 490 de l'ère chrêtienne, et en 571 par les Lombards qui la créèrent capitale d'un duché, auquel furent soumis 34 comtés voisins. Ce duché dura jusqu'à ce que les rois d'Italie s'en rendirent les maîtres. Bévévent étant passé ensuite sous la domination de Charles-Magne, cet empereur en acquit la principauté en 787; et elle se conserva sous ses successeurs jusqu'à l'année 891, époque à laquelle Ursus fut chassé par les Grecs, expulsés ensuite à leur tour par Guidon III, duc de Spolète.

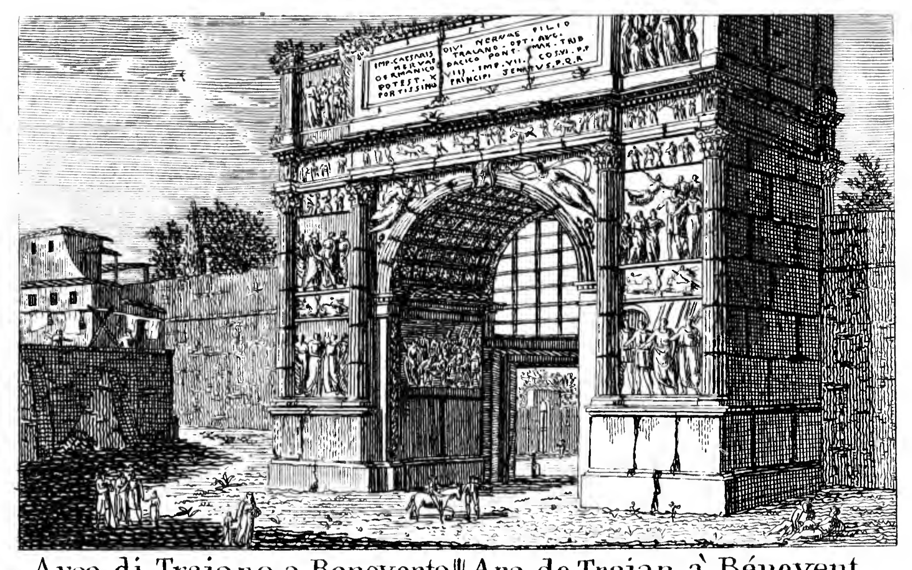
En général on croit que cette ville fut érigée en évêché l'an 20 de l'ère chrêtiene : et que St. Photin en a été le premier évêque. St. Janvier le fut aussi dans le IV siècle, declaré ensuite grand protecteur de Bénévent et de Naples. En 969 l'évêque Landolfe fut élu archevêque par Jean XIII. Devenue ainsi métropole, la ville de Bénévent fut donnée au pontife Léon IX par Henri III, qui en fit l'échange contre Bambergue, ville de la Franconie, appartenant alors au St. Siège ; et en 1077 l'église romaine en prit la possession, que elle a toujours conservée.

Cette métropole avait jadis 32 évêchés suffrangants, réduits ensuite à 23, et successivement aux 16 qui existent aujourd'hui. Les pontifes romains y célébrèrent plusieurs conciles. Le premier y fut tenu par Victor III, en 1081 : le second par Urbain II, en 1091 ; et Pascal II célébra trois conciles à Bénévent; ceux des années 1108, 1113, et 1117. Le diocèse de Bénévent était d'abord si étendu qu'il comprenait jusqu'à 217 villages. Indépendamment des dits personnages, l'église de Bénévent fut encore gouvernée par monseigneur della Casa, célèbre orateur et poëte ; et par Be-

noît XIII Orsini, avant son assomption au pontificat.

La ville de Bénévent a donné naissance à un grand nombre de personnages illustres par leur sainteté, leur savoir, ou leur valeur martiale. On compte parmi eux trois pontifes; savoir, St. Felix, Victor III, et Grégoire VIII. Cette ville renferme encore aujourd'hui plusieurs familles d'une noblesse et d'un mérite également remarquables.

Passant à-présent à observer cette ville, on la trouve située sur le penchant d'une colline, sous laquelle passent les fleuves Sabbato et Calore, qui vont se réunir dans la Campanie. Toute la ville est environnée de remparts; elle a huit portes. Son circuit est d'environ deux milles et demi; et le nombre de ses habitans s'élève a environ 16 mille. On y remarque un château érigé par Guillaume Billotta de Bénévent, qui gouvernait la ville au nom de Jean XXII résidant alors à Avignon. En 1640, on découvrit à Bénévent un lion supérieurement sculpté en marbre, qui se trouve aujourd'hui exposé aux regards des curieux. Le palais public est magnifique et d'une belle architecture.



Arco di Trajano, a Benevento || Arc de Trajan, à Bénevent.

La cathédrale est majestueuse, ornée de marbres et de peintures. La grande porte est toute en bronze avec des bas-réliefs bien exécutés. Devant cette église se trouve un petit obélisque égyptien, et un lion de marbre d'une belle sculpture. Le palais de l'archevêché avec son séminaire est aussi un grand édifice, et renferme une bibliothèque nombreuse, composée de livres imprimés, et de codes, dont plusieurs du XI jusqu'au XIV siécle.

On remarque encore à Bénévent le monastère très-renommé de Ste. Sophie, érigé par Gisolphe II. Il fut d'abord accordé aux réligieuses bénédictines. Les bénédictins l'obtinrent dans le X siècle ; et il fut ensuite occupé par les chanoines de Latran en 1595. Ce monastère jouissait autrefois de revenus immenses, comme l'annoncent plusieurs documens de l'archive de la *Zecca*.

ARC DE TRAJAN.

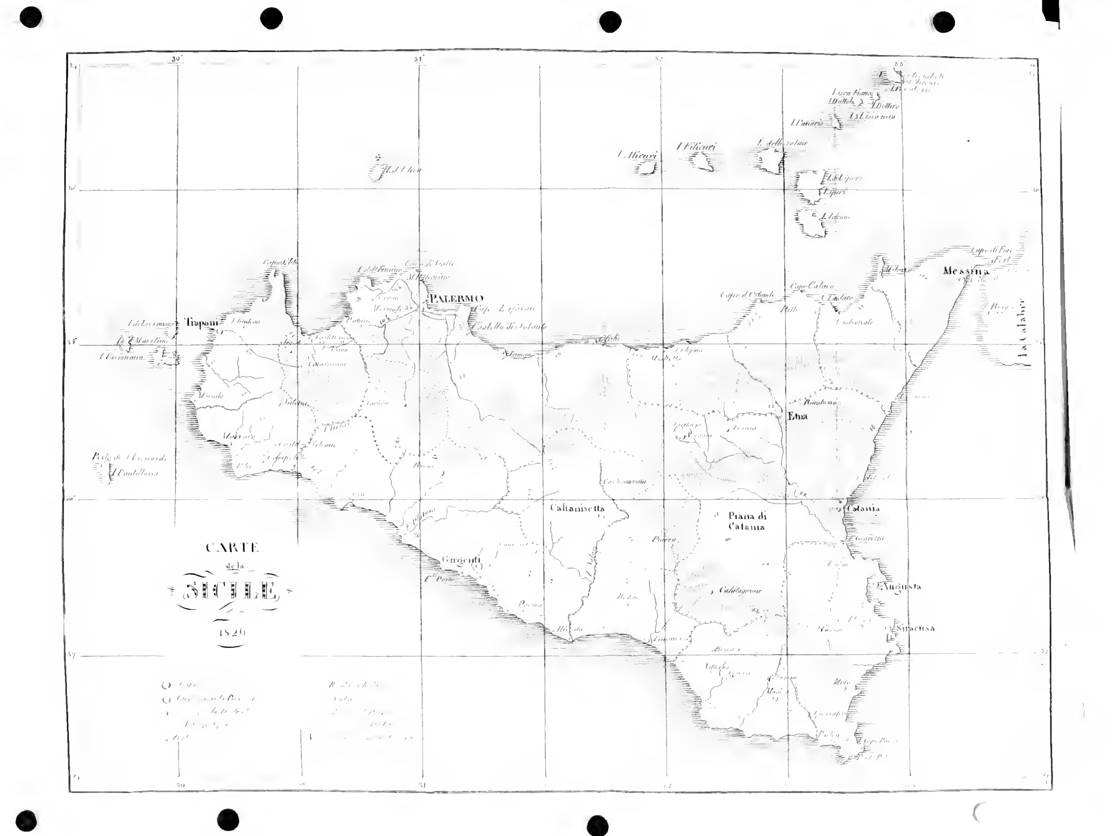
Il ne reste plus aujourd'hui que deux de tous les arcs de triomphe, érigés par le sénat et le peuple romain en l'honneur de l'empereur Trajan. Le premier de ces deux arcs se trouve dans cette ville, où il fut érigé l'an 113 : l'autre est celui qui

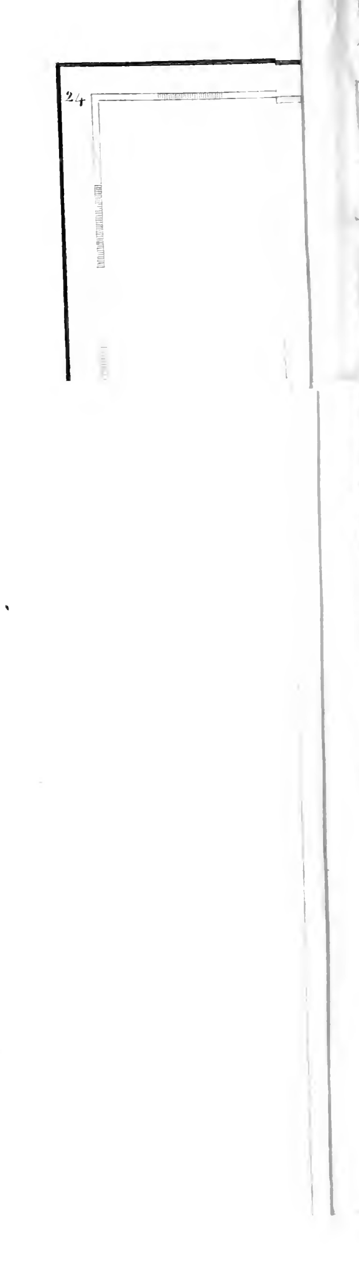
orne encore le port d'Ancône. Le beauté et l'élégance de ces arcs les font considérer comme l'ouvrage de l'architecte grec Apollodore, employé par l'empereur Trajan, d'après Dion Cassius, à l'embellissement de la ville de Rome. Ces deux arcs sont d'ordre corinthien; leur comparaison donne cependant à celui de Bénévent sur celui d'Ancône le prix d'être orné de superbes bas-réliefs; ce qui l'a fait toujours considérer comme un ouvrage parfait dans son genre, et digne de la majesté romaine et du prince auquel il fut érigé, en l'honneur des victoires remportées dans les guerres germanique et dacique, ainsi que l'annonce l'inscription.

Cet arc est composé de marbre grec: il a un double socle, sur lequel posent huit colonnes cannelées et d'ordre composite, c'est-à-dire quatre sur chaque côté. Les intervalles des colonnes des deux côtés de l'arc offrent deux ordres de bas-réliefs d'une belle sculpture, représentant des sacrifices et les exploits de l'empereur. Parmi ces bas-réliefs se trouvent deux frises ornées également de bas-réliefs. La frise de l'entablement présente la marche du triomphe, sculptée en bas-relief. Dans les angles de l'arche se trou-

vent deux figures couchées, représentant des fleuves d'une belle sculpture, surtout celles placées dans la partie hors de la ville. Sur l'entablement se présente ensuite l'attique portant l'inscription ornée de bas-réliefs des deux côtés. L'ouverture de l'arche contient aussi deux bas-réliefs. La voûte est ornée de caissons et de rosons, et au milieu est un bas-rélief représentant une renommée ailée, couronnant l'empereur Trajan. Tous les ornemens que l'on voit dans la façade de l'arc du côté de la ville, se trouvent répétés dans la façade opposée, au dehors. Sur ce monument intérressant il y a un grand ouvrage de monseigneur Rossi evêque de St. Sévère, qui fait connaître aux érudits aussi bien la partie d'architecture, que les bas-réliefs dont il est orné.

ITINÉRAIRE
INSTRUCTIF
DE LA SICILE
TIRÉ DE CELUI
DE M. DE KARACZAY


CARTE
de la
SICILE
1826
PALERMO
Trapani
Messina
Etna
Caltanisetta
Piana di
Catania
Catania
Girgenti
Augusta
Siracusa
la Calabre
I. Filicuri
I. Alicuri
I. Pantelleria


24

AVERTISSEMENT

AUX LECTEURS.

Pendant mon séjour à Palerme, j'ai conservé l'habitude de confier chaque soir au papier les réflexions qui avaient frappé mon âme pendant la journée, et les diverses observations auxquelles avaient donné lieu la vue des choses les plus dignes de l'attention d'un étranger.

J'ai réuni et rédigé, depuis, ces notes éparses, et je n'ai garde de donner le nom de voyage au récit d'une courte promenade que j'ai faite dans un pays qui demande du tems pour être observé. Cette esquisse n'est point un ouvrage d'esprit, la vérité seule doit y briller.

Ayant contracté depuis long-tems l'habitude de recueillir les observations et les remarques des personnes distinguées, chaque fois que je les ai trouvées en harmonie avec ma pensée, j'ai cru pouvoir enrichir mon travail de celles qui avaient du rapport à mon sujet. Pour compléter ce Manuel des voyageurs, pour leur épargner la lecture d'ouvrages volumineux, et pour mériter par là un accueil favorable, j'y ai joint quelques notions sur le reste de la Sicile que je n'ai pu visiter cette fois.

C'est ce travail que je présente au public. Mes prétentions sont humbles, la critique sera indulgente. J'ai préféré l'écrire en français, l'ayant destiné à l'usage des voyageurs des différens pays où cette langue est répandue. Le style n'a pu en être très soigné, puisque j'écris dans une langue qui n'est pas la mienne. Je me suis occupé à la simplifier, et à éviter de mettre de la recherche dans les phrases. Je me suis d'ailleurs contenté de mettre en abrégé tout ce qu'il y a de rare et d'intéressant à voir, il

m'aurait fallu, pour m'étendre davantage, de plus amples moyens que ceux qui étaient à ma disposition.

J'espère rendre ce livre agréable à tous les voyageurs. Le savant sera satisfait d'y voir indiqués les objets intéressans : il suffit de les ébaucher, son talent suppléera au reste ; le simple voyageur sera charmé d'être dispensé de se confier à des guides ou *ciceroni*, puisque je lui indique les lieux et les objets qui méritent son attention, sans qu'il ait besoin de fouiller dans des ouvrages volumineux et dispendieux.

Si les tableaux faiblement dessinés manquent de coloris, les détails en sont exacts. La fidélité de mes récits sera le seul avantage dont je prie le lecteur de me tenir compte.

Ce que j'ai vu, j'ai eu l'occasion de le bien voir, grâce à l'heureuse position où je me suis trouvé, à la suite d'une auguste princesse qui était venue pour connaître cette intéressante partie de la belle Italie ; circonstance particulière qui rendait ma position infiniment favorable. J'ai reçu partout l'accueil le plus franc et le plus cordial. Si la reconnaissance a eu de l'influence sur mon jugement, en me faisant voir tout dans un jour plus favorable, c'est une erreur qui trouve son excuse dans le sentiment même qui l'a fait naître. Tous les Siciliens des différentes classes dont je me suis approché, ont été prévenans envers moi, et empressés à me rendre service. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que leurs expressions restèrent encore au-dessus de cette confiance sans réserve, avec laquelle ils aiment à obliger les étrangers que le hasard ou une simple recommandation leur a fait connaître. Je crois payer une partie de ma dette à la reconnaissance en signalant aux voyageurs les personnes qui m'ont honoré de leur bienveillance particulière.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

La *Sicile* est un pays si remarquable par les tableaux variés et les scènes pittoresques que la nature y déploie de toutes parts, et si intéressant par le grand nombre et la beauté de ses monumens antiques, qu'il est peu de voyageurs en Italie, qui ne l'aient visitée ou n'aient au moins le desir de la parcourir.

C'est la plus grande des îles de la Méditerranée. On estime qu'elle n'a pas moins de deux cent trente lieues de côtes. Sa configuration triangulaire lui fit donner par les anciens le nom de *Trinacria*. Plus tard, les Sicaniens, peuple d'origine ibérienne, s'en étant emparés, lui imposèrent celui de *Sicania*. Plus tard encore, les Siculiens, peuple du Latium, passèrent dans cette île, la subjuguèrent, et lui donnèrent le nom de *Sicile*, qui lui est resté. Elle fut dans la suite soumise à divers princes, qu'on appellait Tyrans; de ce nombre furent les deux Denys, tyrans de Syracuse, qui se rendirent célèbres par leur cruauté.

Après une longue guerre, les Carthaginois mirent à profit les troubles qui suivirent la mort de Denys, et consolidèrent leur puissance en Sicile : sans l'arrivée de Timoléon, les Africains demeuraient maîtres de Syracuse. Les victoires du héros de Corinthe les obligèrent à conclure la paix, mais elle fut de peu de durée. Agathocle, pressé de nouveau par eux, conçut et exécuta la pensée hardie d'aller mettre le siège devant Carthage. Pyrrhus, allié des Carthaginois, fait encore une fois de la Sicile le théâtre de la guerre; il en est repoussé. L'occupation de Messine par les Mamertins fut le pré-

texte de la première guerre punique, et la seconde rendit les Romains maîtres de la Sicile.

A la chute de l'empire d'Occident, Genseric, roi des Vandales, enleva cette île aux Romains et la dévasta. Les victoires de Bélisaire la rendirent de nouveau à Justinien I, en 535. Les premières incursions des Sarrasins en Sicile remontent, selon Novaïri, historien arabe, à l'an 45 de l'Hégire, ou 665-66 de l'ère chrêtienne; des émirs la gouvernèrent jusqu'en 1070, époque à laquelle ils en furent chassés par les Normands. Delà elle passa successivement au pouvoir des Allemands, des Français et des Aragonais, qui en demeurèrent les maîtres jusqu'en 1516. Ferdinand-le-Catholique réunit alors la Sicile à la couronnne d'Espagne. Le traité d'Utrecht de 1713 la donna au duc de Savoie, Victor-Amédée. Enfin, après avoir été conquise et perdue encore une fois par les Espagnols, elle est possédée depuis le traité de paix conclu à Vienne en 1736, par la branche des Bourbons qui règne en Espagne, et dont un infant est aujourd'hui roi des Deux-Siciles.

Ce fut le 31 mars 1282 que tous les Français qui gouvernaient alors la Sicile furent égorgés, à la même heure, dans tout l'étendue de l'île. On prit pour signal du massacre le premier coup de cloche des vêpres, ce qui l'a fait appeller les *Vêpres Siciliennes*. La petite ville de Sperlinga, située dans l'intendance de Catane, est intéressante en ce que ses habitans refusèrent de prendre part au massacre, et sauvèrent les Français réfugiés dans leurs murs. Fiers de cet acte d'humanité, ils montrent encore sur la porte de leur hôtel-de-ville cette inscription à-la-fois si belle et si simple.

Quod Siculis placuit, sola Sperlinga negavit.

La Sicile, gouvernée maintenant par un lieutenant (*luogotenente*) du vice-roi, est divisée

en vingt-trois districts, formant sept intendances : Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Trapani, Girgenti et Calta-Nissetta. On y compte en tout 440 villes, bourgs et villages. D'après le dernier recensement, la population de l'île s'élève à un milion six cent cinquante mille âmes, tandis que dans les temps anciens la seule ville de Syracuse ne comptait pas moins d'un million deux cent mille habitans.

Un des premiers avantages dont la nature l'ait favorisée, est son climat. Un éternel hiver règne sur l'Etna, pendant que Girgenti jouit d'un printemps perpétuel. L'aspect de cette terre fortunée produit sur l'âme une sensation qu'on ne saurait exprimer. Il n'existe peut-être pas en Europe de sol aussi fertile, aussi propre à toutes le cultures, mais à peine un quart de son étendue est-il défriché. Le blé et le vin, la soude et les marbres sont les principaux objets de commerce. L'aloës fait l'ornement du pays ; il s'y élève jusqu'à trente pieds ; lorsqu'il a atteint sa cinquième année, sa tige se couronne d'une fleur de forme pyramidale, et de couleur blanche ; elle s'épanouit au mois d'août, et à la fin d'octobre l'arbre se dessèche. L'opuntia ou figuier d'Inde, qui borde tous les chemins, porte un fruit salubre, aliment de la classe indigente. Le papyrus croît naturellement à Syracuse, dans les eaux de la fontaine de Cyané. Le platane est indigène de la Sicile. L'azédarac, le bignonia, le grand yucca, le palmier dattier, le grenadier, le figuier, le caroubier, le châtaignier, le tamarinier, le palmier nain, de l'écorce duquel on fait de petites cordes, l'arbousier, le palmachristi, le laurier rose, le myrte, le cassier, le jasmin d'Espagne, l'acanthe, le melon d'eau d'un goût exquis, enfin toutes les plantes potagères ou

légumineuses et tous les fruits de l'Europe y abondent.

La Sicile est riche en mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb ; mais on en néglige l'exploitation, et l'on ne travaille qu'à celles de soufre, d'alun, de nitre, de vitriol, de mercure, de salpêtre et de sel fossile. Les marbres sont de belle espèce et d'une grande variété. On y trouve du porphyre, de l'albâtre, des agathes, des jaspes, des grenats, du cristal de roche et d'autres pierres fines. La pêche du corail se fait à Trapani et à Messine. L'ambre jaune, d'une espèce plus diaphane que celui de la mer Baltique, abonde dans le voisinage de l'Etna, particulièrement à l'embouchure de la Giaretta ; on le travaille fort bien à Catane.

Palerme, Messine, Trapani et le port de Girgenti sont les seules places où le commerce soit actif, mais partout, des Anglais, Américains ou autres étrangers, ont établi des maisons de commerce. Les autres ports ne font que le cabotage. M. Goodhaws possède une grande fabrique de vins à Marsala, et fait de grands envois de son excellent vin; il en expédie, pour Boston seulement, deux mille tonneaux par an.

Faute d'industrie, presque toute la soie s'exporte écrue du pays, pour la valeur d'un million de ducats. Tous les produits d'industrie et de manufactures sont anglais ou français. Le thon mariné est un objet de commerce très lucratif; on en évalue le produit à deux cent cinquante mille francs par an. Marseille tire de la Sicile une grande quantité de soude de la première qualité. En général, la situation de l'île entre l'Europe, l'Afrique, et l'Asie, est extrêmement favorable au commerce. Il serait à desirer qu'on rendit enfin les chemins praticables pour faciliter, avec l'intérieur du pays, les communications qui, jusqu'à présent, se

font par des sentiers fort incommodes. Le beau chemin qui conduit par Morreale, Partenico et Alcamo est la seule chaussée qui existe dans l'île. Tant qu'il n'y aura pas de routes dans l'intérieur, les communications seront toujours difficiles, et la culture du pays ne fera guère de progrès.

Un trait principal du caractère des Siciliens est leur amour pour leur pays. L'attachement pour le sol qui les vit naître, ranima toujours leur courage après les nombreux désastres dont ils furent victimes. Ce sentiment leur donne la force de vaincre tous les obstacles ; il féconde la lave, fertilise la cendre, élève une ville sur les ruines de celle qui vient d'être engloutie.

Il ne sera pas inutile de donner maintenant une note sur les comptes de monnaies, les poids, et les mesures, en Sicile.

Les *comptes* se tiennent en *onzie* de 30 *tari*, qui se divisent en 20 *grani* chaque. Le *taro* contient 2 *carlini*, 20 *grani*, 15 *ponti*, ou 120 *piccioli*. Le *scudo* ou piastre de Sicile, est évalué à 12 tari, le *fiorino* à 6 tari ou 12 carlini, et le *ducato* à 10 tari.

Les monnaies réelles d'or sont les pièces de six ducats ou double once, et les pièces de trois ducats ou simple once. Celles d'argent sont les onces de même valeur que ci-dessus ; les scudi siciliens de douze tari siciliens; les pièces de 6, 4, 3 et 1 tari siciliens, les carlini et demi-carlini à 10 et 5 grani, outre les monnaies réelles de Naples qui ont cours aussi. Cependant, on doit observer que les tari, les carlini, etc. de Sicile n'ont que la moitié de la valeur que les mêmes dénominations ont à Naples, car l'once sicilienne y passe pour 15 tari, et le scudo sicilien, pour 6 tari etc.

La pièce de trois ducats d'or pèse 5 *trapezi*, poids napolitain ; sa finesse a varié de 20 1/2 à

21 1/2 carats ; le scudo d'argent, ou pièce de 12 tari, pèse 30 trapezi, 12 3/4 acini ; elle est de 10 onces de fin. Il résulte delà que l'once sicilienne contient 877. 3/5 grains anglais d'argent fin. Elle vaut, par conséquent, 10 sh. 3 1/2 d. sterl., ou 12 fr. 72 c.; l'écu, 4 sh. ou 4 fr. 94 c. ; et le taro, 4 d. ou 41 centimes, ou plus exactement, 1 liv. st. est égale à 1 onzia, 28 tari, 15 grani.

On fait usage de trois espèces de poids en Sicile : du *rottolo grosso* de 33 onces, du *rottolo sottile* de 30, et de la *libra* ou livre de 12.

100 livres de Sicile - 70 liv. avoir du poids, ou 31,74 kilogr., ou 56 liv. 21 onces, 2 1/2 drachm., poids de Vienne. Le *cantaro grosso* contient 100 rottoli grossi, ce qui correspond à 192 liv. avoir du poids, ou 87, 30 kilogr., ou 1 quintal 55 liv. 28 onces, 1,9, drachm., poids de Vienne. Le *cantaro sottile* est 100 rottoli sottili, et égale 175 liv., avoir du poids, ou 79, 37 kilogr. ou 1 quintal, 41 liv. 23 onces, 1,4 drachm., poids de Vienne.

La mesure sèche de la Sicile est la *salma*. Celle du blé se divise en 4 *bisaccie*, 16 *tomoli* ou 64 *mandelli* : il y a cependant la *salma grossa* qui vaut 14 *staja*, mesure de Livourne ; et la *salma generale* - 11 1/4 de ces staja. Il résulte de là que la salma grossa - 9,77 boisseaux d'Angleterre, ou 3,44 hectolitres, ou 5 1/2 metzen, mesure de Vienne, et la salma generale - 7,85 bois. angl., ou 2,76 hect., ou 4 3/8 metzen et 14 1/2 becher, mesure de Vienne.

Le vin se mesure à la *salma*, dont 4 font 1 *botte*, et 3 botti - 1 *tonna*. La salma de Messine se divise en 8 *barili*, 16 *quartari* ou 320 *quartucci*, pesant chacun 22 ou 24 onces, et contient 23,06 gallons anglais, ou 87,36 litres. La salma de Syracuse est de 1/8 plus fai-

ble que la précédente. A Messine, et dans les places voisines, l'huile se vend au *caffiso*, qui pèse 12 1/2 rottoli, ou environ 24 liv., avoir du poids. 5 1/2 caffisi sont censés former 1 *millerole* de Marseille, ou 17 gallons anglais de vin. Ainsi le caffiso correspond à 3,09 gallons, ou 11,69 litres, ou 8 maasz, 1 seidel, mesure de Vienne.

La mesure de longueur, en Sicile, est la *canna*, qui se divise en 8 *palmi*. Le palmo mesure 9,5 pouces anglais, la canna égale par conséquent, 76 1/4 pouces anglais, ou 1,936 mètres, ou 2 aunes 15/31 de Vienne.

ITINÉRAIRE INSTRUCTIF
DE LA SICILE.

PALERME.

La plupart des voyageurs qui arrivent en Sicile, y viennent de Naples. On commence ordinairement le tour de l'île par Palerme, la capitale et la ville la plus considérable de l'île, le siège du gouvernement et le séjour de la noblesse.

Depuis l'établissement d'une communication régulière et plus sûre par le bâtiment à vapeur, la course de Naples à Palerme est devenue une promenade. On paye trente-trois ducats par personne, y compris le déjeûner et le dîner, et pour le domestique huit. On y est très bien, et tout y est *confortable*, autant que le comporte un voyage de ce genre. Les dames ont leur salon à elles. L'heure du départ est partout également fixée à onze heures avant midi. Le moment le plus favorable pour voir Palerme est la fête de Ste. Rosalie, le 15 juillet, laquelle dure plusieurs jours, et y attire presque un quart

de la population de l'île. Cette fête coûte à la municipalité et au gouvernement, qui y contribue aussi, quatre et même six mille ducats.

La vue du golfe de Palerme est belle, mais elle n'est pas comparable à celle du golfe de Naples, qui est beaucoup plus étendue et plus pittoresque. Cependant le *mont Pellegrino* et le *cap Zafarano*, adossés à la chaîne de montagnes semi-circulaires, qui partent de leurs bases décharnées et ceignent une vaste plaine, encadrent agréablement le tableau; que des collines verdoyantes et les belles maisons de campagne de la Bagheria n'embellissent pas moins. Les monts arides, brûlés et blanchis par un soleil ardent, avertissent d'abord le voyageur qu'on est plus près des côtes de l'Afrique que de celles de l'Europe. Tout en prend la teinte et le coloris. Ce qui le frappe le plus au premier aspect, dès son arrivée dans cette ville; c'est la singularité de la physionomie de ses habitans, et son caractère prononcé.

Palerme justifie bien son épithète, *la felice*, si par là on entend une situation charmante, un ciel sans nuages, un sol fertile, des campagnes pittoresques, une ville superbe, un commerce florissant,

des habitans hospitaliers. Le bas peuple y est misérable comme dans toutes les grandes villes; mais à la faveur d'un si beau climat, il endure moins de soffrances, et le bas prix des denrées lui impose moins de privations. Mêmes mœurs, mêmes habitudes, mêmes allûres, même esprit d'indépendance, même cynisme caractérisent également le lazzarone de Naples et celui de Palerme.

Palerme bien moins illustre que les autres villes de la Sicile, mais plus ancienne et fondée par une colonie de Chaldéens, connue dans l'antiquité sous le nom de Panormus (*Totus Portus*), renferme peu de faits intéressans dans ses annales. Liée au sort commun de l'île, elle suivait les vicissitudes politiques dont ce pays offre de si fréquens exemples, sans présider aux événemens qui les préparaient. Les émirs sarrasins y fixèrent leur demeure, et depuis, ceux qui ont régné sur cette belle contrée, ont préféré le séjour de Palerme à toute autre résidence. Messine sous tous les rapports et particulièrement par sa position géographique et ses fortifications, qui la rendent une des plus belles places fortes de l'Europe, serait plus convenable pour être le siège du gouvernement.

Palerme bâtie dans une plaine dont elle occupe le centre, paraît au premier coup-d'œil beaucoup plus petite qu'elle n'est réellement; aussi éprouve-t-on une surprise agréable, lorsqu'en parcourant ses belles et longues rues, on reconnaît peu à peu son étendue.

La ville de Palerme, peuplée d'environ cent soixante-trois mille âmes, n'a guère plus d'une lieue de circuit; elle est défendue par un fort et des batteries à fleur d'eau: celles de l'*arenella* et du môle, du côté du mont Pellegrino, et celle de St. Erasme, du côté de la Bagheria, sur la route de Termini.

Il y a vingt églises principales, soixante-sept couvens des deux sexes, quinze conservatoires de femmes et de filles, cinq grands hôpitaux, un hospice pour les enfans trouvés, deux monts-de-piété, cinq casernes, deux théâtres, une université, huit maisons d'éducation, un séminaire, trois bibliothèques publiques, et un observatoire (au palais du roi).

Deux grandes rues pavées en larges dalles, ornées de belles maisons dont les rez-de-chaussée sont distribués en boutiques, deux rues qui se coupent transversalement au milieu, partagent la ville en quatre parties égales. La principale s'ap-

pelle rue del Cassaro (du mot arabe *al-cassar*, qui veut dire palais), aussi dite Toledo; elle est longue de 1450 pas, et large de 40 pieds; l'autre Macqueda ou Strada nuova, longue de 1200 pas, et large de 44 pieds, et moins belle que la première.

La ville a plusieurs portes qu'on ferme la nuit, mais deux seulement méritent ce nom: l'une, la *porta-felice*, qui forme l'entrée du côté de la mer, représentant un arc de triomphe, et la *porta-nuova* à l'autre bout du Cassaro contiguë au palais-royal; elle est d'une belle architecture. La ville a beaucoup souffert du dernier tremblement de terre dont on voit encore des traces nombreuses.

La noblesse a de beaux palais à Palerme, ils sont généralement meublés avec élégance et ornés pour la plupart de petits jardins ou d'agréables terrasses sur lesquelles on s'établit le soir pour jouir de la fraîcheur de l'air. Le palais du prince Butera, situé sur la Marina, promenade publique, est sans contredit le plus beau et le plus imposant de Palerme.

Sur le littoral se trouve la belle promenade appellée la Marina, qui donne entrée à celle de la Flora, jardin public, vaste, bien dessiné, bien entretenu, plus

agréable que somptueux, et où le bon goût l'emporte sur la magnificence. Des arbres de haute futaie groupés de distance en distance, donnent un délicieux ombrage. Un vaste terrein contigu à cette promenade a été transformé en un beau jardin botanique, où l'on compte plus de quatre mille plantes exotiques: elles y fructifient comme dans leur sol natal.

Le port de Palerme est petit, il est protégé par le môle, longue jetée d'environ six cents toises vers le nord-ouest de la ville, s'avançant vers le sud à environ deux cents toises, et à quatre cents du côté de l'ouest, et faisant un angle droit. A l'extrémité du môle il y a deux batteries, au milieu desquelles est une tour avec un fanal. Au bout du môle, du côté de la terre, est situé le fort. Le côté du sud-ouest est rempli de roches, qui sont en partie à fleur d'eau. Ainsi pour venir mouiller dans la rade de Palerme, on s'arrête presque vis-à-vis de la ville et à la tête du môle, où il y a de 18 à 22 brasses d'eau à fond d'herbes vaseux. Si l'on veut entrer dans le môle, il faut ranger sa pointe, où il y a 12 à 15 brasses d'eau, ensuite on conduit le long du môle jusque dans le fond; puis on mouille le premier fer de la gauche, et on met la poupe du

vaisseau proche du môle, avec deux amarres, ayant la proue vers l'ouest sud-ouest, où l'on porte un autre fer. On peut rester affourché proche l'entrée du môle: c'est là que mouillent les vaisseaux par 5 à 6 brasses d'eau à fond d'herbes vaseux; les vents d'ouest et de sud-ouest, quoiqu'ils viennent du côté de la terre, ne laissent pas d'y être incommodes.

Le traversier de la rade est l'est-nord-est, qui cause grosse mer. Si l'on veut aller mouiller avec de petits bâtimens dans le petit port, qui est devant la ville, il faut ranger à discrétion la pointe de la gauche, où l'eau est profonde; car sur la droite, devant le château, on trouve plusieurs roches sous l'eau, et qui s'avancent en mer. Au milieu de ce passage on trouve cinq à six brasses d'eau, et du même côté, dans le fond du port, deux à trois brasses.

Le climat de Palerme est très-sain, et le seul vent de sud, le *sirocco* influe malignement sur le corps humain. Ce vent n'est autre chose que le *khamsin* tant redouté des orientaux, atténué par le mélange d'un fluide moins vicié. Il prend naissance dans les sables brûlans du grand désert de Lybie, où le défaut absolu de végétation produit une extrême rareté

d'oxigène. Malgré la longueur du trajet, il arrive en Sicile poussé par les vents de sud-est, et répand sur ce beau pays, mais particulièrement sur Palerme, sa maligne influence. Il frappe d'une égale paralysie les facultés morales et physiques; et jette tout le corps dans un malaise semblable à celui de la fièvre. Un assez bon remède contre ses effets malins, est de prendre des bains de mer, de grand matin, et de se tenir clos et couvert au lever et au coucher du soleil; de suivre un régime humectant, et de manger le soir le moins qu'il est possible. Les étrangers regardent ces précautions des habitans du pays comme autant de préjugés, mais ils paient cher leur incrédulité. Les gens aisés ont ordinairement leurs appartemens disposés de façon à avoir des chambres exposées, les unes au nord et les autres au midi: les premières sont fraîches en été et dans les grandes chaleurs, même de jour, les secondes sont plus chaudes en hiver.

Le palais royal, habité par les lieutenants du royaume depuis que Naples est devenue la métropole, est un vieux château sur une belle place, près de la *porta-nuova*. Aux angles qui dominent la place, il a encore deux bastions garnis

de quelques pièces de canons. Deux pavillons et un corps-de-logis qui les unit, forment la principale partie du bâtiment et enferment la grande cour, autour de laquelle s'étend une galerie qui donne entrée dans les appartemens. La grande salle est belle; le château ne possède de vraiment remarquable qu'une chapelle, dont l'architecture, moitié gothique, moitié grecque des bas siècles, offre un monument précieux de la transition d'une période barbare à une période, s'il est possible, plus barbare encore. On y retrouve cette profusion d'albâtres, de porphyres, de marbres orientaux, genre d'ornemens, qui semble avoir fait école en Sicile. Les murs intérieurs sont revêtus d'arabesques lourdement dessinées, sans grâce, sans aucun style, et de figures gigantesques, exécutées en mosaïques grossières, dans le goût de celles de St. Marc de Venise. Les matières dont se compose cette agrégation, consistent principalement en fragmens de terre antique, de porphyre et d'une espèce de vitrification dorée. La chapelle a été bâtie par le roi Roger, en 1129; elle a trois nefs avec un double ordre de colonnes. Dans le souterrain se trouve une autre chapelle, que

l'on croit avoir été l'asile des chrétiens, dans les tems de persécution.

Sur la partie la plus élevée du château se trouve l'observatoire astronomique, érigé en 1791, sous la direction du célèbre abbé Piazzi, ex-jésuite, qui y a découvert en 1801 une huitième planète, Cérès.

Dans le grand *hôpital* de la ville, se trouvent sur les murs deux belles peintures à fresque; l'une représentant le triomphe de la mort, est attribuée à Crescenzio, du quatrième siècle; l'autre est de Pietro Novelli, connu sous le nom de Morrealese, ami et rival de Vandyck, et est malheureusement endommagée par le tems.

La *Vicaria* ou palais de justice renferme les prisons; son emplacement dans la rue du Cassaro est mauvais et mal sain.

L'*université* a été fondée par le roi Ferdinand I, qui encouragea beaucoup les sciences et les beaux arts, dont il était un protecteur vraiment royal. L'académie des beaux-arts y est réunie, et on commence à y former aussi une galerie de peintures; le feu prince Belmonti y contribua par le legs d'un grand nombre de tableaux. Le musée d'antiquités contient plusieurs belles statues en marbre, trou-

vées dans les fouilles de Tindari, ancienne ville détruite; entre autres, un torse d'après nature, du plus beau travail grec; une Flore et un Adrien en costume de prêtre. On y admire les métopes trouvées en 1823, dans les ruines du temple de *Selinunte*, par deux jeunes anglais, MM. Harris et Angel; le premier mourut bientôt après à Palerme, victime de son zèle ardent pour les recherches scientifiques. Sur l'une on voit, en grand bas-rélief, Persée qui, assisté par Minerve, coupe la tête de Méduse, du sang de laquelle naquit Pégase; sur l'autre est représenté Hercule Mélampyge, qui porte sur ses épaules les fils de Tia, Passalus et Achémon. Sur une troisième enfin se trouvent les restes d'un char traîné par des chevaux. L'université possède aussi une belle collection de médailles greco-siciliennes. Les professeurs y ont beaucoup d'érudition; ils sont très estimés dans le monde littéraire.

La *fontaine* de la place Prétorienne est d'une somptuosité extravagante; c'est un beau monument d'architecture et de sculpture, mais qui au lieu d'orner la petite place où il se trouve, l'encombre et l'obstrue à un tal point qu'on est obligé de se placer à une fenêtre des maisons

voisines pour saisir l'ensemble de sa composition, et en juger l'effet. Elle a plusieurs bassins, les uns au-dessus des autres, séparés par des galeries, où l'on monte comme sur autant de théâtres, pour y voir les divers animaux qui jettent l'eau de différentes manières, fort agréables, et admirer quelques statues assez belles, qui contribuent à orner cette fontaine. Au-dessus de ces bassins est une tête soutenue par quatre figures, laquelle reçoit les eaux de plusieurs jets fort élevés. De chaque côté il y a divers petits animaux, qui s'en envoient l'un à l'autre.

Sur la place de *Bologni*, se trouve, sur un piédestal de marbre, la statue de bronze de l'empereur Charles V roi de Sicile. Ce chef-d'œuvre est de Volsi, sicilien; il date de l'an 1530; le bon dessin, les formes correctes, le mouvement léger, et l'air de dignité le font admirer.

Les nombreuses églises de Palerme sont pour la plupart mal situées, et excepté la cathédrale, leur extérieur négligé n'offre rien d'imposant. Les temples consacrés au culte de Dieu devraient être placés isolément, et n'être jamais adossés à d'autres bâtimens.

Les anciens avaient bien plus le sentiment de l'infini dans la conception des édifices consacrés à la divinité. Leurs temples placés au sommet des promontoires, comme des phares réligieux, ou dans les sites les plus pittoresques, semblaient se détacher de la terre comme pour s'élever vers le ciel. L'accès du temple, bien loin d'être interdit aux regards vivifiant du soleil, s'ouvrait devant lui de toutes parts, et c'était la voûte des cieux qui complétait celle de l'édifice. Aussi ces monumens ont-ils je ne sais quoi d'aérien, qui parle au cœur, à l'imagination, et communique à la pensée un essor vers les régions éthérées, véritable patrie des âmes pieuses!

Il est vrai que l'âme du voyageur qui entre dans les églises d'Italie, est saisie de ravissement en voyant cette richesse de mosaïques, de piliers énormes, de colonnes de marbre, de granit, de porphyre; ces beaux tableaux, ces belles statues; tous ces beaux mausolées; tous ces magnifiques autels, mais que ce faste et ce luxe sont déplacés! – C'est la quantité qui lui en impose, et la qualité achève de le captiver en faveur de l'orgueil humain, qui depuis plusieurs siècles a cherché à embellir, par les chefs-d'œu-

vre des beaux-arts, les temples de l'humble dévotion chrétienne.

Les églises les plus remarquables de Palerme sont :

Le *Dôme* ou la cathédrale, bâtie dans les années 1166 1189, par l'archevêque Gauthier, et placée sous l'invocation de Ste. Rosalie, dont l'intercession délivra Palerme du fléau de la peste. Ce beau monument de l'architecture normano-gothique, est comparable aux plus belles mosquées de Cordoue, aux plus riches palais de Grenade. Il est fâcheux que les décorations intérieures répondent si peu au beau style du dehors. Un artiste non sans talent, sous prétexte de restaurer ce précieux édifice, vint en détruire l'heureuse harmonie, et le dégrader par les disparates les plus choquantes. Ce n'est pas que, sauf le défaut d'unité de style, ces décorations en elles mêmes, ne produisent un assez bel effet : chaque pilier de la nef principale est revêtu de quatre colonnes accouplées de granit égyptien. Les marbres les plus rares, les stucs de la plus parfaite composition recouvrent les parois des bas-côtés et les murs des chapelles latérales. Vingt-huit statues ou bustes en marbre blanc, chefs-d'œuvre du célèbre *Ghagini*, sicilien,

décorent la coupole et le chœur. Le maître-autel éclipse tout, soit par la richesse des matériaux, soit par le précieux du travail : la brocatelle, les jaspes, les agathes, l'albâtre oriental, brillent de toutes parts. On y admire surtout une colonne de lapis-lazuli, d'une rare dimension. Les piédestaux et l'arc de la porte ont été exécutés, en 1425, par *Gambara*. L'intérieur de cette église est éclairé le soir de la fête de Ste. Rosalie par cinq cents lustres chargés de bougies, qui jettent une lumière très-éblouissante. La fête de Ste. Rosalie rappelera désormais le souvenir de la révolution de 1820. Le feu d'artifice qui précéda cette solennité, fut le signal de ces troubles qui mirent la désolation parmi les habitans de cette ville opulente.

Les deux tableaux en bas-rélief de marbre, sont de *villa-reale*, élève de Canova. L'un représente l'entrée des reliques de Ste. Rosalie, dans la ville; l'autre Jésus-Christ, chassant de Palerme, à la prière de la sainte, la guerre, la peste et la famine.

Cette noble basilique renferme les somptueux mausolées en porphyre rouge oriental et en marbre blanc, dans lesquels reposent les cendres du roi Roger, (fils du

comte Roger, qui conquit la Sicile sur les Arabes, et petit-fils de Tancrède de Hauteville), de l'impératrice *Constance* sa fille, de deux empereurs, *Henri* VI et *Frédéric* II, de *Constance* reine d'Aragon, et de *Guillaume* duc d'Athènes. On les croit d'une époque antérieure à la période du onzieme au quatorzieme siècle, et peut-être transportés de Rome en Sicile par l'empereur Constantin, petit-fils d'Héraclius; en effet, les quatre tombeaux en porphyre, d'un seul bloc, ont une analogie parfaite avec celui de l'impératrice Hélène, placé au Vatican, dans la salle dite à croix-grecque, du musée Pie-Clémentin.

Ces lieux témoins de leur vie, dépositaires de leurs corps, et illustrés par de grands souvenirs, inspirent une émotion toute particulière au voyageur qui vient de loin pour les contempler. Il nous semble près d'eux que notre imagination transportée par une influence magique dans ces temps reculés, nous rende contemporains de leurs actions glorieuses. La puissance devint le prix de la valeur du roi Roger, rédouté de ses voisins après les avoir vaincus; il règna pendant cinquante ans sur la Sicile, dont il sut maintenir la gloire et la prospérité. Le brillant

cortège des arts apparut à la cour de Frédéric II, et pendant son règne on oubliä que la guerre et l'anarchie avaient dévasté ces belles contrées; que des brigands armés avaient pillé ces temples, qu'un proconsul fameux avait aussi dépouillé autrefois. La civilisation a passé à travers la barbarie, et la Sicile a conservé les tombeaux de ses conquérans et de ses maîtres. La munificence du feu roi Ferdinand a pourvu à la consevation de ces beaux monumens.

L'église *de la Martorana* ou de St. Simon, mérite d'être visitée comme un modèle de l'architecture usitée après le onzième siècle. La forme intérieure, le peu de lumière qui y entre et donne à ce lieu un air mystérieux, conciliateur du silence et du respect sacré, la richesse et l'élégance des ornemens rendent ce temple intéressant. Il a été érigé en 1113, par George Antiocheno amiral du comte Roger et ensuite du roi Roger. Il a la forme d'un parallélogramme, et se compose de trois nefs; huit colonnes corinthiennes et dix arcs soutiennent la voûte. D'après l'usage de ces temps, l'intérieur est couvert d'une riche et belle mosaïque, figurant les traits principaux de la vie de Jésus-Christ. En entrant, on observe à gau-

ché une mosaïque représentant l'amiral grec aux pieds de la sainte Vierge, aux mains de laquelle est suspendue l'inscription grecque qui le déclare fondateur de l'église. De l'autre côté, vis-à-vis, se trouve l'effigie du roi Roger avec la barbe blonde, et sur la tête duquel Jésus-Christ pose la couronne de la Sicile. Le tableau du maître-autel est de Vincenzo-Ainemolo palermitain, disciple de Polidor de Caravaggio, qui vivait au seizième siècle. Celui de la Madone du Rosaire est de Salerno, peintre sicilien, qui vécut au commencement du dix-septième siècle, et fut appellé le boiteux (*il zoppo*) de Gangi, lieu de sa naissance. La tour de l'église est intéressante par sa forme et son travail gothique.

Le couvent, dans la rue Cassaro, est surmonté d'un étage avec des fenêtres grillées et d'un belvédère, où les religieuses arrivent par des corridors souterrains qui traversent même la rue.

L'église de *St. Mathieu*, autrement de l'Ame, n'est pas moins admirable par la quantité de marbres et de peintures dont ses chapelles sont surchargées, que par la beauté de son portail, où sont plusieurs rangs de colonnes les unes sur les

autres, qui soutiennent la figure de St. Mathieu en marbre très rare.

Dans l'église des *Theatins*, l'on admire la quantité prodigieuse de piliers de marbre, tous d'une seule pièce et d'une grosseur et hauteur surprenantes. Près de la grande porte sont deux tombeaux et, au-dedans de l'église, une fontaine dont l'eau est recherchée en été. La grande chapelle *del santo Crocifisso* est sous l'église. Il y a une congrégation de nobles qui y viennent tous les soirs entendre une exhortation et quelques prières; on n'y voit pour tout ornement qu'un Christ mourant sur la croix. Cette confrérie se retrouve dans toutes les églises des théatins, qui sont en grand nombre en Sicile. Les jeunes gens ne paraissent dans cette chapelle que pour y être vus de leurs parens, et, pur ainsi dire, par procédé.

L'église *del Gesù* est un édifice superbe, tant par son architecture que par ses peintures et sculptures : mais surtout par ses piliers, qui sont comme tapissés de marbre, de porphyre et d'autres pierres des plus rares, travaillées en figures. Les chapelles qui sont autour de la nef, ornées de belles peintures et de sculptures en bas-réliefs, sont autant de chefs-d'œuvre; celles surtout qui accompagnent les

deux côtés du grand autel, méritent ce titre par leurs belles colonnes entremêlées de plusieurs statues du plus beau marbre, et de balustrades qui les ferment.

L'église *della Olivella* est bâtie dans le goût moderne. On y admire un grand tableau peint en Sicile, par Palladio, de Florence, vers le commencement du dix-septième siècle. Il représente St. Ignace en prison, se préparant a recevoir la palme du martyre. L'ombre y est bien rendue et l'horreur bien exprimée. Le tableau se distingue par la beauté du dessin, la grandeur et la hardiesse de la composition. Il y a aussi une vierge de toute beauté, que l'on prétend être de Raphaël.

L'église *di santa Zita* possède un tableau représentant la déposition de la croix. Les têtes y sont d'une beauté telle que Raphaël lui-même les eût avouées. Il s'y trouve aussi un autre tableau du célèbre Novelli : c'est la Magdeleine expirante, sujet exécuté avec la plus grande délicatesse. La composition est pleine de suavité et de grâces ; les groupes sont distribués avec intelligence, le dessin est fini ; la tête de l'évêque surtout est d'une beauté remarquable. Le visage pâle de la Magdeleine à l'agonie, mais brillant encore des feux de la jeunesse, touche in-

finiment, et faitre naître la plus tendre compassion. Le contraste du visage serein de l'ange avec celui de la mourante fait un grand effet. Ce tableau me paraît à l'abri de toute critique.

L'église de l' *Oratorio del Rosario* à St. Domenico, possède aussi des tableaux de peintres illustres. Il y en a un de Vandyck, qui a travaillé à Palerme. L'on y reconnaît son style formé par les études particulières qu'il fit des ouvrages du Titien et de Paul Veronèse; la manière délicate et légère qui le distingue, et la simplicité avec laquelle il sut orner les traits de la vérité qu'il a si bien saisie. Il est en même temps magnifique, élégant et franc dans les plis de la draperie, et en général grand coloriste. Les autres bons tableaux sont de Stommer, Maratti et Novelli.

Dans l'église de *Ste. Cathérine*, on admire, tout en critiquant, les murailles complètement revêtues en marbre blanc et ornées de dessins en arabesques qui y sont incrustés et imitent une tenture damasquinée, comparable aux plus beaux tissus de Perse.

L'église de *St. Ignace* est une véritable carriere de marbres précieux, de ja-

spes, d'agathes, de lapislazuli, et d'autres pierres de grand prix.

Un architecte de talent et de bon goût a su préserver l'oratoire de *St. Philippe de Neri*, de ce grand luxe lapidaire.

Dans le *couvent des Capucins*, au faubourg, se trouvent sous l'église des catacombes taillées dans le roc vif, et où l'air a la propriété particulière de conserver pendant plusieurs siècles, à l'abri de la corruption, les corps qu'on y dépose. Un escalier peu éclairé conduit dans un long corridor carré, dont le pourtour est tapissé de squelettes à demi recouverts d'une peau tannée. Cette crypte souterraine renferme plus de deux cent cinquante moines, plusieurs gentils-hommes et autres, un pacha tunisien devenu chrétien, et un colonel autrichien, M. Leszynsky, mort à Palerme, en 1823, tous habillés et debout, les bras croisés sur la poitrine, ou placés le long du corps, ce qui produit un singulier effet et mérite d'être vu. L'on distingue encore parfaitement les traits de chaque personnage, et même l'odeur n'y est pas si mauvaise qu'on devrait le supposer. Les femmes sont dans des coffres couverts.

Le 2 de novembre, jour des morts, ces corps inanimés sont revêtus de leurs

habits de gala, de leurs uniformes, de toutes les pompes enfin dont la mort croyait les avoir dépouillés pour toujours. On éprouve un saisissement tout particulier en pénétrant dans cet asile de la mort. La peau des joues retirées par le déssèchement, découvre les dents et fait faire à plusieurs une grimace assez semblable à celle que produit le rire.

C'est dans ce temple que le pensée de la mort devient grande et terrible; elle s'empare du cœur pour y porter l'épouvante. Cette initiation aux mystères du sépulcre, détruit l'idée d'un lendemain, dégoûte de ce qui charmait, détache de ce qui troublait les sens; enfin elle effraie l'homme les plus ferme en l'obligeant à penser à sa prison d'argile, à son infaillible et prochaine destruction.

Dans les faubourgs de Palerme se trouvent encore deux châteaux de style mauresque, bâtis du temps des Sarrasis. L'un appellé *palazzo Zisa*, dans la *Olivuzza*, presque vis-à-vis la belle *villa Wilding* (du prince Butera), appartient au prince *de la Scherra*; et l'autre, *palazzo Cuba*, sur la route de *Morreale*, sert de caserne à la cavalerie. Ils sont l'ouvrage d'un émir qui donna les noms de ses filles à ses monumens élégans. Dans tous

les deux l'on voit encore des inscriptions arabes. Dans le premier habitèrent des princes Normands, qui y firent exécuter des peintures à fresque, maintenant très endommagées. La fontaine, à la porte d'entrée, rappelle encore quelques souvenirs des tems des califes. De la terrasse qui recouvre l'édifice, on jouit d'une vue magnifique sur la ville, les montagnes qui l'environnent et les plaines couvertes d'orangers, de citronniers, de figuiers-d'Inde, d'aloës et de lauriers sauvages, qui forment un tableau délicieux. Cette vue est unique dans son genre. La pureté de l'air de la Sicile donne à ce paysage enchanteur un caractère de beauté et et d'originalité qu'on ne peut rencontrer que difficilement ailleurs. Boccace, dans son Decameron, fait mention de ce lieu pittoresque.

C'est de la hauteur, derrière la maison de campagne du roi à *Bocca di Falco*, qu'on admire aussi le riant paysage de la plaine de Palerme.

Parmi les montagnes groupées en amphithéâtre autour du territoire de Palerme, on distingue au nord-ouest de la rade, le *Monte Pellegrino*, connu des Romains sous le nom de *Mons Evcta*, célèbre dans le cours des guerres puni-

ques par ses positions inexpugnables où s'étaient retranchés les Carthaginois ; plus fameux eucore aujourd'hui pour avoir recueilli dans ses solitudes Ste. Rosalie, patrone de Palerme, princesse issue du rang royal, qui, jeune encore, quitta le monde et la cour de Roger dont elle faisait l'ornement, pour embrasser la vie contemplative. Elle vécut dans le douzième siècle. Cette tradition a fait du Mont Pellegrino un lieu de pélerinage et de dévotion. Sur l'escarpement inacessible de ses roches décharnées, on a pratiqué, au moyen d'une centaine de voûtes, construites à grand frais, un chémin large, bien pavé, tracé en zig-zag, mais un peu rapide. Cinq quarts d'heure de marche sont employés pour arriver au sommet du plateau. Là, dans les flancs d'un énorme rocher, coupé à pic, s'ouvre une grotte, où, on croit qu'elle vecut: ses reliques, renfermés dans un châsse très-riche, sont exposés à la vénération des pieux Palermitains.

Ses reliques furent portées en procession à la cathédrale, en 1624, et ayant délivré la ville de la peste, on érigea une chapelle, sur le Mont Pellegrino, où la sainte a été sculptée en marbre par Tedeschi. Depuis ce temps, cette proces-

sion se répète tous les ans le 15 juillet, et donne lieu à des réjouissances publiques qui durent pendant plusieurs jours.

L'intérieur de cette chapelle compose le tableau le plus pittoresque. Lorsqu'un rayon de soleil pénètre au travers des lierres et des broussailles, dans cette église taillée dans le roc, sa lumière mystérieuses éclaire avec magie l'autel doré et l'image de la patrone de Palerme.

Sous le mont Pellegrino, qui semble être le génie tutélaire de Palerme, se trouve la belle plantation du feu roi, appellée *la Favorita*, peuplée d'une prodigieuse quantité de lièvres et de faisans. Une belle fontaine, ouvrage d'un sculpteur sicilien, orne le jardin. La maison de plaisance, à côté d'une petite église et près de la maison de campagne du prince Wiscemi, est bâtie dans la style chinois. Elle est entièrement décorée de magots, de sonnettes et de parasols, et au milieu de luxe de Peking, on trouve à chaque pas des saintes Vierges et des gravures anglaises. Du belvédère, on jouit d'une belle vue vers le *Capo di Gallo* et le golfe. La contrée est parsemée de belles maisons de campagne parmi lesquelles se distingue celle du prince Belmonti.

CARINI-HYCCARA.

Le petit village de *Carini*, l'antique Hyccara, est la patrie de la courtisane *Lais*.

La jolie *Villa-Wilding*, dans le faubourg Olivuzza; et son jardin anglais, très riche en plantes exotiques de toutes les parties du monde, méritent d'être visités. Cette plantation et la maison meublée avec beaucoup de goût et d'élégance, font les délices du prince Butera, botaniste passionné.

L'île *delle Femmine* vit finir, en 1600, du supplice le plus cruel, l'aventurier Cotisone, qui se faisait passer pour Don Sebastien, roi de Portugal tué en Afrique, et qui causa beaucoup d'inquiétude; à la cour de Madrid.

A la *Bagharia*, située su la route de *Termini*, à trois milles environ de la ville, se trouvent une quantité de maisons de campagne des premières familles de Palerme: celle des princes *Palagonia*, *Valguarnera*, *Cattolica*, *Prabia* rivalisent entre elles par le luxe de l'architecture et la richesse des ornemens intérieurs. Le feu prince de Palagonia avait eu le goût bizarre de décorer ses jardins de statues sottement monstreuses; il en

reste encore plusieurs, quoique son fils en ait fait briser beaucoup. Le prince dessinait lui-même ces images ridicules, et réalisait ainsi les rêves d'un fiévreux doué de peu d'imagination.

Du Belvédère de la villa Valguarnera, où l'on arrive par un chemin très rocailleux, on a une superbe vue sur deux golfes.

Près de la Bagharia à *Solanto*, ancienne ville des Phéniciens, est le petit palais que le feu roi habitait durant les grandes pêches du thon, qui donnent un revenu considérable.

TERMINI.

Termini a été élevé par les Carthaginois après la chute d'*Himera*, détruite par Annibal, pour venger Amilcar qui y fut défait par Gélon, le jour même où trois cents Spartiates mouraient avec tant de gloire aux Thermopyles, l'an 480 avant Jésus-Christ. L'église majeure de Termini passe pour être construite sur les ruines d'une grande fabrique ancienne, qui fut, dit-on, le palais du proconsul Sthenius. Les eaux chandes de Termini ont assez de reputation; une tradition sacrée chez les anciens faisait jaillir cette source pour délasser Hercule.

S. MARTINO.

Si le voyageur veut encore consacrer une demi-journée de son séjour a Palerme, à voir le beau couvent des Bénédictins, *San Martino*, il ne la regrettera pas. Ce couvent ést situé à sept milles italiens de Palerme, vers l'occident, sur une hauteur qui domine une vallée solitaire et pittoresque. Une route excellente y conduit par le petit village de Bocca-di-Falco.

Ce couvent a été bâti par le pape St. Grégoire (bénédictin), devasté par les Sarrasins et rétabli plus tard; il est à présent un des plus riches de la Sicile; on évalue ses revenus à 125,000 ducats. L'édifice est d'une belle architecture, orné d'un bel escalier, de belles statues et de divers marbres.

La bibliothéque, la collection de médailles, et particulièrement le musée, qui contient une collection intéressante d'antiquités greco-siciliennes, sont dûs au zèle du savant et infatigable bibliothécaire le R. P. *don Salvatore de Blasi*. Dans l'église se trouve sur le dernier autel, à droite, un *St. Benoit* de *Novelli*, qui s'inflige la discipline. Les têtes des moines et chevaliers assistans ont beau-

coup d'expression, les groupes sont distribués avec intelligence et formés avec grâce; la draperie est belle et riche; l'ensemble imposant. On y voit encore un tableau de *Palladino*, qui représente *St. Jean* prêchant dans le désert; il se distingue par son pinceau. Dans le réfectoire un *Daniel* au milieu de lions, ouvrage à fresque du Morrealese et plein d'une admirable perfection, mérite une attention particulière.

Les principales villes de la Sicile, et même presque toutes celles auxquelles se rattachent quelques souvenirs, étant situées sur les côtes, il est plus commode et moins dispendieux de s'y rendre par mer. L'intérieur du pays n'offre aucun moyen facile de communication: point d'auberges; des gîtes très éloignés les uns des autres; point de routes frayées, quelques sentiers tracés à travers des montagnes souvent infestées de brigands, à chaque pas de larges torrens ou de profonds ravins; voilà sans doute des motifs suffisans pour déterminer la plupart des voyageurs à préférer les chances d'une navigation peu dangereuse, car les barques dites *speronare*, employées communément à ces petits trajets, prennent terre cha-

que soir ou mouillent dans des rades abritées.

Plusieurs voyageurs gênés, par leurs relations particulières dans leur desir de faire le tour entier de l'île, feront bien d'aller au moins de Palerme à *Ségeste*, excursion qui leur fera connaître une partie de l'interieur du pays, et pour laquelle deux jours suffisent, quoique la distance soit considérable. Je l'ai fait et j'ai admiré le temple de Ségeste avec une sensation particulière.

Animé du desir de compléter cet ouvrage, je n'ai pas hésité à y ajouter la description abrégée des autres endroits de la Sicile qui sont visités ordinairement par les voyageurs qui font le grand tour de l'île, et j'espère qu'on m'en saura gré.

A la poste de Palerme, il y a des voitures à louer pour l'excursion à *Ségeste*. On s'en sert jusqu'à *Alcamo*, où l'on prend des mulets jusqu'au temple, et après cinq heures de temps employées à y aller, le voir et retourner à Alcamo, l'on retourne en voiture à Palerme, ou l'on continue son chemin à cheval par *Trapani*, *Marsala* ou *Mazzara* vers *Girgenti*.

Une belle chaussée bordée de parapets, de bancs, et de fontaines, conduit par une

pente douce, et à côté de belles plantations, jusqu'à Morreale.

MORREALE.

La nature offre ici au voyageur le spectacle le plus piquant par sa variété; la végétation la plus féconde se voit à côté de rochers arides, qui ont l'air d'être sortis du fond de la mer, ou d'avoir été entassés les uns sur les autres par quelque révolution volcanique.

En arrivant par mer à Palerme on découvre déja sur la hauteur la ville de Morreale, siège d'un archevêque, intéressante par l'église cathédrale, qui y attire les curieux avec raison.

Ce temple magnifique et le monastère contigu des bénédictins, connu sous la dénomination de *santa Maria la Nuova*, furent bâtis, en 1174, par Guillaume II. roi normand, appelé le Bon. Les moines y arrivèrent du couvent *della Cava*, près de Salerne. Les premiers abbés furent en même temps nommés archevêques et le sont encore. L'église jouit du privilège d'avoir le rang de métropolitaine depuis l'année 1182, et celles de Catanea et de Syracuse lui sont assignées comme suffragantes. Les moines du célèbre couvent du *Mont-Cassin*, en forment le chapitre.

Cette église est un des plus beaux monumens de la Sicile par sa grandeur, son architecture, la rareté de ses marbres et la quantité de ses mosaïques.

La grande porte de l'église est magnifique; elle est de bronze, ornée de bas-reliefs représentant différens sujets de la Bible. Les portiques latéraux reposent sur des colonnes de marbre, et l'on y admire des mosaïques superbes.

La forme de l'église est une croix. Elle a trois nefs; vingt-deux colonnes de granit oriental soutiennent la grande nef: leurs chapiteaux sont de marbre blanc et ornés de bas-reliefs. La hauteur de la nef est de treize cannes et quatre palmes. La nef qu'on appelle Calcidico ou le T est large de 17 cannes. La longueur de la grand porte jusqu'au fond de la tribune est de quarante-deux cannes. Les neufs colonnes qui séparent les trois nefs sont hautes de quatre cannes et une palme.

Il y a quatre autels: trois au fond, dont le principal ou le grand autel est tout en argent, et fut érigé par l'archevêque *Testa*, à la fin du dix-huitième siècle, ainsi que le quatrième, du côté droit, qui renferme les intestins de St. Louis, roi de France. Outre cela il y a trois chapelles, dont

l'une a été bâtie par le cardinal archevêque de Morreale, *Ludovico de Torres*, dans le seizième siècle, et dédiée à Ste. Castrense.

La seconde fut érigée par *Giovanni Ruano*, archevêque de Morreale, l'année 1692, et s'appelle la chapelle du Crucifix. Tout y est marbre et pierres colorées, avec un fond d'azur de smalte vénitien. Les murs de la sacristie sont recouverts de beaux stucs; la voûte et le pavé sont de marbre.

La troisième chapelle dédiée à St. Benoît (l'abbé), fut bâtie par les chanoines de cette cathédrale, dans le dix-huitième siècle. Le tableau de l'autel qui représente le saint dans un groupe de nuages, est du célèbre sculpteur *Marabiti*, sicilien. Le pavé est également de marbre, et sur les murs sont exécutés en bas-réliefs plusieurs traits de la vie du saint.

Toutes le murailles de l'église, à commencer à la hauteur de trois cannes jusqu'au plafond, sont incrustées de mosaïques, formées de smalte de toutes les couleurs. Toute l'histoire du vieux et du nouveau Testament, s'y trouve figurée depuis la création du monde jusqu'à la pentecôte. Dans les deux ailes du T, sont représentées les vies de St. Pierre et

de St. Paul, et sur les arcs les figures de divers saints. Le plafond est en bois à frontispices sculptés. L'incendie du 11 novembre 1811 a beaucoup endommagé ce belle édifice, qu'on a restauré depuis en grande partie.

Le pavé du chœur et de la tribune est de mosaïque, formé de vert antique, de porphyre, et de marbre blanc. Le piédestal du St. Jean-Baptiste, tout en porphyre avec des bas-reliefs est du travail le plus fin.

Dans cette église se trouvent les mausolées des rois Guillaume I, surnommé le méchant, et de son fils Guillaume II, le Bon, fondateur de ce temple; le premier tout en porphyre, avec des bas-réliefs, et entouré de six colonnes de la même matière, qui soutenaient un toit de granit oriental; mais lors de l'incendie il fut mis en pièces; l'autre est de marbre blanc et fut peu endommagé. Le premier a été érigé par le fils, et celui du fils en 1575, par *Louis I, de Torres*, archevêque. Cinq autres furent détruits par l'incendie; ils renfermaient les restes de deux des premiers archevêques de Morreale, de la reine *Marguerite*, mère de Guillaume II et de ses frères. Tous ces corps ont été mis dans des caisses de plomb, et sont dé-

posés en attendant dans la chapelle de St. Benoît.

Le couvent attenant à l'église est vaste et beau ; le dortoir carré est soutenu par deux cent seize colonnes de marbre blanc, sur les chapiteaux desquelles sont sculptés des traits de l'Écriture-Sainte.

Aux parois du grand escalier se trouve placé à gauche le fameux tableau, chef-d'œvre du célèbre *Pietro Novelli*, le Raphaël de la Sicile, ami et rival de Van-dyck, né et mort à Morreale, et trop peu connu hors de l'Italie. Il semble avoir réuni dans ce tableau toutes les forces de son génie et de son talent. L'exactitude du dessin, la vivacité du coloris, la souplesse des formes, la hardiesse de l'exécution, l'harmonie de la composition et la solemnité du sujet y ont atteint le plus haut degré de perfection. La tête de St. Grégoire est surtout remarquable ; St. Benoît qui en est le principal sujet, occupé à distribuer du pain, a vraiment une majesté céleste. Novelli, s'y est peint lui-même parmi les chevaliers de St. Jacques ; la femme qui badine avec deux enfans est sa fille, artiste elle-même, et les deux enfans sont ses petits-fils.

De Morreale l'on vient à

PARTENICO.

Jolie petite ville, peuplée d'environ onze mille âmes, et située au fond d'un riche bassin, où d'abondantes eaux entretiennent la verdure et la fécondité, et au milieu de coteaux boisés, bien cultivés et très-riants. A peu de distance de la ville, le prince *Léopold*, frère du roi, possède une belle maison de plaisance entourée d'un parc rempli de gibier. Sur la crête des montagnes que l'on passe, les regards se portent avec ravissement, d'un côté, sur la plaine de Palerme dont le fond est formé par une mer d'azur, et de l'autre, vers le golfe de *Castellamare*; une richesse de perspective toujours en harmonie et la beauté de la route que l'on parcourt, se déploie jusqu'à

ALCAMO.

Cette ville, peuplée de treize mille âmes, a été fondée en 828 par un prince sarrasin nommé *Alkamah*. Sa position pittoresque, sur une hauteur; ses tours et ses murailles crénelées, lui donnent l'aspect d'une ville mauresque. Il y a quelques belles maisons et de riches habitans, parmi lesquels le baron *Pastori* tient un rang distingué. Les femmes d'Al-

camo ont conservé une partie du costume mauresque; elles s'enveloppent, comme les femmes turques, dans un large manteau noir: il est de soie chez les riches, de serge chez les pauvres; elles le croisent sur la figure. Un beau tableau du B. Angelo di Fiesole, décore un autel de l'église des Zoccolanti. Le territoire d'Alcamo est très fertile en vin, huile, blé, manne, et surtout en sumac (rhus coriaria), arbrisseau qui n'exige aucune culture et dont la feuille, réduite en poudre, sert à la préparation des cuirs.

SÉGESTE.

D'Alcamo à Ségeste, le pays change tout-à-coup et devient stérile et monotone; à des terres cultivées avec art succèdent des terreins abandonnés à la nature. Nulle habitation ne se présente à l'œil humain, et le chemin devient pénible. La nature paraît avoir ménagé le superbe et imposant temple de Ségeste, pour laisser un vestige de l'industrie et de la richesse de cette contrée, autrefois si populeuse, et maintenant abandonnée.

C'est à moitié du chemin que l'on découvre le temple qui est situé sur une hauteur, au pied du mont Eryx, qui a été célèbre chez les anciens par le culte

de Vénus. L'élégant profil de ce temple antique, et son noble fronton, se dessinent dans les vapeurs diaphanes de l'atmosphère. En s'approchant graduellement, on se familiarise avec le grandiose de sa structure. Telle est la magie de ses proportions, tel est le prestige de ses formes, que de quelque côté qu'on l'envisage, à quelque distance qu'on le considère, il charme toujours les regards, il enchante toujours l'imagination. Il a bravé l'influence du tems. Assis isolément sur le sommet applati d'une colline de forme hémisphérique, il occupe un espace de trente toises de long, sur douze de large. Six colonnes au pronaos, autant au posticum, et douze à chaque partie latérale, ou quatorze, en répétant celles des angles, décrivent le pourtour du péristyle dont les entre-colonnemens sont de sept pieds, et dont les colonnes un peu pyramidales ont six pieds quatre pouces de grand diamètre, sur vingt-huit pieds dix pouces d'entablement, plus encore un stylobate et un fronton, ce qui fait une élévation totale de cinquante-huit pieds. Les colonnes, bien que d'ordre dorique ancien, ne sont pas cannelées, parce que l'édifice est resté inachevé, ce dont on trouve également la preuve dans les bos-

ságes ménagés sur toutes les surfaces, afin d'offrir une prise facile aux mains et aux instrumens qui mouvaient ces masses énormes. On ne retrouve aucun vestige de murs élevés dans l'intérieur du temple. L'inscription moderne sur le frontispice, pour célébrer sa restauration par le roi Ferdinand, fait un mauvais effet. Les savans ne sont pas d'accord sur la divinité à laquelle ce temple fut consacré.

Excepté les ruines d'un petit théâtre sur une éminence voisine du temple, il ne reste aucun vestige de la ville, qui, rivale de *Sélinunte*, occupait un rang distingué parmi les cités les plus puissantes de la Sicile. Saccagée et ruinée par *Agathocle*, elle fut même dépossédée par lui de son nom, et reçut celui de *Dicepolis*, plus analogue à sa déplorable destinée, c'est à dire la ville du châtiment, de la vengeance.

Dans un lieu dit *Calameth*, du nom d'un vieux château sarrasin, surgit une source d'eau chaude sulfureuse, que l'on aurait droit de supposer avoir été les bains de Ségeste, dont parle Diodore. A trois milles de Ségeste se trouve la petite ville de

CALATAFIMI.

Bâtie sur les ruines de l'antique *Longaricum*, elle renferme dans son enceinte une population d'environ dix mille âmes, exclusivement livrée à l'agriculture. Le mot de *calsa* ou *calata* signifie en langue arabe château. Ce mot est resté dans plusieurs contrées de la Sicile, où les Maures étendirent leurs conquêtes, et sont autant de trophées élevés à la gloire des califes. Les curiosités de la ville se réduisent à un bel autel en mosaïque dans l'église des pères de la Croix.

TRAPANI.

Est une ville de douze mille âmes, assise au bord de la mer, et bien fortifiée. Les rues sont pavées de larges dalles d'une pierre glissante.

Trapani est célèbre par la mort et la sépulture d'*Anchise* (Æneid. lib. III, v. 707). Le port est bon, et les habitans travaillent beaucoup en corail, ivoire, coquilles et marbres, et trafiquent aussi en sumac, en vins, en huile et en soude. La beauté des femmes de Trapani est remarquable : quoiqu'elles soient enveloppées dans des mantes noires, on ne perd cependant rien de l'élégance de leur

taille. Leurs yeux sont grands et doux, leurs traits rappellent la pureté grecque; enfin leur sourire expressif est déjà une faveur. On admire à Trapani une statue de St. Jean-Baptiste, en marbre blanc de *Gagini*.

On aperçoit assez près du rivage les îles de

FAVIGNANO, LEVANZO ET MARETTIMO.

Autrefois Ægusa, Probantia, et Sacra, auprès desquelles le consul *Claudius Pulcher* perdit une bataille navale contre les Carthaginois. Les poulets sacrés avaient refusé toute nourriture, le général incrédule les fit jeter à la mer, en disant: *qu'ils boivent puisqu'ils ne veulent pas manger*. Ce fut sans doute à l'impiété du consul que Rome attribua le mauvais succès de cette journée. C'est dans le même lieu que *Caius Lutatius* remporta la victoire navale qui mit fin à la première guerre punique, et réunit la Sicile à l'empire romain.

Sur l'île de Favignano se trouve un fort nommé S. Catarina, et deux petits forts, S. Leonardo et S. Giacomo.

Sur l'île de Marettimo, la plus distante de Trapani, se trouve un fort bâti sur un rocher inaccessible.

MARSALA.

Cette ville a été bâtie par les Sarrasins sur les ruines de l'antique *Lilybée*, renversée dans les guerres puniques, et son nom signifie en arabe *Port de Dieu*. C'est de son port que Scipion l'Africain mit à la voile, lorsqu'il partit pour l'Afrique, l'an de Rome 548. Agrandie et fortifiée par les Normands, elle fut détruite par Charles V. L'on voit dans l'hôtel de ville un groupe en pierre plus grand que nature, retrouvé dans les fouilles de Lilybée. Ce monument représente deux lions dévorant un taureau. Une inscription latine, conservée dans le même palais, rappelle la domination romaine.

Les moines de l'ordre de St. François sont nombreux et hospitaliers. Ils offrent à tous les voyageurs, indistinctement, un gîte modeste, un repas frugal; chez eux, il faut se contenter du plait d'étain, de la fourchette édentée et du gobelet de fer-blanc.

Un anglais, M. Goodhouse, a établi à Marsala une fabrication de vin, aussi profitable pour lui qu'elle est utile aux habitans; son inépuisable charité les soutient dans les années de disette, et le nom de ce brave homme est béni par le peuple.

MAZZARA.

La ville de Mazzara bâtie en plaine sur le rivage, n'a guère plus de huit à neuf cents toises de circuit, et une population d'environ huit mille trois cents habitans, entièrement vouée au commerce. Elle a une enceinte de murailles et un petit fort. Il n'y a qu'une seule place, celle du dôme.

Mazzara fut sous la domination des princes normands, populeuse, riche, florissante et prima sur les villes les plus illustres de la Sicile. Elle eut même l'honneur de donner son nom à la plus étendue, à la plus fertile province de l'île. Le comte Roger y faisait sa résidence habituelle, et c'est à lui que la ville doit la création d'un siège épiscopal. Dans la cathédrale on voit au-dessus de la clef du portail un bas-rélief en ronde bosse, qui représente, dans les proportions naturelles, le fils de Tancrède terrassant un Sarrasin. L'intérieur de cette église n'offre rien de remarquable, si ce n'est trois Sarcophages antiques de marbre blanc, ornés de bas-réliefs; le premier représente le combat des Amazones, l'autre l'enlèvement de Proserpine, et le troisième la chasse de Méléagre; les deux premiers

sont grecs. La maison *Grignano* possède beaucoup d'antiquités.

Le chemin de Trapani par Marsala à Mazzara est peu intéressant et pénible, tandis que d'Alcamo on peut se rendre directement à *Castel-Vetrano*, où dans l'église dite *collegiata*, l'on admire une belle statue de *Gagini*.

RUINES DE L'ANTIQUE SÉLINUNTE.

Dans le territoire de *Castel-Vetrano*, près de la tour dite *delli Palici*, ou *Pileri dei Giganti*, se trouvent les ruines majestueuses de la ville détruite de *Sélinunte*.

Cette ville renommée était située sur l'éminence de deux collines qui penchaient doucement vers la mer, entre les deux fleuves Medione et Belice (Hypsa): sur l'une de ces deux collines l'on admire les ruines de trois temples magnifiques. On reconnaît au premier coup-d'œil qu'un violent tremblement de terre a pû seul insulter à l'orgueil de l'homme, en renversant ainsi complètement ce qu'il avait élevé de plus majestueux, ce qu'il devait croire le plus solide. La brutale fureur des soldats d'Annibal détruisit en peu d'heures cette ville si grande, si opulen-

te, si fière de ses arts, de son commerce et de ses monumens. Souvent la tempête déblaie les sables qui ont envahi les ports de Sélinunte, et laisse voir encore pour quelques instans les quais, des colonnes, des anneaux, tristes vestiges que la fureur des vagues cache ensuite de nouveau sous un gravier mobile. Une tour de garde est à présent l'unique demeure habitée dans cette plaine stérile et sillonnée de profonds ravins. Il n'y a pas un seul hameau à six milles à la ronde. Des cahutes couvertes de chaume, placées tout le long de la côte, à environ un mille les unes des autres, sont habitées par les gardes sanitaires. Quelle triste existence que celle de ces malheureux, dont les tempêtes sont l'unique distraction, et les naufrages les seuls spectacles!

SCIACCA.

La ville de Sciacca située dans une belle vallée, peuplée de douze mille âmes, renferme plusieurs établissemens utiles, tel qu'un collège, deux hôpitaux, un mont-de-piété. Cette ville délabrée ne conserve rien des délices de *Thermes Selinuntiæ*, son ancien nom, et se vante d'avoir donné le jour au fameux *Agathocle* tyran de Syracuse.

Les bains d'eau chaude situés dans la montagne de S. Calogero, à trois milles de la ville, ont la réputation d'être très-efficaces pour la guérison des rhumatismes les plus invétérés.

Des ruines gothiques qui dominent Sciacca, rappellent encore à ses habitans les longs démêlés de deux maisons rivales, les barons Luni et Perollo. Ces deux familles furent enfin exilées, lorsque le gouvernement prit assez de force pour arrêter les guerres féodales. L'énorme donjon du château de Luni menace, par sa chute, la ville d'une ruine prochaine.

Sciacca a été célèbre dans les anciens tems, par la perfection de ses poteries. On y fabrique encore aujourd'hui des vases d'une terre légère, poreuse, qui ont la propriété de refraîchir les liquides qu'ils renferment, au même degré que les bardaques égyptiennes de Kéné.

Les vases improprement appellés étrusques, sortent tous des ateliers de la grande Grèce, et la plupart de ceux de Sciacca ou Gela. Mais les premiers antiquaires qui les ont fait connaître, étant toscans de nation, voulurent en faire honneur à leur patrie; et, bien que cette fraude n'ait pas tardé à être démasquée, la dénomination de *vases-étrusques*, introduite par

la vanité, s'est perpétuée par l'habitude et prévaut encore aujourd'hui.

On cultive dans les environs de Sciacca une grande quantité de pistachiers. Ses vastes landes offrent d'excellens pâturages pour les troupeaux. Son petit port jouit de l'avantage d'exporter les grains à l'étranger.

GIRGENTI.

Là où florissait jadis la riche et puissante *Agrigente*, gît aujourd'hui dans l'oubli l'obscure mais fortunée *Girgenti*. Cette ville renferme une population de quinze mille âmes, un siège épiscopal, quarante-cinq églises, dix-sept confréries et quinze monastères.

Agrigente, nommée par les Grecs *Acragas*, fut fondée environ 600 ans avant Jésus-Christ. Alcibiade s'en empara pour les Athéniens, et cette malheureuse cité devint successivement carthaginoise, achéenne et romaine. Non moins infortunée sous la domination des Sarrasins ou des Normands, elle est enfin tombée dans l'état actuel. Située sur l'escarpement d'un côteau à quatre milles nord-est du rivage de la mer, elle se composait de l'agrégation de cinq quartiers d'inégale grandeur. Au-dessous de l'ancienne citadelle, se

trouvent les vestiges du temple de Jupiter Polieus, et ceux du temple de Cérès et de Proserpine, aujourd'hui la chapelle de St. Blaise. Le chemin qui passe sous les ruines d'une porte d'Agrigente, conduit au temple de Junon Lacinia, qui renferma le tableau de Zeuxis. C'était là que commençaient ces murs de rochers, dans lesquels étaient taillés les tombeaux des Agrigentins, qui s'étaient faits remarquer par leur bravoure dans les combats: on pensait que les ombres de ces guerriers épouvanteraient les ennemis, et combattraient avec les vivans pour la défense de la patrie. C'est à trois cents pas environ du temple de Junon, que se trouve celui de la Concorde. Sa conservation est un bienfait dû à la réligion chrêtienne, dont l'encens vint purifier le sanctuaire des faux dieux. Cet édifice est dorique, pseudodiptère et amphyprostyle. En suivant toujours les murailles, on arrive au temple d'Hercule: il était immense, d'ordre dorique, et ses colonnes cannelées étaient sans base. Près de là enfin se voient les restes de la merveille d'Agrigente, de ce temple des géans, consacré à Jupiter olympien. Des vers latins de la date de 1401, retrouvés dans les archives de Girgenti, consacrent le souvenir du

jour récent et funeste (9 décembre 1401), qui vit la chute de trois colosses, dont le cou et les épaules servaient de soutien à cette grande masse. Ces trois géans, demeurés long-tems debout sur trois colonnes au milieu des ruines du temple, devinrent le motif des armoiries de la ville de Girgenti, dont telle est encore la devise :

Signat Agrigentum, mirabilis aula gigantum.

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur les noms, sur la place des monumens qui n'existent plus, ou dont on ne voit que de faibles restes. Le voyageur s'étonne cependant de rencontrer aussi peu de traces de monumens en marbre dans les ruines d'une ville si riche, et qui, du tems d'Empédocle, comptait jusqu'à huit cent mille habitans. Une urne en terre cuite, remarquable par sa grandeur (elle n'a pas moins de trois pieds de haut), par la pureté de ses formes et par la correction de ses dessins, est conservée au chapitre de la cathédrale. L'on s'accorde à y reconnaître les amours de Phèdre, et la funeste aventure d'Hippolyte, telle à peu près qu'Euripide et Racine l'ont mise sur la scène. Un tombeau orné de

beaux bas-réliefs, en marbre blanc, long de huit pieds sur quatre et demi de hauteur, y est admiré avec raison.

Dans l'extérieur situé au nord de Sciacca et Girgenti, se trouvent les quatre villages fondés, en 1480, par des Albanais qui, victimes du despotisme turc vinrent chercher un asile dans cette contrée. Demeurés fidèles à leur rit et à leur costume, leurs prêtres se marient; les femmes riches portent un voile, des manches larges, des franches, et leur robe est retenue par une ceinture d'argent travaillée avec assez d'art. Cette colonie grecque se compose des bourgs de *Contessa*, *Piana*, *Mezzo-Juso* et *Palazzo-Adriano*. En allant de Girgenti à Alicata, on s'arrête à

PALMA.

Gros bourg bien situé, bien bâti, assez riche, et peuplé d'environ huit mille âmes. La campagne est très fertile malgré les habitans. Il s'y fait un commerce considérable, principalement en soufre, dont les montagnes voisines recèlent de riches filons. La matière, mise en fusion par l'action d'un feu bien nourri, se détache de la gangue extrêmement poreuse qui lui sert de matrice, et s'écoule dans des

moules de bois, d'où elle sort propre à être livrée au commerce.

ALICATA.

Croit être l'ancienne *Gela*, quoique cette prétention ait été combattue plusieurs fois. Ce fut près de son port que Régulus et Manlius remportèrent une victoire navale sur la flotte carthaginoise. Strabon dit formellement que Gela n'existait plus du tems d'Auguste. Gela avait donné naissance à Apollodore, poëte comique, à Timagoras le philosophe, au tyran Gélon; enfin elle renfermait les cendres d'Eschyle.

La ville d'Alicata peut avoir une population de onze mille âmes. Elle est protégée par deux petits forts. Les macaronis d'Alicata sont renommés comme les meilleurs d'Italie.

CALTA-GIRONE.

Placée sur le sommet d'une montagne, est une petite ville dont l'université jouit d'un revenu de quatre-vingt mille piastres. Il y a un grand nombre d'églises et de prêtres. Une statue de la Vierge par le Gagini, placée dans l'église des Recollets, mérite d'être vue.

Terra-Nova autrefois Callipolis, fait un commerce assez actif avec Malte, et fait partie des domaines de la maison des princes Pignatelli-Monteleone.

Ragusa, *Modica*, *Scigli*, *Spaccafurno*, *Noto*, offrent peu d'intérêt et sont hors de la route que l'on prend ordinairement pour aller d'Alicata à Syracuse.

Dans les environs de Modica, dans l'endroit que les habitans appellent *Cava d'Ispica* ou *le Valli*, se voient les vestiges d'une grande ville que les habitans nomment *Castello d'Ispica*. Ce monument est intéressant à voir.

FLORIDIA.

Ce bourg peuplé d'environ quatre mille âmes, se distingue par ses rues larges et bien alignées, ses belles maisons, et ses champs cultivés avec soin, qui annoncent des habitans laborieux et aisés. Cet endroit appartient au prince Partana, fils de la duchesse de Floridia.

LENTINI.

L'ancienne *Leontium*, fondée par le chalcidien Théoclès dans les *campi Læstrigonii*, fut renversée par un tremblement de terre en 1169. On y trouve journellement des vases et des médailles.

SYRACUSE.

Jadis si vaste, si peuplée, la première des villes grecques après Athènes, fondée l'an 757 avant Jésus-Christ, par une colonie de Corinthiens, est aujourd'hui l'une des plus miserables de la Sicile.

Ce que l'on voit d'abord confusément, en s'approchant de la ville, est un amas de bastions et de clochers. Les regards s'arrêtent ensuite sur ce grand port qui vit finir la puissance, la gloire et le bonheur des Athéniens.

Le sol est rocailleux, pierreux sur les sommités, et d'une fertilité merveilleuse dans les lieux bas; un ruisseau est presque toujours entouré d'aloës, de figuiers, d'orangers et d'un gazon vert et épas: ce contraste avec celui de la nudité et du ton gris-bleuâtre des rochers qui l'environnent est d'un effet frappant et pittoresque.

La population de Syracuse s'élève à quinze mille âmes environ, et l'on peut y compter quatre-vingts couvens. Cette ville, illustrée par tant de grands souvenirs, fonde maintenant sur la renommée de ses vins toutes ses prétentions à la célébrité.

A l'époque de la questure de Cicéron, Syracuse se divisait en cinq quartiers. Quatre de ces quartiers, Achradine, Neapolis, Tycha et les Epipoles, occupaient un plateau de roche calcaire; l'île d'Ortygie, qui formait le cinquième, se rattachait à l'angle méridional du plateau. La réunion de ces cinq quartiers fit appeler Syracuse *Pentapolis*.

Rien de ce qui reste de l'ancienne Syracuse ne peut, autant que ses catacombes, donner l'idée de l'immense population de cette cité.

Dans un triste et sale réduit du sud-ouest de l'île Ortygie, se trouve la célèbre fontaine *Aréthuse*, c'est une source qui jaillit du creux d'un rocher.

Les trois châteaux-forts de l'Epipole, *Euriale*, *Labdale* et *Hexapyle* ont changé leurs noms en Belvedère, Buffaloro et Castellacci. La cathédrale est fondée sur les ruines du temple de Minerve.

Syracuse, tant de fois saccagée par les mains barbares de ses vainqueurs, a vu aussi des tremblemens de terre secouer, ébranler, enfouir ses plus nobles ruines.

Il fut peu de villes situées plus avantageusement que Syracuse, pour la construction des édifices; une immense couche de rochers calcaires leur tenait lieu

de fondemens, et fournissait les matériaux nécessaires sur l'emplacement même où on les mettait en œuvre; l'extraction en était facile, cette roche étant d'un grain naturellement fort tendre, et qui, cependant, loin de se détériorer au grand air, y acquiert, avec le tems, une extrême dureté. Les vastes carrières sont encore aujourd'hui connues sous le nom de *latomies*. Celle dite des capucins, représente un jardin dans le sein de la terre. Les rochers taillés à pic qui forment les parois de ce grand puits, ont plus de cent pieds, et le fond est garni d'orangers, de grenadiers, de treilles et d'oliviers. Ce jardin souterrain frappe autant par sa singularité que pouvaient le faire les jardins suspendus de Babylone. Les tremblemens de terre ont fait écrouler plusieurs voûtes. Ce lieu étant plus bas de cent pieds que le terrein qui l'environne, formait la prison la plus sûre, comme aussi la moins triste, puisqu'on n'était pas privé de la vue du ciel. Ce fut dans la latomie de l'Epipole que le vieux Denys fit, dit-on, enfermer le poëte Philoxène. Ce nom rappelle la courageuse réponse: « *Qu'on me ramène aux carrières* ». Quant à la latomie connue sous le nom d'*Oreille de Denys*, elle est immense. Ce spacieux

labyrinthe, ces voûtes dans lesquelles joue et se perd la lumière, cette piscine taillée dans le roc vif, ces aqueducs qui partent de ce lieu pour porter toute une rivière de l'autre côté des latomies et au-dessus des théâtres, ces efforts de l'homme, cet écho si retentissant, tout frappe les sens et l'imagination. Ce lieu semble être le redoutable sanctuaire d'Endor: on y attend les paroles les plus effrayantes et les visions les plus fantastiques.

A Syracuse il suffit de gratter la terre pour trouver des médailles, des pierres gravées, des camées et des fragmens de toute espèce.

Le culte de Vénus *Callipyge* prit naissance à Syracuse: les deux sœurs Callipyges, épithète peu décente qu'elles reçurent, élevèrent à Vénus un temple connu sous le nom de Callipygon. C'est en 1803 que fut tirée des décombres d'une ruine une statue de Vénus Callipyge, et qui pourrait être celle décrite par Athénée et donnée aux Syracusains par Héliogabale, ou peut-être la statue élevée à la déesse de la beauté par les deux sœurs Callipyges.

AUGUSTA.

N'est intéressante que par son port, un des plus sûrs, des plus vastes et des mieux fortifiés de toute la Sicile.

Le sentier appellé chemin de Catanea est tellement rocailleux et impraticable, qu'on traverse pour l'éviter, des champs immenses couverts de chardons. La main de l'homme ne paraît nulle part, et ce vieux pays reprend l'aspect d'une terre vierge et inconnue.

Avant de passer le fleuve Symèthe, si célèbre chez les poëtes par l'enlèvement de Proserpine, et à l'embouchure duquel s'élevait jadis l'antique *Morgantium* dont on ne trouve pas une seule pierre, on arrive sur une vaste colline, du sommet de laquelle on aperçoit tout le développement du mont Etna, ses pricipales éruptions tracées sur ses flancs, Messine, Taormine, Catane, la mer et les montagnes de la Calabre.

CATANEA.

C'est une grande et belle ville, supérieure à plusieurs capitales, selon l'opinion de la plupart des voyageurs distingués, qui ont fait le tour de l'Europe.

De beaux édifices, des places vastes et régulières, des rues longues, larges, nivelées d'une extrémité à l'autre, et toutes pavées en grandes dalles, la font admirer. Par la régularité de sa topographie. le parfait alignement de ses rues et l'uniformité de façades de ses belles maisons, elle ressemble un peu à Turin et à Manheim.

La situation de Catanea rappelle celle de Portici; cette ressemblance exacte est à-la-fois triste et gracieuse. Toutes deux placées au pied d'un volcan, toutes deux baignées par la mer, construites sur plusieurs couches de ruines et de laves, ces villes subiront peut-être encore le sort le plus funeste. Mais là, comme à Portici, sont emportées par le vent ces terribles paroles: *Posteri, posteri, vestra res agitur.*

C'est à l'affreux tremblement de terre de 1693, que Catanea doit sa magnificence actuelle: entièrement renversée, elle a été reconstruite sur de plus beaux plans; et chaque jour elle s'embellit encore. Le feu prince *Biscari* qui consacra une fortune immense et de rares lumières à cette ville sa patrie, fut pour ainsi dire le fondateur de la nouvelle Catanea. Elle est sortie de ses ruines plus brillante

et plus vaste qu'elle ne l'avait jamais été, mais les dernières secousses de l'année 1819, ont lézardé d'une manière effrayante presque tous les monumens publics. Ses murs renferment environ soixante-quatorze mille âmes, et n'ont pas moins de cinq milles de circuit. Située à l'abri des vents du nord et d'ouest, elle jouit d'un air pur et sain. Le défaut absolu de grandes routes rend l'accès de Catanea très difficile par l'intérieur de île; l'exiguité de son hâvre et le peu de sûreté des mouillages voisins en éloignent les navires étrangers.

Parmi les édifices de Catanea moderne se distingue la *cathédrale*. Dans la sacristie de cette basilique on conserve soigneusement une peinture à fresque, représentant, d'après nature, l'affreuse éruption de 1669. Ce tableau, sous le rapport de l'art, ne mérite aucune attention; mais l'évènement dont il retrace l'image avec une effrayante vérité, lui prête un intérêt que n'inspirent pas toujours les plus sublimes conceptions du génie. La place devant le Duomo forme un carré presque régulier, orné au centre d'une très belle fontaine. L'église de *Santa-Maria della Rotonda* est un ancien temple payen.

Le *couvent des Bénédictins* ressemble bien plus au palais d'un monarque qu'à l'humble asile des enfans de la pénitence. Ce beau monastère, ouvrage de l'architecte Contini, renferme de beaux marbres, de bons tableaux, des statues, des bas-réliefs, des inscriptions, des vases grecs, des médailles, des antiques de toute espèce, un cabinet d'histoire naturelle, et une bibliothèque nombreuse et choisie. L'église est un immense vaisseau bien proportionné, d'un style noble et d'une élégance exquise. Il y a quelques bons tableaux modernes de Tofanelli et de Cavallucci, et un orgue que les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre. Les jardins du couvent construits à grands frais sur un plateau de lave méritent d'être vus.

Catanea renferme une infinité de maisons religieuses, pour la plupart très richement dotées, asile ordinaire des cadets de famille, et des filles dépourvues de fortune.

Des débris antiques intéressans se trouvent dans la maisons Gravina, Valsavoja, Nunziata, Corvaja, Sapuppo, Buonajuto et Gagliano.

Tout dans cette ville décèle un goût très-vif pour les beaux-arts et l'étude des

sciences. Les habitans se distinguent par leurs connaissances et leurs bonnes manières. Depuis 1444, il y a une université; elle a de savans professeurs et plus de cinq cents étudians. Ce bâtiment forme un quadrilatère parfait, dont la façade principale est décorée de trois ordres d'architecture, savoir : le dorique au rez-de-chaussée, l'ionique au premier, communément appellé en Italie *il piano nobile* : et l'attique à l'étage supérieur.

Le musée *Biscari* n'étale aucun luxe d'architecture. Heureux artifice ! sa simplicité est sa parure, et une preuve de bon goût. Une galerie s'ouvre de plain-pied sur la seconde cour, et en décrit l'enceinte au moyen de quatre ailes, qui dans leurs subdivisions renferment tous les objets précieux classés avec discernement, et disposés avec goût.

Le prince Biscari avait fait élever comme d'un coup de baguette une élégant casin et des jardins embaumés hors des murs de la ville, sur les vastes couches de lave. Il est à regretter que ce lieu soit maintenant négligé.

On ne lira peut-être pas sans intérêt un trait tiré de l'histoire de l'ancienne Catanea, duquel parlent Strabon, Pausanias et Valère. Deux jeunes Catanois,

Amphinomus et *Anapion*, durant l'éruption de 631 de la fondation de Rome, qui réduisit la ville en cendres, tandis que leurs concitoyens fuyaient emportant leurs richesses, abandonnèrent tout, et se sauvèrent chargés du seul fardeau de leurs vieux parens. Des statues, des médailles consacrèrent cet acte de la plus touchante piété filiale. Si nos lois se bornent à punir le crime, celles des anciens semblaient s'attacher plus particulièrement à récompenser la vertu.

L'ETNA.

C'est de la ville de Catanea que l'on monte sur l'Etna. Chaque année, des milliers de voyageurs de tout âge et de tout sexe visitent, sans difficulté comme sans péril, le beau volcan de la Campanie; mais un bien petit nombre ose affronter l'Etna, et parmi ceux-là, les plus intrépides voient quelquefois échouer leurs efforts contre les obstacles sans nombre que présente une ascension toujours très périlleuse et souvent impossible.

Ce géant des volcans, en comparaison duquel le Vésuve paraît une colline, est couvert de neige presque tout l'année; sa hauteur est de 10,874 pieds d'après M. Smith, officier très-distingué de la

marine royale anglaise, qui le mesura dans les derniers temps. Son nom parmi les Siciliens est *Gibel*, qui signifie en arabe montagne, et qui lui a été donné par les Sarrazins.

Ce volcan si redoutable et si peu redouté, qui menace d'écraser la belle ville de Catanea, paraît s'être éteint et dormir d'un profond sommeil. Ses éruptions sont, dit-on, de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole ne sauraient peindre, et que la nature semble s'être seule réservé de produire à la curiosité et l'admiration de l'homme; celles du Vésuve ne sont qu'un tableau en miniature en comparaison de celles-là? L'Etna est un assemblage de monts volcaniques. Cent cratéres entourent ce colosse. Cent quatre-vingt mille habitans vivent sur son domaine. Trois régions divisent l'Etna: *regione piedimonte*; celle-là comprend des vignes et de riches moissons: *regione nemorosa*; elle est couverte de bois: *regione deserta*; elle est envahie par la neige et la cendre. Le prince Paterno est seigneur suzerain des deux régions supérieures.

L'histoire a conservé le souvenir de soixante-dix-sept éruptions de l'Etna, dont onze eurent lieu avant Jésus-Christ.

L'éruption de 1537 fut accompagnée de tremblemens de terre qui détruisirent Messine. Celle de 1669 fut annoncée par une obscurité semblable à celle que produit une éclipse ; un fleuve de lave surmonta les murs de Catanea, et renversa ses plus beaux édifices. La circonférence du cratère principal de l'Etna acquit alors près de six lieues. Les pertes occasionnées par ce désastre furent évaluées à huit millions de piastres. L'éruption de 1693 fit périr cinquante neuf mille personnes. Enfin, les éruptions de 1799 et de 1800, sont considérées comme les plus longues et les plus affreuses. Le tremblement de terre fut continu, et ce mortier terrible lança au loin des scories enflammées d'une énorme pesanteur. Les éruptions de 1809 1811 et 1819, ouvrirent un cratère de sept cent quatre-vingt-quatre pieds de circonférence. Un nouvel Etna se déclara sur le *monte Rosso* : vingt bouches vomirent des pierres, des cendres, et couvrirent toute la vallée de *Lingua-Grossa*. L'éruption de 1819 commença le 27 mai et dura jusqu'au 2 juillet suivant.

Le cratère de l'Etna a plus d'une lieue de circuit, et il est séparé en trois parties par une aiguille de rocher, dont la base forme la division. Ce rocher s'élan-

ce du cratère comme une flèche gothique, sa couleur est rougeâtre, quelquefois d'un noir bitumineux; la croûte qui reluit sur plusieurs parties de ce rocher est de couleur de cendre et rayée transversalement d'un soufre pur. La profondeur de l'entonnoir peut être de six à sept cents pieds. Un anglais eut la témérité, il y a quelques années, de se faire descendre dans le cratère; attaché par des cordes, il donna trop tard le signal de le retirer: ses guides le remontèrent; mais ce nouvel Empédocle était asphyxié: on ne put le rappeller à la vie.

ACI-REALE.

Le trajet qui sépare Catanea de Aci-Reale appartient à la fable. Voici le théâtre des jalouses fureurs de Polyphème. cette grotte entendit la plainte de Galatée, et le malheureux Acis gémit sous ce rocher. On retrouve et le port d'Ulysse et le rivage chanté par Virgile. Un paysagiste devrait passer des mois entiers à Aci-Reale et dans les environs de cette petite ville, assise sur la hauteur et communiquant avec son petit port par un chemin taillé dans le roche et soutenu par des murs en arcades.

TAORMINA.

Chétive petite bourgade, peuplée à peine de quatre mille habitans, contient trente-trois églises, monastères ou confréries. Ce fut la dernière ville qui succomba à la domination des Sarrazins. Son ancien théâtre était placé sur une montagne qui avance dans la mer ; le temps en a épargné quelques vestiges et laisse juger de sa grandeur passée. Assis sur les gradins les plus élevés, on jouit, au travers des portiques qui ornaient la scène, d'une vue magnifique. Cet édifice pouvait contenir environ trente mille personnes. La solidité de cet édifice, un des plus vastes, semblait défier la puissance des barbares conquérans de la Sicile, qui s'efforcèrent à l'envi de saper un monument dont la noble structure insultait à leur génie. Enfin le zèle pieux des Normands achéva ce que l'aveugle fureur des Sarrazins avait commencé : ils dépouillèrent le théâtre de *Tauromenium* pour orner les monastères de *Taormina*.

L'église de *St. Pancrace* est regardée comme le premier autel chrêtien, établi en Sicile par St. Paul. Cet humble oratoire a su traverser les siècles, échapper

à la dévastation des barbares, et aux efforts de la nature en courroux.

L'on voit encore plusieurs monumens antiques, mais en débris et profanés pour la plupart par la main de l'homme. Novaïri dit que les Sarrazins détruisirent en 968, la ville de Tauromenium de fond en comble, par les ordres du calife Almoëz.

La distance de Taormina à Messine est d'environ trente milles. Le chemin est fort pénible et seulement praticable avec des mulets ; la beauté des sites, des côteaux pittoresques du Pélore et des villages de Galati et Lardaria, console d'avoir à traverser les lits de torrens desséchés, et en fait supporter plus aisément les fatigues.

MESSINE.

Messine fondée vers l'an 1004, avant Jésus-Christ, par des peuples indigènes de la Sicile, fut d'abord appellée *Zanclé*, du nom grec, qui signifie une faulx, et devint en 664 avant Jésus-Christ, la conquête d'une troupe de Messèniens venus du Péloponèse, et qui chassés de leurs foyers, cherchaient une nouvelle patrie, sous la conduite d'Anaxilas.

La magnificence de Messine est presqu'uniquement l'œuvre de la nature qui jalouse, pour ainsi dire, des prodiges que l'art avait enfantés, semble avoir conjuré la ruine de cette cité malheureuse.

De majestueuses montagnes, des rochers pittoresques, une éclatante verdure, des eaux limpides, une température douce, un air transparent, et surtout un ciel très-pur, un beau ciel sans lequel rien n'est beau sur la terre, voilà ce que Messine doit à la nature.

Cette ville baignée par les eaux du Phare, se présente en amphithéâtre sur la base d'une chaîne de montagnes, dont les cimes bleuâtres se nuancent harmonieusement avec l'azur des vapeurs éthérées. Sur leurs larges flancs, des touffes de genêts, de lauriers roses, d'agnus-castus, dessinent le contour des ravins, tracent comme des ruisseaux de feuillages et de fleurs ravivés par l'écoulement des eaux pluviales; plus bas s'offrent à l'œil paysagiste une cabane, un oratoire, un ermitage, un vieux château, dispersés ça et là; et plus bas encore, les plantations d'oliviers, de figuiers, de myrtes, d'orangers, de citronniers, d'aloës, couronnent les débris des palais de Messine d'une guirlande que les hivers ne fâ-

nent point. Sous les murs de la cité bouillonnent, s'agitent, se déploient en larges ondes les flots écumeux du Phare qui, dans ce lieu resserré, ressemble plutôt à un grand fleuve qu'à un bras de mer. Un port immense de forme circulaire les reçoit dans son sein, où bientôt leur fureur s'apaise, tandis que la rive opposée les voit sans cesse se briser avec fracas contre les hautes montagnes de la Calabre, dont ils reflètent la masse verdoyante. On aperçoit au nord-est la ville de *Scylla*, dominée par un rocher énorme; au sud-est celle de *Reggio*, bâtie sur un terrein plus ouvert; dans l'espace qui les sépare, une infinité de villages adossés à la chaîne des monts, et sur les premiers plans du tableau, une multitude de chaloupes, de bateaux de pêcheurs, de navires de toute espèce, voguant vers tous les points du rivage.

Les murs de la ville, bâtis sur un terrain inégal, ont à peu près trois mille toises d'étendue. Une vaste citadelle, plusieurs forts et quelques batteries à fleur d'eau, en défendent l'accès de toutes parts. Mais du côté de la mer, deux gardiens vigilans, Carybde et Scylla, la protègent plus sûrement encore : l'un situé à douze milles nord-est du port, sur

la côte de la Calabre ; l'autre sur celle de la Sicile, à l'extrémité d'une langue de terre dite *San Ranieri*, qui forme l'entrée du port. Toujours redoutables aux navigateurs, ils veillent à la sûreté de Messine, mieux que tous les canons dont ses remparts sont hérissés. La longueur totale du canal, depuis Scylla jusqu'au cap St. Alescio, excède trente-cinq milles ; mais on n'en compte que dix de la tour du Phare à Messine, partie la plus dangereuse, à cause de son rétrécissement, et surtout à cause des écueils dont elle est bordée. Sa largeur varie sur chaque point du rivage : à la point du Phare elle n'est guère que de deux milles ; devant Messine elle est de six ; plus bas elle va toujours en s'élargissant.

Le port de Messine, l'un des plus vastes, et sans exception, le plus beau de tous ceux de la Méditerranée, peut avoir trois milles de circuit. Il a le rare avantage d'offrir partout un fond suffisant au mouillage des plus gros vaisseaux, et ses quais sont magnifiques. L'admirable position du port de Messine devrait en faire l'entrepôt naturel de tout le commerce de la Grèce, le lieu d'échange le plus avantageux entre les peuples de l'occident et les orientaux.

Messine ne compte plus que soixante mille habitans.

Cette ville, en moins d'un siècle, avait éprouvé cinq des plus violens tremblemens de terre; mais celui de 1783 a fait oublier tous les autres. Que de richesses furent englouties dans ce vaste tombeau! Que de générations y descendirent à-la-fois !.... Le gouvernement paternel du feu roi Ferdinand n'a pas tardé à prodiguer les trésors, les soins, les encouragemens, et Messine s'est relevée de ses ruines. D'amples privilèges, notamment celui de la franchise du port, ont ramené l'opulence dans ses murs.

Les rues de Messine, longues, larges, régulières, bien alignées, fort propres, et toutes pavées en grandes dalles, ressemblent, en ce dernier point, à celles de Naples, mais, du reste, sont loin d'offrir un spectacle aussi animé. Celle du théâtre maritime n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur. On peut encore citer la Strada Ferdinanda, la Strada d'Austria, la Strada Maestra, et celle de la Giudeca, comme très-belles.

Quatre ou cinq places publiques très-étendues, mais peu régulières, se font remarquer par la profusion plutôt que par le choix des ornemens. Il n'en est aucu-

ne qui ne soit décorée de fontaines en marbre, ou de statues en bronze, toutes plus ou moins médiocres, sans même en excepter celle de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles V, vainqueur des Turcs à la bataille de Lépante; statue manquant absolument de style, de correction et de noblesse.

Parmi les églises de Messine se distingue la *cathédrale*; bâtie au commencement du douzième siècle par le comte Roger, ornée dès cette époque de vingt-six colonnes antiques de granit égyptien, décorée plus tard de dorures, de bas-réliefs, de peintures, de mosaïques, elle offre un mélange bizzarre de la noblesse du style antique avec l'élégante légéreté du moyen âge et le faste de l'école moderne. L'assemblage n'en est pas heureux; mais considérée isolément, chaque partie, dans le style qui lui est propre, a été traitée avec art. On y admire surtout un autel en mosaïque de pierres dures, orné de bronze doré, et une chaire revêtue de superbes bas-réliefs en marbre.

La noble et simple architecture du palais royal, produit un effet très-imposant, mais cet édifice n'est pas achevé.

Divers établissemens publics annoncent une administration sage et vigilante: comme autres, un lazaret, un grand hô-

pital, trois monts-de-piété, une banque municipale régie au profit de la communauté; un collège royal, six maisons d'éducation gratuite, dont deux sont destinées aux seuls gentilshommes, et un séminaire qui peut recevoir quatre cents élèves; vingt-cinq couvens de moines, quinze maisons réligieuses, six couvens de femmes ou de filles et un nombre infini d'églises.

Une époque importante pour Messine est celle de la fête connue sous le nom *de la Vara* (bière, cercueil), qui a lieu tous les ans, le 15 du mois d'août, et dure quatre jours. Elle ressemble beaucoup à la fête de Ste. Rosalie.

La température de Messine, ordinairement fort douce en hiver, n'est extrêmement chaude en été que depuis sept heures du matin jusqu'à quatre. Plus tard, la brise du détroit vient rafraîchir l'atmosphère.

Les eaux du phare sont très poissonneuses: mille pêcheurs en sillonnent la surface; le *pesce spada* (xiphias gladius de Linné) ne se trouve que dans ces parages, où il est harponné. La pêche de ce cétacé se fait avec une dextérité merveilleuse.

C'est du Fort Gonzaga que l'on fait observer ordinairement aux étrangers ce phénomène connu sous le nom de *Fata Mor-*

gana, que l'on explique par l'effet des vapeurs que les temps chauds élèvent au-dessus de la surface de la mer : ce miroir reflète alors les objets terrestres, et les groupe quelquefois d'une facon fantastique et bizarre.

MILAZZO.

Cet endroit, l'antique *Mylae*, n'offre rien d'intéressant que le souvenir de la victoire que la flotte romaine, commandée par le cousul Duilius, remporta sur les Carthaginois. Ce fut la première victoire navale qui, ouvrant aux maîtres de l'Italie le chemin de Carthage, leur promit l'empire des mers, et leur facilita la conquête du monde : victoire d'autant plus mémorable dans les fastes de l'Italie, que elle donna aux Romains un nouveau genre de célébrité, en même temps qu'elle leur procurait un nouveau degré de puissance.

ARCHIPEL DE LIPARI.

Les anciens appellaient ces îles: *Insulæ Æoliæ*, îles éoliennes; ils en avaient fait l'apanage du dieu des vents.

Les principales îles dont se compose cet archipel, en omettant les *formiculi*, petits écueils à fleur d'eau, sans nom, sont :

LIPARI.

La plus considérable, et qui, par cette raison, a donné son nom à l'archipel, peut avoir dix-neuf milles de circuit. On évalue le nombre de ses habitans à dix-huit mille âmes. La petite ville de Lipari est la capitale de l'archipel, la résidence d'un gouverneur et le siège d'un évêque. Son vin de Malvoisie est une boisson recherchée des gourmets italiens. On y trouve encore beaucoup d'antiquités. La ville est fortifiée. On vante la bravoure des Lipariotes et leur laborieuse activité.

VOLCANO.

Cette île n'est séparée de Lipari que par un canal et n'est point habitée, quoiqu'elle n'ait guère moins de douze milles de circuit. Elle s'appellait autrefois *Hiera*, et renferme un immense cratère, d'où sans cesse s'échappent d'épais tourbillons de fumée, mais qui depuis long-temps ne jette plus ni flammes, ni laves, ni scories.

STROMBOLI.

Ile Phlégréenne, l'antique *Strongyle*, du nom grec qui signifie rond cylindrique, telle qu'un grand phare construit par la nature, s'élance pyramidalement du sein des ondes. L'île entière forme un cône ré-

gulier d'environ deux milles de circonférence à sa base, et d'à-peu-près huit cents toises d'élévation perpendiculaire. Ici l'homme a reconnu son domaine, il s'en est emparé; et cette terre, conquise sur les élémens les plus destructeurs, paie libéralement son tribut aux mains qui la cultivent. Deux mille âmes réunies dans un petit bourg, cumposent sa population. Son volcan fume toujours, et quelquefois il est même en flammes.

SALINA.

Autrefois *Thermisia* est une île fertile, peuplée d'environ quatre mille habitans. Son vin doux est très recherché

PANARIA.

L'antique *Didyme* a un bon port et une population de deux cents habitans.

BASILUZZO.

N'a que trois maisons habitées.

LISCA-BIANCA ET DATTOLI.

Sont désertes.

FILICURI ET ALICURI.

Autrefois *Phenicusa* et *Ericusa* sont habitées; la première de neuf milles de

circonférence, a huit cents âmes, et la seconde plus petite, deux cent cinquante.

ILES DE PELAGIE.

Elles se se composent de îles d'Ustica, Pantellaria et Lampedusa, voisines de Trapani.

USTICA.

Si tuée au nord du golfe de Palerme, e neuf milles de circonférence. La petite ville de Ste.-Marie est fortifiée

PANTELLARIA.

Est située à une distance à peu près égale de la Sicile et de l'Afrique. Elle a trente milles de circuit et produit du coton et du vin excellent. Ovide l'appellait *Cotira*. La ville est peuplée de trois mille cinq cents âmes, et défendue par deux forts.

LAMPEDUSA.

Est plus près de l'Afrique que de la Sicile; elle est déserte, mais on y voit encore des traces d'habitations. Les débris d'un vieux château, situé à Lampedusa, se nomment *Torre di Orlando*.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

AVIS AU RELIEUR

Le Relieur aura soin de placer les figures suivant cette table.

REIMPRIMATUR

Fr. Joseph M. Velzi S. P. A. Mag.

REIMPRIMATUR

J. Della Porta Patriarch. Constant. ac Vicesgerens.

